NOUVELLE RELATION DE LA FRANCE EQUINOXIALE.

NOUVELLE RELATION DE LA FRANCE EQUINOXIALE,

CONTENANT

La Description des Côtes de la Guiane; de l'Isle de Cayenne; le Commerce de cette Colonie; les divers changemens arrivés dans ce Pays; & les Moeurs & Coûtumes des différens Peuples Sauvages qui l'habitent.

AVEC 19.

Des Figures dessinées sur les lieux. 19.

Par PIERRE BARRERE, *Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Docteur & Professeur en Médecine dans l'Université de Perpignan, Médecin de l'Hôpital Militaire de la même Ville, ci-devant Médecin-Botaniste du Roi dans l'Isle de Cayenne.*

A PARIS,

Chez { PIGET, Quai des Augustins, à St. Jacques.
DAMONNEVILLE, Quai des Augustins, à St. Etienne.
DURAND, ruë St. Jacques, au Griffon.

M. DCC. XLIII.

1743

AVERTISSEMENT.

LEs divers changemens arrivés à la Guiane, appellée communément FRANCE EQUINOXIALE, *ont fait naître l'idée de cet Ouvrage. Et sans présumer de la facilité du Public, on ose lui dire, que cette Nouvelle Relation est éxacte; qu'elle a été faite d'après nature; qu'elle est même plus détaillée que les Relations qui ont paru jusques ici.*

Comme cette Relation renferme différentes matiéres, on a crû, pour ne pas les confondre, devoir la diviser en quelques Chapitres, afin de soulager le Lecteur, lorsqu'il voudra s'arrêter à quelque point fixe.

On examine d'abord comment ont été faits les premiers Etablissemens des François dans la Guiane. On décrit ensuite les Côtes de cette vaste Province, depuis le Fleuve des

Amazones, jusqu'à la Riviére de Suriname, où les Hollandois ont une Colonie, qui sert de borne aux François. De-là, on donne une description assez ample de l'Isle de Cayenne. On y rappelle les principaux événemens qui y sont arrivés : on dépeint l'état présent de cette Colonie. On y parle du Commerce ; & on propose des moyens de l'y faire fleurir.

L'ordre naturel conduit à décrire ensuite les Mœurs & les Coûtumes des Sauvages de la Guiane. On s'est fort étendu sur cette matiére, parce que la description des Mœurs est un sujet vaste & intéressant.

Cependant, dans la nécessité où l'on s'est trouvé de parler de la Religion, du Mariage, du Deüil, & d'autres pratiques de ces Peuples barbares, on a crû devoir se renfermer à en rapporter seulement ce qu'il y a de plus remarquable, pour

ne pas fatiguer le Lecteur par un trop long détail.

Au reste, en dépeignant le Génie & les Mœurs des Indiens Guianois, on n'avance rien qu'on n'aye vû sur les lieux, ou appris dans de fréquentes conversations avec un zélé Missionaire, qui s'est consacré, depuis un grand nombre d'années, à une Mission chez les Galibis.

L'on finit enfin cette Relation par le Dénombrement des différentes Nations Indiennes répanduës dans le Continent de la Guiane, & qui sont les plus connuës aux François établis à Cayenne.

On sera peut-être surpris de ne point trouver, dans cet Ouvrage, la description de divers Animaux curieux, des Plantes rares, ni leurs vertus, & même plusieurs autres Productions naturelles du Pays.

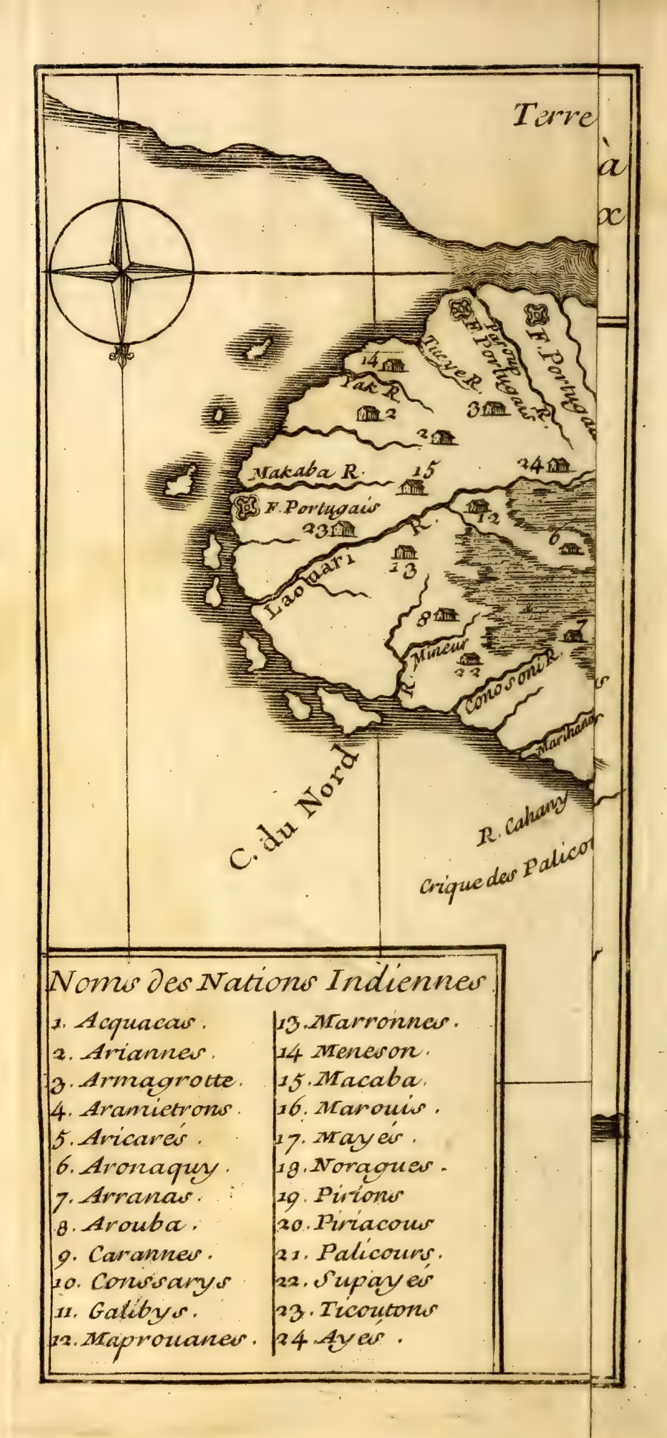
L'Auteur n'a pas crû que ce fût ici l'endroit d'en parler: Car, outre

que ces matiéres ne sont pas du goût de tout le monde, que d'ailleurs elles grossiroient considérablement cette Relation, il a jugé à propos d'en faire un Ouvrage à part. On doit même regarder le (a) *Dénombrement abrégé qu'il vient de donner au Public, comme une espéce de* Prodrome *de cet Ouvrage.*

Le Stile de cette Relation est peut-être un peu trop négligé. Mais on s'est moins étudié à la pureté du langage, qu'à l'éxactitude des choses. D'ailleurs, il est très-rare aux personnes élevées dans la Province, sans le secours de quelque Aristarque, d'avoir cette délicatesse de diction, qui plaît, qu'on admire, & qui fait souvent goûter un Ouvrage. On se flatte donc, qu'on voudra bien passer les fautes de cette espéce, qui peuvent s'y être glissées.

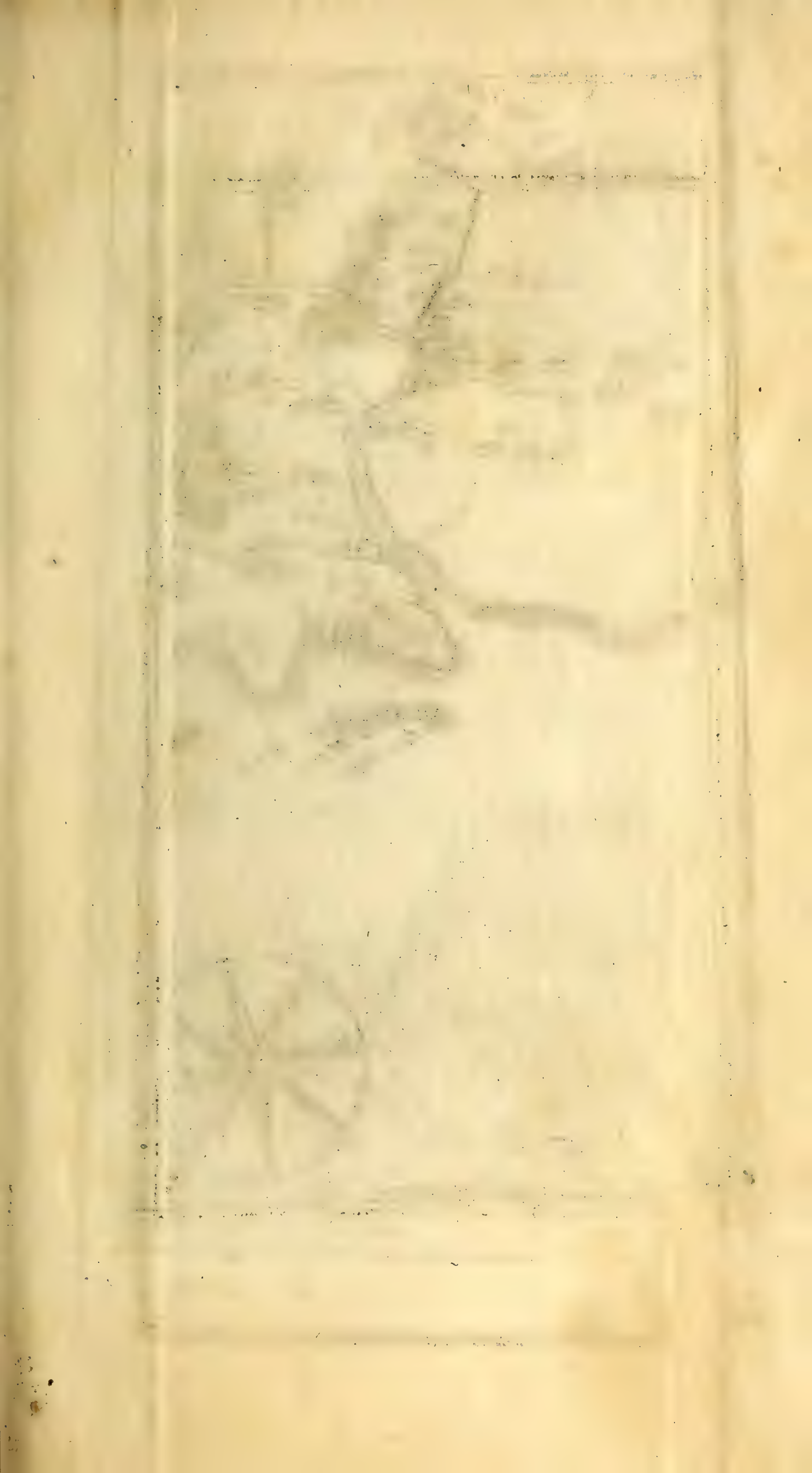
(*a*) Essai sur l'Histoire Naturelle de la France Equinoxiale.


CARTE
Depuis l'Amazone jusqu'à la Riviere de Marony aux Hollandois
Terre des Portugais
Riv. des Amazones
Terre des Hollandois
F. Portugais
F. Portugais
F. Portugais
Tucye R.
Yak R.
Makaba R.
Laouari R.
R. Mincus
Conosoni R.
C. du Nord
R. Cahany
Crique des Palicours
Cachipour R.
Oyapogne R.
Aprouaque R.
Marony R.
Sinamary R.
Caronabo R.
Conama R.
Amana R.
Cap de Condé de Cecile
le Conestable
les deux Mar...
le Pere
la Mere
l'Enfant perdu
le Cheval marin
Isles au Diable
Noms des Nations Indiennes
1. Acquacas.
2. Ariannes.
3. Armagrotte.
4. Aramietrons.
5. Aricarés.
6. Aronaquy.
7. Arranas.
8. Arouba.
9. Carannes.
10. Conssarys
11. Galibys.
12. Maprouanes.
13. Marronnes.
14. Meneson.
15. Macaba.
16. Marouis.
17. Mayés.
18. Noragues.
19. Pirions
20. Piriacous
21. Palicours.
22. Supayés
23. Ticoutons
24. Ayes.
Echelle de 20. lieues Marines
5 10 15 20

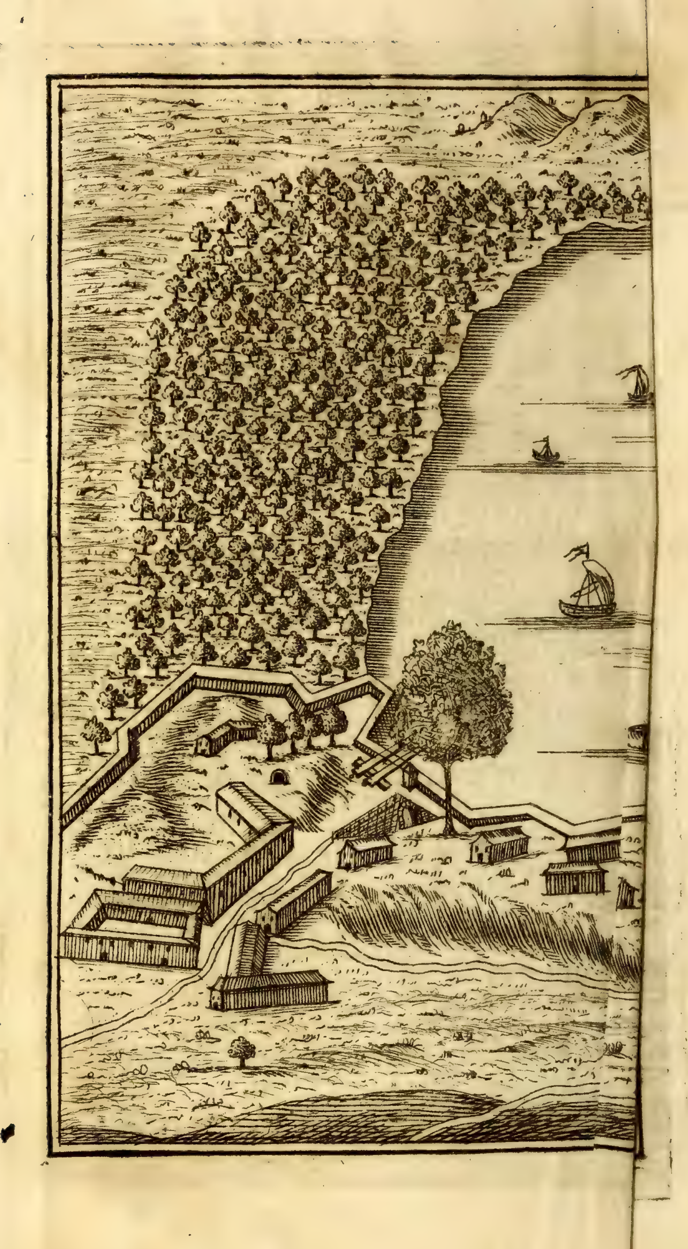

Terre
à
x
F. Portugais
Parouy R.
F. Portugais R.
Tueye R.
Yak R.
Makaba R.
F. Portugais
Laouari R.
Mineur R.
Conosoni R.
Marihana
C. du Nord
R. Cahany
Crique des Palico
Noms des Nations Indiennes
1. Acquacas.
2. Ariannes.
3. Armagrotte.
4. Aramietrons.
5. Aricarés.
6. Aronaquy.
7. Arranas.
8. Arouba.
9. Carannes.
10. Conssarys
11. Galibys.
12. Maprouanes.
13. Marronnes.
14 Meneson.
15. Macaba.
16. Marouis.
17. Mayés.
18. Noragues.
19. Pirions
20. Piriacous
21. Palicours.
22. Supayés
23. Ticoutons
24 Ayes.


CARTE DE
L'ISLE DE
CAYENNE
Echelle
de 4 Lieues Marines
1 2 3 4
Cayenne
le Cheval marin
le Malingre
l'Enfant perdu
le Pere
la Mere
les Fils
Plan du Bourg de
CAYENNE.


le Pere
la Mere
les Fils




Rade de
CAYENNE
Le Parmentier Sculpsit





NOUVELLE RELATION DE LA FRANCE EQUINOXIALE.

CHAPITRE I.

Description des Côtes de la Guiane, depuis le Fleuve des Amazones, jusqu'à Suriname.



A Peine l'Amérique eût-elle été découverte par les Espagnols, qu'elle attira l'envie de toute l'Europe. Les richesses immenses qu'on en apportoit, exciterent la cupidité de toutes les Nations : plusieurs s'attacherent à la Marine. Les François sçurent bien-tôt mettre en usage les

talens qu'ils avoient pour la Navigation : ils firent plusieurs courses dans ce Nouveau Monde, & partagerent même avec ces premiers Conquérans les Trésors du Pérou & de la Nouvelle Espagne.

La Guiane étoit trop proche de ces pays nouvellement découverts, pour échaper à la diligence des François ; aussi y tenterent-ils plusieurs voyages ; & après avoir commercé pendant long-tems avec divers peuples sauvages, il s'établirent enfin sur ses côtes, il y a plus de cent ans.

Les François donnent communément à la *Guiane* le nom de *France Equinoxiale*, à cause qu'elle se trouve sçituée en partie sous l'Equateur. Les Espagnols la nomment *el Dorado*, dans la persuasion où ils ont toujours été, que cette Province devoit renfermer le fameux Lac de *Parima*, dont les sables sont très-chargés d'or. Cette Province est proprement cette partie de l'Amerique qui s'étend depuis l'Equateur, jusqu'au neuviéme dégré de latitude septentrionale, & renfermée, pour ainsi dire, entre le

fleuve des Amazones (que quelques mauvais Géographes ont nommé, par une erreur commune, la riviere de *Maragnon*), & la riviere d'*Orenok*. Ainſi cette grande étenduë de terre doit être regardée proprement comme une iſle, parce que ces deux fameuſes rivieres l'environnant de toute part, la tiennent ſéparée du reſte du continent. Le Bréſil, le Perou & le nouveau Royaume de Grenade ſervent de borne à la *Guiane*, dont la figure pourroit être comparée à une eſpece de triangle, ſi la côte qui repreſente le plus grand des côtés, étoit un peu plus en ligne droite.

Ce fut immédiatement après la grande découverte de l'Amerique, que les François vinrent s'établir dans la *Guiane*. L'amour des richeſſes, fut ſans doute le premier objet dans l'établiſſement des colonies naiſſantes; & le favorable accueïl qu'ils reçûrent des Indiens, fut un attrait pour eux, pour y venir commercer. Jean Laët celebre compilateur des voyages de long cours & des relations étrangeres, nous apprend qu'ils

avoient coûtume d'y aller charger des bois colorés, & entr'autres une eſpece de bois de Bréſil. Enfin les François continuerent toûjours à voyager, preſque ſans relâche, dans ces pays éloignés, & commencerent bien-tôt après à y habiter.

En 1624, quelques Marchands de Roüen envoyerent une colonie de 26 hommes qui s'établirent ſur les bords de la riviere de *Sinamary*, qui s'embouche dans la mer par les cinq dégrés & demi de latitude ſeptentrionale. Deux années après, une nouvelle colonie fut établie à la riviére de *Conamama* près de *Sinamary*, où on laiſſa un Commandant avec une barque armée. On y mena dans la ſuite pluſieurs hommes qui augmenterent ſenſiblement ces colonies naiſſantes. Quelque tems après, pluſieurs Marchands de Normandie formerent une compagnie, & obtinrent des Lettres Patentes du Roi Loüis XIII, pour faire ſeuls le commerce & la navigation de la *Guiane* qui n'étoit occupée alors par aucun autre Prince Chrétien, & dont les bornes

furent marquées dans les Lettres par les rivieres des *Amazones* & d'*Orenok*. Cette Compagnie fut même nommée la Compagnie du Cap de Nord, qui est celui qui borne l'embouchure du fleuve des *Amazones* du côté gauche, ou septentrional.

Cette Compagnie devint dans la suite plus fameuse, par les intérêts qu'y prirent plusieurs personnes de qualité, qui, après avoir obtenu du Roi des nouveaux privileges & de nouvelles concessions de tout ce pays, envoyerent à diverses fois, sur plusieurs vaisseaux, près de 800 hommes, tant pour mieux affermir les établissemens qu'on avoit déja commencés, que pour la découverte des nouvelles terres.

Enfin Loüis XIV. ayant établi en 1669, une Compagnie des Indes Occidentales, Sa Majesté lui accorda de nouveau la proprieté de toutes les isles & pays habités par les François, dans l'Amerique méridionale; cette Compagnie envoya prendre possession de l'isle de *Cayenne* & des pays voisins.

On donne ordinairement à la *Guiane*, près de trois cens lieües de long, ou pour mieux dire à toute la côte, depuis le Cap de Nord, jusques à la riviére de *Paria* ou d'*Orenok*. Car tout ce pays immense n'est encore que très-imparfaitement connu. Il faut regarder, dit Walter Raleig, la *Guiane* comme un pays vierge; personne ne l'a encore touchée; aucun Prince Chrétien n'a bien essayé jusqu'à présent de la conquérir. *Relat. de la Guiane.*

Toute la côte de la Guiane est admirable par sa verdure. Ce ne sont que d'épaisses forêts de différens arbres toujours verds, qui couvrent toute cette étenduë de pays, & des futayes qui s'étendent si avant dans les terres, qu'on les perd de vûë. Les pluyes presque continuelles pendant les trois quarts de l'année, rendent l'air assez tempéré : On est même obligé quelquefois de faire du feu, à cause du froid qui se fait sentir assez vivement, sur tout les matins.

La plupart des terres qui sont le long de la côte, sont pour l'ordinaire

fort basses, & noyées de mer haute: mais celles qui sont plus avant sont assez élevées; elles sont même relevées de plusieurs montagnes beaucoup moins hautes que les Alpes & les Pyrenées. Quoique communément on ne trouve presque par tout que des bois, le pays néanmoins est assez plat & découvert en bien des endroits, où il n'y a que des *Savanes* noyées, ou, pour m'expliquer en François, des prairies marécageuses qui ne séchent que dans le fort de l'été. C'est dans ces endroits où l'on trouve souvent des (*a*) Caymans, qui sont très-dangereux. Malgré cela, on peut dire que tout ce pays seroit excellent, s'il étoit cultivé. Il abonde en vivres, comme Mays, Maniok, & plusieurs racines & fruits propres pour la nourriture des Originaires. Tous les grands pâturages qui sont dans cette province, seroient capables de nourrir des troupeaux innombrables de bestiaux; & les forêts peuvent fournir abondamment des bois, tant pour bâtir des maisons,

(*a*) Crocodiles.

que pour la conſtruction des vaiſſeaux. Enfin rien ne ſeroit plus aiſé, ce ſemble, que de défricher ce pays, & d'y établir des bonnes Colonies.

Outre la fertilité des terres, la chaſſe y eſt très-abondante. Les Biches, les Cochons de pluſieurs eſpéces, les (*a*) *Maypouris*, les (*b*) *Paks*, les Perdrix, les Canards ſauvages, les Faiſans, les Ramiers, les Tourterelles, & quantité d'autres ſortes de gibiers n'y manquent pas. La côte eſt fort poiſſonneuſe : on y pêche d'excellens Mulets, des Louvines, des Paraſſis, & autres poiſſons délicieux. Le Lamantin eſt aſſez commun dans toutes les riviéres, dont les eaux ſont excellentes dans le fonds des terres, où les marées ne peuvent pas atteindre, & repouſſer par conſéquent l'eau de la mer, qui rend celle des riviéres ou ſalée ou ſaumatte. Ces marées rapportent quelquefois une ſi grande quantité de vâſe, qu'on ne ſçauroit aller à terre : on eſt mê-

(*a*) Cochon vivant en partie dans l'eau, & en partie ſur terre.

(*b*) Eſpéce de Lapin.

me réduit dans certains endroits de camper parmi les (*a*) *Paletuviers*, &, pour ainsi dire, dans la vâse, ou l'on est cruellement tourmenté des Moustiques & des (*b*) Marangoins.

Les (*c*) *Saults* qu'on trouve dans les cours des riviéres, ne sont pas moins incommodes à ceux qui voyagent. Ces gros rochers qui barrent ordinairement tout le lit, & qui s'étendent quelquefois à plus d'un gros quart de lieuë, obligent de mettre pied à terre, d'isser les canots, & les transporter même jusques à ce qu'on les ait entiérement dépassé ; à moins qu'on ne veuille courir à un naufrage inévitable. L'eau, par la précipitation avec laquelle elle tombe, fait des remoux, qui sont plus ou moins grands, selon la hauteur des terres. On voit des Indiens qui, pour s'épargner la peine de transporter leur bagage, sont assez heureux que de descendre ces Saults, dont la rapidité

(*a*) *Mangles aquatica, foliis subrotundis & punctatis*. Plum. Gen.

(*b*) Espéce de Couzin.

(*c*) Bancs de roches qui barrent le lit des riviéres.

eſt incroyable, ſans ſe noyer : Mais, en revanche, il en coûte ſoûvent trop cher à pluſieurs autres, quelques habiles Canoteurs qu'ils ſoient; & en particulier aux Traiteurs François, qui ont la témérité de vouloir ſe commettre dans des paſſages ſi dangereux, à la merci de leurs canots.

On ne ſçauroit ſe régler aſſez par les marées, lorſqu'on voyage dans tout ce pays, & qu'on veut ranger la côte, ſur tout vers l'Amazone, où il faut ſoigneuſement éviter ce qu'on appelle la *Barre*. Cette *Barre* n'eſt autre choſe que le flot qui charrie quantité de vâſe; ou, comme l'on parle communément dans le pays, le montant des grandes marées, qui renverſeroit ſans peine les plus fortes (*a*) *Pyrogues* ſur leſquelles on eſt obligé de voyager, & qui ne ſçauroient ſoutenir l'effort des lames, qui ſont toujours très-élevées au plein & au renouveau de la lune.

Toute la Guiane eſt arroſée par un grand nombre de riviéres, dont la

(*a*) Grand Canot Indien propre à contenir une cinquantaine de perſonnes.

plupart ne sont navigeables que par des petits bâtimens. La plus considérable qu'on trouve après avoir doublé le *Cap de Nord*, est celle de *Cachipour.* Cette riviére naît des montagnes qui sont bien avant dans les terres, & vient se jetter dans l'Océan par les deux dégrés de latitude septentrionale. Vers sa source, habitent des Indiens *Palicours*, & des *Noragues.* Ces derniers sont, de tous les Sauvages, les plus grands Antropophages. Au-delà de *Cachipour*, on ne voit plus rien sur la côte que quelques (*a*) *Criques.* Mais après cela, en côtoyant un peu avant, on reconnoît le Cap d'Orange, qui est une terre assez élevée, & qui s'avance fort peu dans la mer. Tout près de ce cap, on trouve une petite riviére qui ne mérite pas beaucoup d'attention, & que les Indiens appellent *Coupiribo.* En rangeant ensuite la côte de l'est à l'ouest, on entre dans l'embouchure d'*Ouyapok*. *Ouyapok* est la plus grande

(*a*) Petites riviéres. Ce sont aussi des canaux qui servent à la communication des riviéres avec les habitations.

riviére de toute cette côte : elle se rend dans la mer par les trois dégrés & demi de latitude nord. Le Fort ruiné, qui étoit l'ouvrage des Hollandois qui s'y étoient établis en 1676, est sur une hauteur à droite, en entrant dans le port. Cette riviére a dans son embouchure, non-seulement un assez bon moüillage pour des gros vaisseaux, mais encore des endroits propres pour fortifier.

Une situation si avantageuse avoit invité sans doute les Hollandois à y envoyer une puissante Colonie, & à fortifier l'entrée de cette riviére. Toutes ces terres sont fort bonnes, & promettent de donner à la culture abondamment toutes sortes de denrées. C'est aussi ce qui avoit fait projetter depuis long-tems d'établir tout ce pays, & d'y faire bâtir un nouveau Fort : Projet qui a commencé d'être effectué en 1726, & qu'on n'a pas perdu de vûë depuis, puisque on y a mis un Commandant avec une Garnison. On a engagé aussi en 1735 plusieurs nations Indiennes, répanduës le long d'*Ouyapok*, à se réunir,

& à se fixer en une même Peuplade, afin qu'elles fûssent plus à portée d'être instruites des vérités de la Religion : Et c'est par-là qu'on a établi la Mission appellée de St Paul, éloignée seulement de quelques lieuës du Fort d'*Ouyapok*.

A quatre lieuës de l'embouchure de la riviére d'*Ouyapok*, se présente une grosse barre de rochers, qu'on appelle le premier Sault, & qui est plus facile à monter qu'un second, qu'on trouve à quelques heures de chemin de celui-ci. Enfin plus haut, en remontant toujours vers sa source, on rencontre une troisiéme cascade. Le rétrécissement de la riviére, qui augmente considérablement la vîtesse des eaux dans cet endroit là ; & les (*a*) *Doucins*, qui rendent les courans pendant les grosses pluyes extrêmement violens, ne sçauroient permettre de refouler la riviére & remonter ce dernier Sault, sans s'exposer aux risques d'emplir, ou d'aller se briser contre les rochers dont ces sortes de

(*a*) Ravines qui, du fonds des terres, se dégorgent dans les riviéres.

paſſages ſont ſemés. Les nations Indiennes qu'on voit le long de cette riviére, ſont les *Pirioous*, les *Maraones*, les *Tarouppis*, les *Ouëns*, les *Maurioutz*, les *Karannes*, & les *Tokoyennes.* La plupart de ces Indiens gravent, pour ainſi dire, ſur leur viſage des barres ou lignes qui vont d'une oreille à l'autre. Les François appellent ces ſortes de marque, qui ſont affectées à certaines nations, *Barbe de Palicour* : les Sauvages les nomment *Jouparats.*

La riviére de *Camoppi*, qu'on trouve enſuite, eſt une riviére aſſez conſidérable ; mais elle eſt moins grande que la précédente : Elle a ſon cours du couchant au levant. Ses eaux ſont ramaſſées, & la rendent plus navigeable que la riviére d'*Ouyapok*, quoique l'on trouve également des Saults & des bancs de rochers, qui obligent à faire des portages, parce qu'on ne s'aviſe guéres de les franchir. Il y a nombre de nations d'Indiens qui habitent ſur ſes rives : les *Couſſanis*, les *Armagoutous*, les *Caïçoucianes*, & entr'autres cette nation qu'on appelle

Akoquoua



Mathey Sculp.

Akoquoua

Palikour



Mathev Sculp.


Palikour

Acoquouas, qui ont les jouës perçées. Ces Sauvages entretiennent ces ouvertures qu'ils se font à dessein, par des plumes de Perroquet, ou d'autres oiseaux, qui leur servent d'ornement : Ils ont même soin de les percer à leurs enfans, dès qu'ils sont nés. Cette riviére arrose de fort beaux pays. L'on croit qu'il y a de riches mines d'or & d'argent ; & l'on prétend même qu'on y en a découvert autrefois. C'est peut-être ce qui a fait donner le nom de Montagne d'Argent à une des montagnes des plus élevées que l'on voit sur la côte, où, suivant les apparences, les Hollandois avoient fait foüiller, dans le tems qu'ils s'étoient emparés de tout ce pays.

Dix-huit lieuës au-dessous d'*Ouyapok*, on trouve une riviére qu'on appelle *Aprouak*, & sur laquelle les François navigent le plus. La proximité de l'Isle de Cayenne, & les différentes nations Indiennes qui sont répanduës le long de cette riviére, y attirent souvent les Traiteurs, pour y venir faire le commerce, la pêche du

Lamantin & de la Tortuë. Les Hollandois avoient trouvé autrefois cet endroit fort beau, & avoient bien reconnu la bonté de toutes ces terres : Auſſi y avoient-ils établi une Colonie. On voit encore les débris d'un Fort qu'ils avoient fait bâtir à l'entrée de cette riviére, tant pour en fermer le paſſage, que pour tenir dans la crainte & dans l'obéiſſance, les Peuples ſauvages qu'ils avoient aſſujettis. Tout près de l'embouchure d'*Aprouak*, il y a un banc de ſable très-dangereux, & qu'on ne ſçauroit aſſez éviter. Les Saults qui ſe trouvent dans le cours de cette riviére, ſont moins impratiquables que ceux d'*Ouyapok* : auſſi s'abandonne-t'on avec plus de confiance, dans ces ſortes de paſſages, à la rapidité des eaux. A ſept lieuës de l'embouchure d'*Aprouak*, en tirant du ſud au nord, on trouve un rocher au milieu de la mer tout pelé, & taillé preſqu'en forme de dôme, appellé *le grand Connétable*, pour le diſtinguer d'un autre plus petit, qui eſt preſque à fleur d'eau, & qu'on nomme auſſi *le petit Connétable*.

Cet

Cet écueil, qui a un bon quart de lieuë de circuit, eſt d'un grand ſecours pour les vaiſſeaux qui voyagent dans tout ce pays, & qui ne manquent pas de le venir reconnoître, afin d'aſſurer mieux leur route. On a beaucoup de peine à débarquer à cet endroit, à cauſe des courans, qui jettent au large : d'ailleurs, la mer y eſt, pour l'ordinaire, fort groſſe. Quelques vieux habitans de Cayenne aſſurent qu'il y a une ſource d'eau douce & minérale ſur ce rocher, qui pourroit être appellé l'Iſle aux Oiſeaux; car on n'y voit par tout qu'une infinité de Goëlands, ou Mauves, de Fregates, de (*a*) Fous, & autres oiſeaux, qui y vont pondre leurs œufs, & qui volent inceſſamment tout au tour.

Après *Aprouak*, ſe préſente d'abord la riviére de *Caux*. Quelques François de Cayenne s'étoient établis autrefois ſur ſes rivages, qui ne ſont prêſque plus habités aujourd'hui, que d'un très-petit nombre d'Indiens. Le erroir cependant n'eſt pas moins

(*a*) *Anas anguſtiroſtra, Stultus vulgò dicta.*

propre que celui des autres riviéres à fournir, à ceux qui voudroient y faire des habitations, les besoins de la vie. Le gibier y est en abondance; & on y prend en peu de tems quantité de poissons: Aussi les habitans de la côte de Remire, d'où cette riviére n'est éloignée que de cinq à six lieuës, y envoyent-ils souvent leurs esclaves y faire la pêche. En sortant de Caux, on entre ensuite dans la riviére d'Oyak. C'est cette riviére qui tient séparée Cayenne de la terre-ferme. Elle a son embouchure dans une des pointes de l'isle, qu'on appelle communément Mahury.

On a établi en 1724 une Paroisse appelléeRoura sur les bords d'Oyak, pour la commodité des habitans éloignés de Cayenne, dont une grande partie ont leurs établissemens le long de cette riviére. A huit lieuës ou environ de son embouchure, elle reçoit les riviéres de la Comté de Gennes & d'Ourapeu. C'est dans le fond d'Ourapeu qu'on avoit commencé autrefois un chemin pour aller par terre jusques à la riviére des Ama-

zones; non-ſeulement dans la vûë de chaſſer les Portugais, qui s'étoient établis dans les terres de la dépendance du Gouvernement de Cayenne; mais encore pour tâcher de découvrir des mines, & pour commercer avec un nombre infini de nations Indiennes, qui ſont répanduës dans tous ces quartiers-là. Le pays qui eſt arroſé par ces deux riviéres, dont les eaux ſont excellentes, n'eſt pas beaucoup défriché. Ce ne ſont que d'épaiſſes forêts, où l'on trouve quantité d'ébene, bois violet, bois de roſe, bois de lettres, bois de fer, & autres bois colorés. La Vanille & les arbres de Copau y viennent auſſi naturellement. La plupart des montagnes ſont remplies de mines de fer, qui ſe montrent même ſur la ſuperficie de la terre. Le (*a*) Talc n'y eſt pas rare; mais il eſt en petits morceaux aſſez blancs. Il y a auſſi une terre blanche molle, qu'on détrempe dans l'eau pour blanchir les maiſons. L'on remarque encore une eſpéce de Bol, ou terre d'un

(*a*) Eſpece de pierre tranſparente, ſe ſéparant par feuilles, ou par écailles.

rouge brun, dont les esclaves se servent pour faire leurs pipes. Les Portugais de Para en font d'excellente potterie, & sur tout les bardaques ou cruches où l'on fait rafraîchir l'eau. On pourroit la travailler de même à Cayenne. On trouve aussi un sable noir, fin & fort pésant, qui tient de la nature du fer. Tout ce continent de la terre-ferme, qui paroît semblable à celui du Brésil, est un pays où les minéraux ne manquent pas: Et je ne doute point que, si on vouloit se donner un peu de peine, l'on ne découvrît un jour quelque riche mine, qui dédommageroit sans doute des avances qu'on pourroit faire pour des pareilles recherches. Outre Oyak, il y a encore d'autres petites riviéres, au bord desquelles les François ont plusieurs habitations, & où les vaisseaux ont coutume d'aller faire du bois & de l'eau. Toutes ces riviéres se déchargent dans une riviére qu'on appelle du Mont-Senery, qui, en s'unissant avec la riviére d'Oyak, forme ce qu'on appelle proprement la riviére de Cayenne.

En ſuivant toujours la côte, on trouve, à ſept lieuës du bourg de Cayenne, Makouria, qui eſt une petite riviére très-vâſeuſe, où les marées de ſix en ſix heures, laiſſent une vâſe fort profonde. Toutes ſes rives ſont bordées de Paléturiers, où les Huitres s'attachent à mer haute. C'eſt auſſi au pied de ces arbres où l'on pêche quantité de Crabes, nourriture ordinaire des eſclaves & des pauvres habitans. Les pâturages y ſont excellens; & les beſtiaux s'y engraiſſent à merveille. C'eſt l'endroit de toute la Colonie, le plus propre pour y entretenir des troupeaux : Auſſi toute cette côte, juſques à Kourou, n'eſt belle à voir qu'à cauſe des habitations & des Ménageries que les François y ont établies. Les (*a*) arbres que les François appellent Bois-rouge, & les Indiens *Coumery*, croiſſent plus communément du côté de Makouria, que dans les autres riviéres. Ces arbres ſont fort réſineux, & répandent d'aſſez loin une odeur forte & agréable, qui approche de celle du

(*a*) *Terebinthus procera, balſamifera, rubra.*

Storax. Il découle du tronc de cet arbre une liqueur rouge comme du vin, qui eſt un beaume admirable pour toutes ſortes de bleſſures. Les Serpens, & ſur tout celui qu'on appelle Serpent à grelots, ſont très-communs dans tout ce quartier-là.

Kourou eſt à huit lieuës de Makouria. L'entrée de cette riviére eſt aſſez difficile, à cauſe de quelques bancs de ſable, & quelques écueils qui découvrent à mer baſſe. L'eau de la mer, que les vagues jettent ſur de gros rochers aſſez plats, & qui ſont près de ſon embouchure, ſe criſtalliſe & ſe change en ſel. Ce ſel ne ſe forme que pendant les grandes chaleurs, & ſur tout lorſque le vent du nord ſouffle. Elle reçoit dans ſon cours quelques petites riviéres, comme celles d'Ykaroüa, Aoüſſa, Paſſoüra, & pluſieurs autres *Criques*, qui ſont toutes très-poiſſonneuſes, & qui fourniſſent abondamment, par la fertilité des terres qu'elles arroſent, la ſubſiſtance à un grand nombre d'Indiens. C'eſt ſur les bords de la riviére de Kourou, à une lieuë de ſon embouchure, que les

R. P. Jesuites ont établi en 1714 une Mission, où ils ont ramassé plusieurs nations Indiennes errantes & répanduës dans les forêts. On ne sçauroit assez louer le zéle avec lequel ces bons Peres cultivent cette Eglise, & instruisent de plus en plus, des vérités de notre Religion, plus de cinq cens Indiens qu'ils ont soumis au joug de l'Evangile. Le soin tout particulier que le feu P. Crossart, Supérieur des Missions de Cayenne, prenoit de l'entretien de cette nouvelle Mission dont il avoit jetté les fondemens, & les largesses qu'il faisoit à ces pauvres Sauvages, n'ont pas peu contribué à y faire fleurir le Christianisme, & à multiplier tous les jours le nombre des Chrétiens. Il ne fut jamais Missionnaire plus zélé pour la Religion, & plus charitable.

En sortant de Kourou, on passe au-devant de cinq ou six écueils, qui sont à quatre lieuës au large, & qu'on appelle les Islets au Diable. Les Indiens y vont chercher, au mois de Juillet & Août, où la mer a coutume d'être belle, des Tortuës & des Lésards.

Ils brûlent ordinairement tout le bois de ces islets, pour avoir plus aisément les Tortuës, que le feu oblige à sortir. Les vaisseaux qui vont à Suriname ne manquent pas de parer soigneusement ces écueils, sur lesquels il est arrivé à plusieurs Pilotes de venir faire naufrage. On ne voit plus d'habitation des François au-delà de Kourou : & c'est ici proprement le pays des Galibis, nation très-nombreuse, qui habite le long de toute cette côte, & qui s'étend même au-delà de la riviére d'Orenok. Les riviéres qu'on trouve depuis Kourou jusques à Suriname, où l'on compte ordinairement près de soixante lieuës, sont Sinamary, Karoüa, Conamama, Irakou, Organa, Ammana, & Marony.

Sinamary est une riviére un peu plus grande que *Kourou*, d'où elle n'est éloignée que de douze lieuës. C'est sur ses bords que les premieres Colonies des François ont pris, pour ainsi dire, naissance. Les (a) *Anses* qui sont entre ces deux riviéres, sont

(a) Plages.

fort

ſort battuës pendant la pêche de la Tortuë, qui ſe fait depuis Mars juſques à la mi-Juin, tems auquel ces animaux ont coûtume de venir pondre leurs œufs ſur le ſable. On trouve à *Sinamary* des groſſes Huitres que les Indiens nomment *Maypa*, & dont l'écaille a juſques à huit pouces de diametre : mais elles ne valent pas les petites Huitres de Roche, qui ſont auſſi incomparablement meilleures que celles de Paretuvier.

Karoüa, ou, comme prononcent les Traiteurs François, *Karouabo* eſt à quelques lieuës de *Sinamary*. On voit quelques Karbets de *Galibis* qui habitent à ſon embouchure, après laquelle on entre dans *Conamama*. Les François s'étoient puiſſamment établis autrefois ſur le bord de cette riviére, où ils envoyerent pendant quelques années de ſuite beaucoup de monde, pour augmenter les premiers établiſſemens qu'ils y avoient commencés. On n'y voit aujourd'hui aucun François, mais ſeulement des *Galibis*, qui ſont les ſeuls qui ayent leurs habitations ſur ſes rivages. Au-

delà de *Conamama*, eſt *Irakou*, riviére habitée par des *Tayras.* On appelle de ce nom les Sauvages qui ſont campés à l'embouchure des riviéres, pour les diſtinguer de ceux qu'on nomme *Itouranés*, qui en Galiby, veut dire habitans des montagnes.

Après *Irakou*, on trouve *Organa*, appellé communément *Organabo. Organabo* eſt proprement une grande *Crique*, pour parler le langage du pays, où l'on voit quelques Indiens établis.

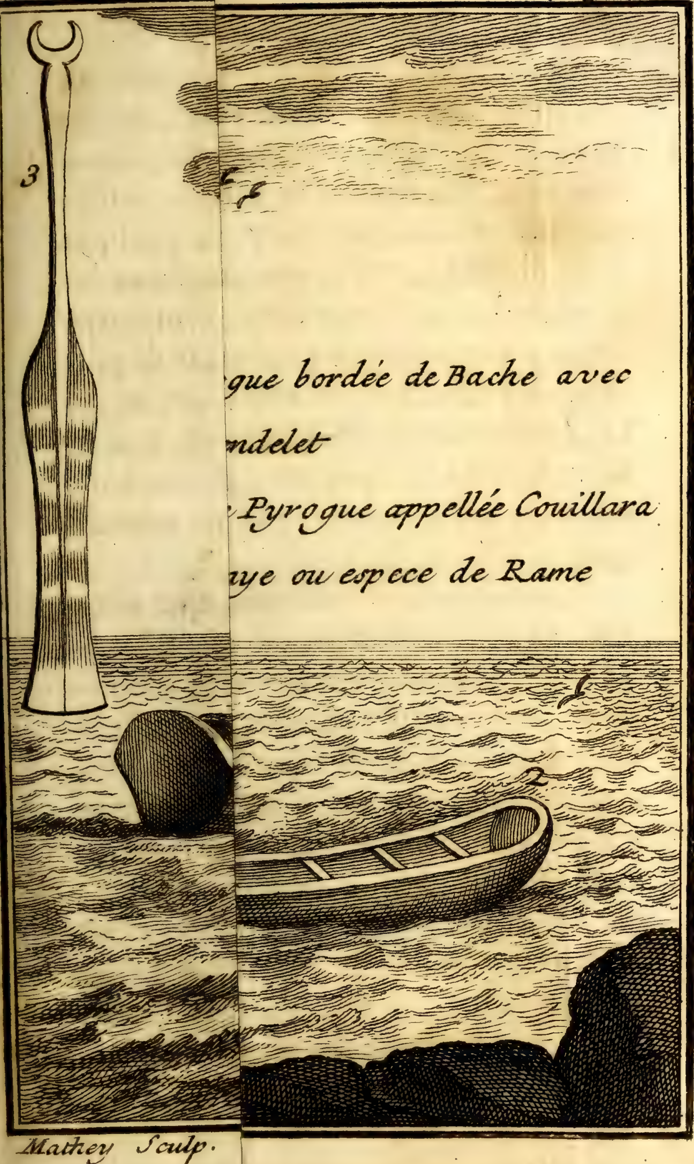
Amana eſt une des grandes riviéres qui ſe trouvent depuis *Kourou.* Son embouchure a plus d'une demie lieuë de large. Les terres qu'elle arroſe fourniſſent abondamment les ſecours néceſſaires à la ſubſiſtance des Indiens qui ſont établis ſur ſes rives. D'ailleurs, la pêche, qui eſt très-abondante, y attire beaucoup d'Indiens, attendu qu'ils ſont preſque tous Ichtyophages, pendant la plus grande partie de l'année. Enfin il ne reſte plus, pour achever de décrire les riviéres qu'on voit en côtoyant toujours depuis l'Amazone juſques à

Suriname, que de parler de Marony.

Marony eſt cette riviére qui ſert de bornes aux François, & qui ſépare le gouvernement de Cayenne d'avec les terres des Hollandois. Son embouchûre, qui eſt aſſez grande, eſt, par les ſept dégrés de latitude nord. Pluſieurs autres riviéres, qui ſe déchargent pendant ſon cours, la groſſiſſent conſidérablement. Tout ce pays eſt aſſez peuplé par les Galibis. Les bords de Marony, de même que ceux des autres riviéres, ſont des terres fort baſſes, & inondées de mer haute. En un mot, toute cette côte eſt fort baſſe; même en allant un peu avant, on ne voit que des *ſavannes*, ou prairies, qui ſont autant de marais en Hyver, & qui ne ſéchent que dans le fort de l'Eté. C'eſt par ces *ſavannes* qu'on peut aller par terre depuis *Kourou* juſques à Suriname. Les déſerteurs François qui n'ont point de canots, ſçavent profiter de cette route, qui eſt aſſez familiere aux Sauvages de ces quartiers-là. Les Indiens qui habitent le long de toutes ces riviéres, & qui ſont d'ailleurs

aſſez officieux, ne manquent pas, au moindre ſignal qu'on leur fait, de venir chercher avec leurs *pyrogues* ceux qui ſe préſentent. On arbore ordinairement un mouchoir, ou quelque guenillon blanc, ſur quelque branche d'arbre, pour leur faire connoître qu'il y a quelqu'un qui demande paſſage. Voilà en peu de mots, une courte, mais fidelle Relation de toutes les côtes de la Guyane, & de tout ce qui y eſt le plus digne de remarque.

Cette grande Province, que nous avions acquiſe les premiers, eſt aujourd'hui comme partagée & ſoûmiſe à pluſieurs Puiſſances maritimes de l'Europe ; & la France n'en occupe proprement que la plus petite partie. Les Hollandois, malgré les bornes qui ont été marquées de ce pays par la riviére de Marony, nous diſputent encore les terres qui ſont en-deçà de cette riviére. Les Portugais font toujours de nouvelles courſes juſques auprès de Cayenne, & s'emparent inſenſiblement de toutes nos terres. Ils ſe ſont aviſés de venir


3
gue bordée de Bache avec
ndelet
Pyrogue appellée Couillara
aye ou espece de Rame
2
Mathey Sculp.


Pyrogues Indiennes
1. Pyrogue bordée de Bache avec un Tendelet
2. Petite Pyrogue appellée Couillara
3. Pagaye ou espece de Rame
3
1
2
Mathey Sculp.

en 1723 faire un abaty à *Ouyapok*, où ils ont érigé ſur un poteau, les armes du Roi de Portugal, & les ont même gravées ſur des rochers.

Le gouvernement de la Guyane ſe voit donc reſſerré aujourd'hui entre Marony & Ouyapok, c'eſt-à-dire, dans une eſpace de terre de quatre-vingt-dix à cent lieuës; & le peu d'étenduë de la terre-ferme qui reſte aux François de Cayenne, ne peut leur être d'aucune utilité, à cauſe du petit nombre d'Indiens libres qui ſe trouvent entre ces deux riviéres, & qui ſeroient ſans doute d'un foible ſecours, en cas qu'il fallût prendre les armes. De plus, on ne ſçauroit avoir aucun Eſclave, tant pour la culture des terres que pour ſe procurer les beſoins de la vie, n'ayant pas d'ailleurs la liberté de percer plus avant dans les terres.

Les Indiennes ſont très-propres pour le ménage, & les hommes très-adroits à la chaſſe & à la pêche. Les François ſont donc privés entiérement d'un avantage qui faiſoit autrefois la principale richeſſe du pays, &

qui y attiroit des vaiſſeaux marchands. C'étoit au reſte rendre un grand ſervice à ces pauvres Indiens qui avoient le malheur d'être pris en guerre, & qui étoient faits par conſéquent eſclaves, que de leur donner, pour ainſi dire, la vie, en les allant traiter chez leurs vainqueurs, qui, fort ſouvent, les tuent, faute d'en trouver la défaite. Les Maîtres des Eſclaves trouvoient en cela un double avantage; car ils ſe débaraſſoient de ces pauvres victimes, qui, très-ſouvent, leur ſont à charge; & ils ſe procuroient par là des piéces de fer, de la toile, & autres choſes qui leur ſont d'un grand ſecours, & qu'ils cherchent avec empreſſement. Il faut joindre au commerce des Eſclaves mille petites douceurs qu'on retiroit de ces Sauvages, qui aiment les François plus qu'aucune autre Nation de l'Europe; & qui étoient invités, par les bons traitemens qu'on leur faiſoit, de venir ſouvent à Cayenne traiter des Hamaks (*a*),

(*a*) Lit portatif, tiſſu de coton, ou de pitte, large de ſept à huit pieds.

des Pyrogues, des (*a*) Pagaras, des (*b*) Grages, des (*c*) Manarets, des (*d*) Couleuvres, de l'Huile de Copaü, des Tortuës, du Lamantin, des Perroquets, & plusieurs autres animaux curieux.

Mais on n'oseroit espérer que la Colonie se releve de long-tems de cette perte ; & il n'y a pas d'apparence qu'elle puisse se flatter de recouvrer un pays qu'elle avoit établi depuis long-tems, & qui lui a été injustement usurpé. Il seroit cependant fort à souhaiter qu'on apportât quelque remede à un mal dont toute cette Colonie se ressent, & qu'on empêchât les Portugais de venir faire désormais des établissemens sur les terres des François. Ils devroient, ce semble, se contenter des habitations qu'ils ont sur le bord septentrional du fleuve des Amazones, & ne pas venir encore s'établir, pour

(*a*) Panier où l'on porte ses provisions en voyage.

(*b*) Rape faite de petits cailloux enchassés sur du bois.

(*c*) Tamis fait d'une tige de palmier.

(*d*) Espéce de manche d'Hipocra du même bois, pour laisser égouter le suc de Manihoc.

ainsi dire, jusques aux portes de Cayenne, & réduire à une rude servitude des Indiens libres qui ont été de tout tems affranchis de la domination des Portugais. Car enfin, après une longue possession de plus de cent ans, confirmée par une habitation actuelle & continuée, fondée sur plusieurs concessions de nos Rois, on ne comprend pas sur quel fondement ils veulent ainsi rencoigner dans un petit espace, le Gouvernement de la Guyane, & s'emparer d'un pays qui ne leur a été connu qu'après les François, & dont Philippe IV. eut tant de soin de leur dérober la connoissance. Les deux habitations de Corrupa & de Destierro, situées sur le bord septentrional de l'Amazone, à plus de cent lieuës du Cap de Nord, étant postérieures à nos établissemens, ne sçauroient donner aucune atteinte au droit que nous avons de leur demander un pays, dont nous avons exercé les premiers, pendant long-tems, les actes de légitimes possesseurs.

Au reste, quelque spécieux prétexte qu'on pût opposer, plusieurs

raiſons détruiroient leurs prétentions en faveur des Eſpagnols, puiſque ces derniers ont encore, & avoient, près de cent ans avant les Portugais, pluſieurs habitations ſur cette riviére, du côté de ſa ſource. Enfin les François étoient non-ſeulement établis, avant les Portugais, dans la Guyane; mais encore dans le Bréſil, à Rio Janeyro, à Tamarica, à Rio grande, & à Maragnon où nous avions bâti un Fort, qu'ils appellent encore aujourd'hui le Fort Loüis de Maragnon, & que nous fumes obligés d'abandonner en 1615. Nous ſerions donc bien fondés à demander la reſtitution de tout ce pays; ou que du moins, en échange, les Portugais nous abandonnaſſent ce qu'ils occupent ſur le rivage ſeptentrional de la riviére des Amazones, & dans tout le reſte de la Guyane, où les François ſont établis avant eux.

CHAPITRE II.

Description de l'Isle de Cayenne.

CAYENNE est une Isle de seize lieuës de tour, située à la côte de la Guyane par les 4 dégrés 56 minutes de latitude nord, & par les 332 de longitude; & séparée de la Terre-ferme par deux riviéres, qui, en se réunissant, forment une espece de bassin. Cette Isle étoit habitée autrefois par les *Arikarets* & autres nations Indiennes qui sont presque éteintes, & que les François ont chassées depuis qu'ils s'y établirent les premiers en 1664. Sa figure est presque un quarré long, dont les récoins sont autant d'anses formées par des rochers qui s'avancent en pointe dans la mer, qu'elle laisse au nord.

Le premier établissement que les François firent d'abord à Cayenne, fut à la côte de Remire, qui est un quartier de l'Isle le plus riant & le plus fertile. Cet endroit fut non-seu-

lement habité par les François, mais encore par plusieurs Juifs, qui faisoient valoir cette Colonie naissante, & qu'ils furent obligés d'abandonner après que les Hollandois furent chassés de Cayenne. La plus grande partie prit le parti de passer à Suriname, où ils sont aujourd'hui puissamment établis. On abandonna dans la suite la Colonie de Remire; & on la transporta là où est bâti aujourd'hui le Bourg de Cayenne.

Ce Bourg, qui porte le même nom que l'Isle, est à une pointe, au bord de la mer, presque tout à l'entrée du Port. C'est là où l'on a coûtume de se rendre pour s'embarquer, quand on veut passer à la grande terre, & qu'on veut aller aux habitations qui sont au tour de l'Isle, afin d'éviter les courans qui sont d'une rapidité incroyable sur la côte. Le Port n'est proprement qu'une rade assez découverte, & exposée au vent du nord qui souffle quelquefois furieusement; & dont l'entrée qui regarde le nord est assez difficile, à cause des bancs de sable & quelques rochers qui sont presque à

fleur d'eau : ce qui oblige ſouvent les vaiſſeaux de moüiller deux lieües au large, & de demander un Pilote, pour les entrer avec ſureté : on eſt même obligé de ranger la terre, & de venir paſſer preſque à une portée de piſtolet des murailles de Cayenne.

Il n'y a guerres plus de cent cinquante *Caſes* ou maiſons dans le Bourg, d'aſſez mauvaiſe apparence, & dont la plûpart, ou, pour mieux dire, preſque toutes ne ſont bâties que de boüe, ou *bouſillées*, comme l'on dit communément. On enduit le dedans de bouze de vache; après quoi on blanchit par-deſſus. Il y en a quelques-unes qui ſont de charpente, & à deux étages. Elles étoient autrefois couvertes de feüilles de palmier; mais les pertes que cauſoient les incendies qui y étoient aſſez ordinaires, & la crainte qu'elles ne réduisîſſent un jour tout le Bourg en cendres, ont obligé les habitans, depuis quelques années, à les couvrir de bois ou (a) *Bardeaux* ; auſſi depuis ce tems-

(*a*) Petite planche, longue de plus d'un pied, sur quatre pouces de large.

là, quoique les maiſons ſoient ſans cheminées, & qu'on y allume le feu ſans menagement, il arrive très-rarement aucun mauvais accident.

La maiſon du Gouverneur, qui eſt dans le Bourg, eſt aſſez logeable. Du tems que les Hollandois étoient maîtres de Cayenne, le Gouverneur ſe tenoit ordinairement dans le Fort.

Ce Fort, dont la garde en eſt confiée à ſix hommes qu'on releve une fois en 24 heures, eſt ſur un tertre au bord de la mer, qui commande la rade, toute l'iſle, & découvre de bien loin les bâtimens qui viennent à Cayenne, ou qui vont ſeulement reconnoître la terre. Il y a un magazin à poudre, & au milieu une citerne tout-à-fait négligée, reſte des ouvrages des Hollandois. Les Peres Jeſuites ſont aſſez bien logés, pour un pays où les maiſons, pour l'ordinaire, ne ſont que de terre. Ils étoient, en 1736, dix Peres, & trois Freres, non-ſeulement occupés à deſſervir les Paroiſſes qui ſont dans l'iſle & la terre-ferme, mais encore à faire des Miſſions avec beaucoup de zéle parmi les Sau-

vages, & adminiſtrer les Sacremens dans les habitations aux Eſclaves malades. L'Egliſe qui eſt dans le Bourg ne dément point le caractere de petiteſſe & de pauvreté de tout le reſte des bâtimens. On peut cependant dire que c'eſt ce qu'il y a de mieux bâti dans le pays que cette petite Paroiſſe, où l'air eſt quelquefois infecté par la mauvaiſe odeur qui exhale des corps des Negres, & où l'on auroit peine à ſe remuer, ſi toute la Colonie y étoit aſſemblée.

L'enceinte de Cayenne eſt fort baſſe, d'une figure hexagonade irréguliere, & fortifiée par cinq mauvais baſtions, où il y a pluſieurs piéces de canons en batterie, dont la plupart ſont ſans affut. Les foſſés n'y ſont ni profonds, ni bien entretenus. La Garniſon a été preſque toujours de 200 hommes de troupes reglées, qui faiſoient quatre compagnies détachées de la Marine. Elle a été augmentée en 1724 de deux compagnies de plus. Outre l'Etat Major, il y a un Conſeil Souverain, où le Commiſſaire Ordonnateur préſide ordinairement en

l'abſence du Gouverneur, dont la juſtice étoit autrefois entre ſes mains. Cette Cour juge en dernier reſſort, & connoit de toutes les affaires qui regardent les habitans.

La néceſſité de faire valoir les terres, oblige tous les François de ſe tenir ſur ſes habitations. C'eſt ce qui rend le bourg de Cayenne ordinairement fort déſert. On ne voit pas même quelquefois une ame dans les ruës; & on pourroit, pour ainſi dire, tuer une perſonne en plein jour, ſans riſquer d'être apperçû par qui que ce ſoit. Ce n'eſt donc qu'aux grandes Fêtes, ou dans le tems des revuës, que Cayenne eſt peuplée. On voit venir alors les habitans dans leurs canots, & quelquefois les Créoles dans leur hamak, avec une ſuite de Négres & de Négreſſes, qui portent de la Volaille, de la Caſſave, du (*a*) *Tafia*, des Racines, & les autres proviſions néceſſaires pour tout le tems qu'ils ont à reſter.

Les habitans de Cayenne ſont fort affables, libéraux, & reçoivent les

(*a*) Eau-de-vie de Sucre.

Etrangers avec tous les agrémens possibles. Quoiqu'ils parlent tous François, à peine leurs enfans sçavent-ils deux mots de cette langue. Leur jargon tient beaucoup du Négre, sur tout par la maniere de prononcer. Les Négresses, à qui on est obligé de confier l'éducation des enfans, ont introduit une infinité de mots de leur pays. On peut cependant dire que le langage *Creol* de Cayenne est moins ridicule que celui des Isles. Les Créoles aussi sont mieux faites qu'ailleurs : elles n'ont pas le teint jaune ou pâle, comme celles de la Martinique & de St Domingo. Elles ont naturellement beaucoup d'esprit, qui se fait remarquer sur tout en celles qui ont été élevées en France. La propreté, qui leur est naturelle, & qui ne contribue pas peu à l'heureuse santé dont elles jouissent, seroit fort loüable, si elle ne passoit pas les justes bornes. En effet, elles aiment beaucoup le faste : & Cayenne a cela de commun avec les autres Isles, où, pour satisfaire la vanité des femmes, les maris sont obligés, pour ainsi di-

re,

re, de mettre la main à la bourſe à chaque Bâtiment qui arrive ; ce qui dérange infiniment leurs affaires. Auſſi une loi qui éloigneroit le luxe des familles particulieres, feroit la richeſſe & l'avancement des Colonies.

Les divers changemens arrivés à Cayenne depuis les premiers établiſſemens, ont dépeuplé conſidérablement cette Colonie. Les François s'appliquoient dans le commencement avec autant de ſoin, que d'habileté, à faire valoir leurs habitations. Les profits que les vaiſſeaux marchands retiroient du commerce qu'ils faiſoient en ces pays éloignés, firent naître de la jalouſie aux Hollandois, qui multiplioient depuis long-tems leurs richeſſes par les denrées & les autres marchandiſes qu'ils venoient vendre aux Colonies Françoiſes : auſſi employerent-ils tout ce qui leur fut poſſible, pour uſurper les établiſſemens des François. Ils envoyerent au commencement de l'année 1676 onze vaiſſeaux pour s'emparer de Cayenne, qu'ils eurent par ſurpriſe. Ils ne manquerent pas dès-

lors, non-ſeulement de rétablir, mais encore d'augmenter les travaux, de poſer de nouvelles paliſſades, & d'élever des cavaliers, de placer pluſieurs pieces de canon en divers endroits, en un mot de fortifier avec ſoin cette place. Ils y mirent une Garniſon composée de quatre cens hommes de troupes réglées, & n'oublierent rien auſſi pour les nouveaux établiſſemens qu'ils avoient commencés à Ouyapok & à Aproüak, à l'inſçû des François qui étoient établis à la côte de Remire. La bonté & l'étenduë des terres, la commodité des riviéres pour le moüillage des vaiſſeaux, & l'eſperance de découvrir des mines d'or ou d'argent, que quelques Indiens aſſûroient fauſſement y être, leur avoient inſpiré ce deſſein. Mais ils ne poſſederent pas long-tems ce pays, que nous avions acquis les premiers; & il falut qu'ils l'abandonnâſſent le 20 Decembre de la même année, que M. le Maréchal d'Eſtrées, Vice-Amiral de France, s'en rendit maître, après s'être préſenté avec une Eſcadre de ſix vaiſſeaux,

quatre fregates, & un brûlot.

Après l'attaque & la priſe de Cayenne, on fut ruiner les Colonies naiſſantes d'Ouyapok & d'Aproüak, où l'on voit encore les reſtes des Forts que l'on y avoit bâtis. L'éloignement de ces deux riviéres à Cayenne, & les diſgraces qui étoient arrivées aux Colonies Françoiſes qui s'y étoient établies, & que leur mauvaiſe conduite envers les Indiens avoit ruinées, avoient ſans doute favoriſé les établiſſemens des Hollandois. Les François ne ſongerent donc plus qu'à ſe bien affermir dans l'iſle & dans la terre-ferme de Cayenne. On cultiva plus que jamais tout ce qui pouvoit intéreſſer le commerce; on attira pluſieurs vaiſſeaux marchands, pour y venir trafiquer, & quantité de familles vinrent auſſi s'y établir. Les Filbuſtiers ne contribuerent pas peu auſſi à augmenter la Colonie, & à l'enrichir même par un grand nombre de piaſtres qu'ils avoient apportés de la mer du Sud, & dont le moindre n'avoit pas moins de huit à dix mille livres. En effet, Cayenne étoit aſſez

peuplé, avant que M. Ducaſſe y vînt relâcher en 1688, dans la vûë d'aller prendre *Suriname* ; & où, ſous les promeſſes de livrer au pillage cette riche Colonie, il engagea la plus grande partie des habitans de s'embarquer avec lui.

Après donc avoir levé quelques troupes de milice, & ayant fait tous les préparatifs néceſſaires, on mit à la voile. Dès qu'on fut arrivé près de l'embouchure de la riviere de *Suriname*, où les Hollandois avoient coûtume d'y entretenir une Patache, ou groſſe barque, pour obſerver de loin les vaiſſeaux qui voyagent ſur cette côte, afin d'en donner dans l'inſtant connoiſſance au Gouverneur, quelques habitans de Cayenne ſe barboüillerent le corps de Roucou, ſe mirent en (a) *camiſa*; & après s'être bien déguiſés en Indiens, s'en furent avec un *Pyrogue* ſurprendre cette groſſe barque dont la garde en étoit confiée à cinq ou ſix ſoldats mal vê-

(*a*) Bande de toile de cotton, peinte par quarreaux, telle que la figure la repréſente, dont les Indiens ſe ſervent pour dérober à la vûë ce qui bleſſe la modeſtie.

tus, afin d'empêcher de donner avis à *Suriname* de leur arrivée. Tout fut assez bien jusques-là; & le dessein qu'on avoit de se rendre maître de *Suriname*, auroit sans doute réussi, si, au lieu de moüiller pendant plusieurs jours à quelques lieües de cette place, de faire battre tous les matins & soirs la diane & la retraite, & tirer un coup de canon, comme l'on faisoit à bord du vaisseau que commandoit M. Ducasse, on eut été à toutes voiles surprendre les Hollandois & par mer & par terre. Mais au contraire nous donnâmes, par nos signaux & notre retardement, le tems aux ennemis de ramasser toutes leurs forces, de se retrancher soigneusement, & de garder jour & nuit toutes les avenuës. Aussi nous fûmes vigoureusement repoussés dès que nous nous présentâmes : & la défense vigoureuse des Assiégés, à laquelle on ne s'attendoit pas, non-seulement coûta la perte de quelques-uns, mais encore nous mit dans la nécessité de décamper, sans avoir pû garentir beaucoup de Volontaires, qui furent faits prisonniers, & qu'on

envoya aux isles Françoises, où la richesse du pays, & l'espérance de faire fortune, les invita de rester.

C'est depuis ce tems-là que Cayenne n'a pû se relever de la perte de ses habitans. Il n'y en a guéres plus aujourd'hui de quatre-vingt-dix. On comptoit, il y a quelques années, dans le rencensement général, cent vingt-cinq Indiens esclaves, tant hommes, que femmes, ou enfans; quinze cens Négres travaillans, & payans Capitation; soixante Roucouries, dix-neuf Sucreries, & quatre Indigoteries. Tous les Esclaves au-dessous de soixante ans & au-dessus de quatorze, donnent au Domaine sept livres & demie pour la Capitation annuelle, qu'on fait monter à six ou sept mille livres, & qui est payée avec les denrées du pays.

Presque tout Cayenne est un pays sabloneux, relevé de plusieurs montagnes ou collines, où l'on cultive les Cannes à Sucre, le Roucou, l'Indigo, le Cacao, le Caffé, le Cotton, le gros Mill, le Maniok, & autres Racines, pour la nourriture des petits habi-

tans & des esclaves. Le reste de l'isle est un terrein fort bas ; & si marécageux en certains endroits, qu'on ne sçauroit aller par terre d'un bout à l'autre : ce qui oblige les habitans de faire presque tout le tour de l'isle, pour se rendre à leurs habitations. On y voit plusieurs chevaux, depuis que les Anglois de Baston & de la nouvelle York y viennent faire le commerce. Ils ne coûtent pas beaucoup à nourrir : dès qu'on est descendu de dessus, on leur ôte selle & bride, & on les laisse paître à leur gré ; car on ne les ferme point.

L'on y nourrit aussi des Moutons, & des Chévres, & plusieurs troupeaux de bœufs, pour l'entretien desquels on est obligé de mettre le feu dans les (*a*) *Savanes*, au mois d'Août & Septembre, pour bonifier ces prairies, & les transformer en bons pâturages. Ces terres brûlées, au commencement des pluyes, poussent d'excellentes herbes. Aussi le Mouton & le Bœuf de Cayenne est de meilleur goût que celui des autres isles, où la

(*a*) Prairies.

viande de boucherie eſt déteſtable ; ce qui dépend ſans doute de la bonté des pâturages. La néceſſité de laiſſer multiplier ces beſtiaux, fait qu'on n'en tuë guéres : encore faut-il une permiſſion du Gouverneur. Ils commencent cependant à faire merveilles : & ils deviendroient tous les jours beaucoup plus nombreux, ſans les Tigres, qui font quelquefois de grands déſordres. Ces animaux, dont les plus dangereux ſont ceux qui ſont fauves, & qu'on appelle dans le pays *Tigres rouges*, paſſent à la nage de la terre-ferme à l'iſle, pour venir chercher curée : c'eſt ce qui fait un tort conſidérable aux habitans ; & on eſt ſouvent obligé d'aſſembler tous les Négres & les Indiens chaſſeurs, pour aller à la chaſſe de ce furieux animal. Le Gouverneur avoit coûtume de faire donner autrefois un Boukanier, ou gros Fuzil, à l'Indien ou au Négre qui en avoit tué quelqu'un. L'on promene encore aujourd'hui dans les habitations la mâchoire du Tigre, comme on fait en certaines Provinces de France, la peau de Loup : chacun donne

donne quelque chose, soit du Tafia, de la Toile, ou de la Viande salée. M. de la Barre, qui fut Gouverneur de Cayenne après qu'elle fut remise sous l'obéissance du Roi, fut le premier qui introduisit cet usage dans le pays, afin de porter par-là les Chasseurs à détruire les Tigres, qui étoient en très-grand nombre, & si préjudiciables à une Colonie naissante. L'auteur des Notes d'une Dissertation sur la riviére des Amazones, nous apprend qu'en *1665* & *1666*, Cayenne n'eut pas de plus grand fleau au commencement de son établissement. Les Tigres, dit-il, passoient de la terre-ferme, pour venir enlever leurs bestiaux jusques dans les étables, avec tant de hardiesse, que les habitans se virent à la veille de tout abandonner, sans le prix que M. de la Barre, leur Gouverneur, promit à ceux qui en tueroient. Il leur faisoit donner en proye le Fusil dont ils avoient fait le coup; & outre cela, la peau du Tigre, dont il fit venir la mode en France, tant pour des manchons, que pour des caparaçons; afin qu'étant en com-

merce, & de débit, l'intérêt de ce double prix encourageât les Habitans à faire la guerre à ces cruels animaux, & à les exterminer. Cet expédient leur a si bien réussi, qu'ils n'en sont plus incommodés, & l'on peut dire que M. de la Barre fut, en cette rencontre, le restaurateur de cette Colonie, comme il en avoit été le fondateur, peu de tems auparavant.

Quoique Cayenne soit une isle montagneuse & remplie de forêts, elle ne laisse pas de manquer de bois en certains endroits, & surtout à la côte, où l'on est obligé de brûler aux Sucreries des *Bagasses*, c'est-à-dire, des Cannes à sucre, qu'on a passé deux fois au moulin, & dont on ne sçauroit rien tirer. Cette isle ne manque pas de chasse; on ne voit partout que des Perroquets, des Ramiers, des (*a*) Agouthys. Ces derniers se multiplient plus que les Lapins en France. On y tuë des (*b*) Tathous, des Faisans, des Perdrix, des Biches, des Cochons, des

(*a*) *Cuniculus Indicus.* Gesn.
(*b*) *Tatus.* Gesn.

(a) Paks, dont les habitans en font leur mets le plus délicat; en effet le Pak eſt le gibier le plus délicieux de l'iſle; & il ne cede preſqu'au Liévre qu'en groſſeur.

Le ſéjour des habitations eſt beaucoup plus agréable, & eſt à préférer à celui de Cayenne. On n'y manque de rien chez les gros habitans, ſurtout quand il arrive ſouvent des vaiſſeaux marchands. On y fait bonne chere, & on y a tout à portée. On y entretient ordinairement une bonne baſſe cour, où l'on fait élever des Poules, qui ſont merveilleuſes, quand on les tuë après qu'elles ont été nourries au Mill pendant quelque tems, des Coqs-d'Inde, des Pigeons, des Canards, des Cochons. D'ailleurs on a un, & même pluſieurs chaſſeurs & pêcheurs. Les Perroquets ſont fort bons à la ſoupe & en dobe. Les Canards ſauvages ſont excellens; mais les Perdrix, de même que les Faiſans, ont un goût fade: leur chair eſt comme de la filaſſe; & on ne doit point épargner en general le lard, pour

(a) *Paca Braſilienſibus.* Marcgr.

aprêter le gibier du pays. Le meilleur poiſſon du monde ſe pêche à Cayenne ; outre quelques eſpeces qui ſont communes aux autres iſles, la mer & les riviéres en fourniſſent quantité d'autres, qui leur ſont tout-à-fait inconnuës.

On a ſoin auſſi de cultiver un jardin, pour ſe procurer quelques petites douceurs. Les arbres fruitiers qu'on apporte de France, & qu'on a voulu pluſieurs fois provigner, ne ſçauroient s'accommoder de ce climat. En revanche, les herbes potageres y viennent à merveilles ; & on y fait des bonnes ſalades avec la Laituë, le Cerfeüil, la Pimpinelle, la Chicorée & le Celery. On cultive des petits Pois, des Citroüilles, des Potyrons, & des Melons d'eau, qui ſont d'un goût délicieux, & avec leſquels on ſe déſaltére dans les grandes châleurs. On ſe regale auſſi avec pluſieurs fruits du pays, qui ne ſont pas mauvais, comme l'Ananas blanc & jaune, la Goyave, le (*a*) Corroſſol

(*a*) *Guanabanus, fructu vireſcente, reticulato*, Plum. Gen.

franch, la Papaye, & quelques autres dont on en fait quantité de confitures. On y méprise des Citrons & des Oranges, qu'on estimeroit fort en France. On fait un bon ragoût, dans les jours maigres, avec des Epinards du pays. Ce sont les feüilles de (*a*) Tayouc, dont les racines servent de nourriture aux esclaves. On apprête aussi, sous le même nom d'Epinars, une plante qui se trouve dans les nouveaux abbasys, & qui ne differe presque en rien du *Phytolacca* ordinaire, que par la petitesse de son fruit. Je crois que ce n'est qu'une variété de la même plante, que la diversité du climat a renduë un peu différente. On mange des bonnes Figues : & la Vigne y vient parfaitement bien ; mais on a bien de la peine à sauver les Raisins, à cause des Oiseaux, & sur tout des Fourmis, qui les désolent entiérement. Il n'y a rien de si aisé, que d'avoir dans son jardin des Raisins dans toutes les saisons. On n'a, pour cela, qu'à partager la Treille en deux, & la couper al-

(*a*) *Arum maximum, Ægyptiacum, quod vulgò Colocasia.* C. B. Pin.

ternativement ; c'eſt-à-dire, la moitié, un mois ; & l'autre moitié, le mois ſuivant. On aura le plaiſir, par ce moyen, de voir donner à la Vigne des fruits, pendant tous les mois de l'année. A dire le vrai, les Raiſins ne meuriſſent qu'avec peine en hyver, à cauſe des groſſes pluyes ; ce qui fait qu'ils ont un petit goût d'acide dans leur plus grande maturité. On a tenté pluſieurs fois, & toujours avec ſuccès, de faire du Vin avec des Raiſins du pays. Ce Vin de Treille eſt bon, & même de garde, pourvû qu'on le laiſſe fermenter, pendant ſept à huit jours, avant de le mettre en bouteilles. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on provignât aſſez la Vigne, pour qu'elle pût ſervir de quelque reſſource, dans un beſoin, tant pour dire la Meſſe, que pour ſoulager ceux qui ont le malheur de tomber malades dans les grandes diſettes, où le Vin eſt une des premieres choſes qui a coûtume de manquer.

Les Créoles ſe régalent ſouvent de pluſieurs mets ſinguliers ; entre autres, d'un ragoût de Racines

(*a*) d'*Ygnyame*, de *Tayoue*, ou des ſémences de (*b*) *Karoulou*, qu'on fait bouillir avec beaucoup de Piment. Ils mangent à groſſes poignées cette eſpéce de bouillie. Les Créols aiment infiniment le fruit de Piment, ou de Poivre d'Inde, quoiqu'il mette le feu à la bouche. Ce fruit leur tient lieu de toutes ſortes d'épiceries : auſſi ils ne ſçauroient rien manger, qui ne ſoit bien pimenté, & ſur tout le poiſſon. On eſt même dans l'uſage, ſoit en gras, ſoit en maigre, de mettre toujours ſur la ſaliére quelque fruits de Piment, & principalement cette eſpéce qu'ils appellent *Piment Bouc*. Les Créoles préferent encore, au meilleur Pain du monde, la *Caſſave*, qu'elles mangent rarement ſéche ; car elles la font toujours tremper dans l'eau, ou dans quelque ſauce : C'eſt, ſans doute, cette nourriture qui leur donne cette couleur pâle, & qui fait qu'elles n'ont point de coloris. On ne mange que très-rarement à Cayenne, ou,

(*a*) *Polygonum ſcandens, eſculentum, radice albâ, craſſiſſimâ.*

(*b*) *Ketmia Braſilienſis, folio Ficus, fructu pyramidato, ſulcato.* I. R. H.

pour mieux dire, preſque jamais, de la *Coaque*, qui eſt la nourriture ordinaire des Portugais de Para, du Maragnan, & des peuples qui ſont ſur les rivages du fleuve des Amazones. La *Coaque* n'eſt autre choſe que la farine de Maniok, qu'on étend ſur une platine de fer, ou de terre, au-deſſous de laquelle on fait du feu, de même que ſi on vouloit faire de la Caſſave. On a ſoin de remuer cette farine, lorſque la chaleur commence à la pénétrer, afin d'empêcher qu'elle ne ſe lie; & on la réduit ordinairement en maniere de dragées. Les Indiens Portugais, quand ils veulent prendre leurs repas, ils mettent une poignée de *Coaque* dans le creux de la main, qui leur ſert d'aſſiette; & de-là ils la font ſauter adroitement dans la bouche; l'on boit par-deſſus une bonne coüye d'eau & de boiſſon: & voilà leur repas pris. C'eſt la maniere ordinaire de ſe nourrir, non-ſeulement chez les Sauvages, mais encore chez les Portugais limitrophes des Amazones. Ils ſont faits à cette vie frugale: auſſi ſont-ils très-propres pour la

découverte des terres, & pour les longs voyages, où il faut ſe charger le moins qu'on peut,& ne porter avec ſoi, que les choſes les plus néceſſaires. La *Coaque* a un avantage par-deſſus la Caſſave ; c'eſt que celle-là ſe conſerve à merveilles, pourvû qu'elle ſoit à couvert de l'eau : au-lieu que l'autre ne ſçauroit être gardée long-tems, ſans ſe gâter. Les vaiſſeaux Portugais, qui vont trafiquer dans ces quartiers-là, ne manquent pas d'en faire proviſion pour leur uſage, ſurtout quand l'Equipage ſe trouve court de vivres.

Il ſeroit inutile de décrire ici le *Maniok*, & la maniere de faire la Caſſave. Cela eſt trop connu aujourd'hui, & ſe trouve dans un trop grand nombre de Rélations, pour m'y arrêter. Je dirai ſeulement deux mots ſur la culture de cette Plante.

On diſtingue d'abord le Maniok en pluſieurs eſpeces ; ſçavoir, en bois branchu, ou bois maillé, bois d'oziers, bois blanc, bois gris, & bois rouge, ainſi appellé, à cauſe de la couleur de la tige ou de la racine.

Toutes ces ſortes de Maniok, qui ſont celles qui ſont connuës aux habitans du pays, ſe plantent à-peu-près de la même maniere : ſçavoir, dans les terrains élevés, on fait des trous, dans leſquels on met un peu en pente un ou deux morceaux de bois d'environ demi pied de long, qu'on a ſoin de couvrir enſuite d'un peu de terre. Dans les terres baſſes & plattes, afin d'empêcher le Maniok de pourrir, on fait des groſſes mottes, dans leſquelles on plante ordinairement quatre bouts de bois. On a coûtume de faire ces trous aſſez près les uns des autres ; & il n'y a que le bois qu'on appelle branchu, parce qu'il s'étend beaucoup à la ronde, qui demande d'être planté à quatre pieds de diſtance. La meilleure de toutes ces eſpéces de Maniok eſt le bois maillé, ainſi nommé du nom des Indiens d'où il a été apporté. Le bois d'oziers, qui ne ſe plante pour l'ordinaire que dans un terrain ſabloneux, vient d'une groſſeur extraordinaire. Ses racines, de même que celles des autres eſpéces, ſont ramaſſées en maniere de groſſes

carottes, chacune desquelles a quelquefois plus d'un pied & demi de long, sur trois ou quatre pouces de gosseur. Enfin le Maniok, de même que certains fruits, devient plus ou moins gros, selon la qualité du terrain où il a été planté. Il se multiplie beaucoup mieux de bouture, que de graine. Le tems, auquel on a coûtume de l'arracher, est quinze ou dix-huit mois après qu'il a été planté, après lequel il devient *Mapou*; c'est-à-dire, il séche entiérement dans la terre. Les habitans qui se trouvent courts de vivres, n'attendent pas que le Maniok aïe dix-huit mois; ils l'arrachent avant même qu'il n'aïe qu'un an.

Le Maniok est un poison mortel, non-seulement à l'homme, mais encore aux animaux, & surtout aux bêtes de somme, quoiqu'elles en mangent les feüilles & la racine avec beaucoup d'avidité, sans en être sensiblement incommodées. Il est surprenant qu'une racine, dont deux onces du suc donnent la mort à l'homme & à tous les autres animaux, même

jusqu'aux insectes, serve pourtant de nourriture à un nombre innombrable de nations répanduës dans le vaste continent de l'Amérique. La racine cruë n'est point du tout dangereuse aux animaux ; au contraire, elle les affriande si fort, & principalement les Biches, qu'elles gâtent des piéces entieres de Maniok, capables de nourrir un grand nombre d'esclaves. Il y a encore des insectes qui désolent cette plante, quand elle commence à pousser, au point qu'on a vû arriver des disettes de vivres. On est quelquefois obligé d'abandonner certains quartiers, quoiqu'excellens, à cause des fourmiliéres, qui ruinent entiérement tous les plantages. De toutes les Fourmis, les plus dangereuses sont celles qu'on appelle *Fourmis rouges*. Elles sont grandes presque d'un pouce : elles ont sur le devant deux pincettes longues d'une ligne & demie, fort dures & fort tranchantes, taillées en dents de scie : C'est avec ces pincettes qu'elles font tant de mal, & qu'elles coupent les jeunes feuilles de *Maniok* & des autres plantes. On n'a pas

trouvé jusques ici d'autre sécret, que de faire de grands troux aux fourmilieres, & d'y faire un grand feu. On en détruit par-là une partie; mais cela n'empêche pas qu'elles ne reviennent, quelque tems après, faire le même dégât qu'auparavant. Ce seroit faire un grand bien à la Colonie, que d'apprendre aux habitans le sécret de détruire entiérement ces animaux.

Outre ces espéces de Maniok, qu'on cultive pour faire la Cassave, & qui sont toutes très-dangereuses, il s'en trouve une autre espéce, qu'on appelle *Maniok sauvage.* Cette plante est tout-à-fait semblable aux précédentes, par son port extérieur; mais sa racine n'est point du tout nuisible. Les Négres & les Indiens les mangent roties ou bouillies, de même que les *Batates* & les *Ignyames.*

Le climat sous lequel l'isle de Cayenne est située, est très-pluvieux; mais d'ailleurs fort sain: & on peut avancer avec justice, que c'est une des isles Françoises la plus avantageuse à la santé. Aussi on ne sçait ce que c'est que la maladie de Syam, qui

ſait tant de ravage à la Martinique & à St Domingue, & qu'on appelle, avec raiſon, le Cimetiére des François. Rarement y voit-on des Fiévres malignes, la petite Vérole, & tant d'autres maladies qui régnent ſouvent en France. On ne ſent pas non plus ces vives chaleurs, qui ſont ſi incommodes dans les iſles : & quoique Cayenne ne ſoit que par les quatre dégrés & demi de latitude nord, les chaleurs y ſont très-ſupportables en été, par le vent d'eſt, qui a coûtume de s'élever tous les jours, ſur les neuf heures du matin. A la vérité, la ſéchereſſe & l'humidité y ſont exceſſives; & on peut aſſurer, qu'il y pleut pendant neuf mois de l'année. C'eſt ce tems de pluye, qu'on appelle communément l'hyver. Le commencement de cette ſaiſon ſe manifeſte par des petits grains, que l'on a coûtume d'eſſuyer au mois d'Octobre; & que l'on nomme, dans le pays, pluyes d'Acajou, parce que les fruits de ces arbres meuriſſent dans ce tems-là; & qui ſont bien-tôt ſuivis de pluyes continuelles. Il pleut, pour

l'ordinaire, pendant neuf mois de ſuite; & les pluyes ſont ſi abondantes durant l'hyver, que les habitans ne ſçauroient conſerver aucun meuble dans leurs cazes, à cauſe de la grande humidité que ces pluyes outrées y entretiennent pendant tout le reſte de l'année.

Ces groſſes pluyes, quoiqu'incommodes, ſont cependant plus favorables pour les beſtiaux, parce qu'ils trouvent par-tout de quoi paître graſſement : au lieu qu'en été la ſéchereſſe eſt quelquefois ſi grande, que les campagnes ſont toutes brûlées; & il meurt ſouvent un grand nombre de Chevaux & de bœufs, autant pour faute de pâturage, que pour ne trouver une goûte d'eau à boire.

On peut ajouter à l'incommodité des pluyes, celle des (*a*) *Mouſtiques*, des (*a*) *Marangoins*, des (*a*) *Maks*, des (*b*) *Chiques*, des (*c*) *Tiques*, des (*c*) *Poux d'Agouthy*, des Fourmis, des (*d*) *Poux de bois*, des *Raverds* ou

(*a*) (*a*) (*a*) Différentes eſpéces de Couzin.
(*b*) *Pulex minutiſſimus, nigricans, Xique dictus.*
(*c*) (*c*) Eſpéces de *Ricinus.*
(*d*) Eſpéce de Fourmy.

Scarabés, & des Crapaux. Ces derniers cependant ne ſont point du tout malfaiſans, quoique le pays en ſoit tout couvert, & qu'ils ſe gliſſent juſques dans les chambres. Ils ſont même très-utiles; car ils mangent les Fourmis qui ſont ſi incommodes dans les maiſons. Tous ces inſectes ſe détruiſent mutuellement les uns les autres, & ſe font une guerre continuelle; mais rien n'eſt ſi admirable qu'une eſpéce de Fourmy paſſagere, qu'on appelle communément *Fourmi-coureur.* Dès que ces animaux arrivent à un endroit, ils tuënt tout, comme Mouches, Gueſpes, *Raverds*, Araignées, & purgent entiérement les maiſons de toutes les autres incommodités. Il n'y a pas même de Rats, quelques gros qu'ils ſoient, qui puiſſent leur réſiſter, & ils en font un ſquelete parfait; enfin, c'eſt un bien pour les maiſons par où cette fourmilliére ambulante a paſſé. On eſt obligé de déloger pendant deux ou trois jours, que ces animaux ont coûtume de reſter dans un endroit, pour n'en être pas vivement incommodé.

Un

Un des inſectes domeſtiques le plus à craindre, c'eſt le Poux de bois. Il n'eſt pas poſſible de concevoir le ravage qu'il fait en ſi peu de tems. Il met, en moins de 24 heures, en fil & grane une garde-robe, quelque remplie de linge & de hardes qu'elle ſoit. Il dévore, & fait une dentelle de tout ce qu'il trouve; il a priſe même juſqu'au cuivre. Ce petit animal n'a qu'une ligne & demi de long, ſemblable en quelque maniere à une Fourmy, à la différence de la tête, qui ſe termine en une pointe noire très-dure, & d'une demi ligne de long. C'eſt avec cette petite pointe, comme avec une eſpéce de lime ou poinçon, qu'il détruit tout ce qu'il trouve. Un des meilleurs ſecrets pour détruire un animal ſi dangereux, c'eſt de mettre quelques pincées d'arſenic en poudre ſur la trace ou le chemin que ces animaux ſe ſont pratiqués. La ſenteur de ce minéral leur eſt ſi nuiſible, qu'elle les fait diſparoître pour long-tems. J'ai éprouvé que ceux ſur leſquels je mettois tant ſoit peu d'arſenic, devenoient fort enflés, & crevoient peu de tems après.

A l'égard des *Moustiques*, des *Maringoins* & des *Maks*, dont l'air en est quelquefois si couvert, qu'on pourroit, pour ainsi dire, les hacher ; on ne voit pas de meilleur parti à prendre, pour s'en garentir, que de bien serrer les portes & les fenêtres des maisons, dès que le soleil est couché. On est même obligé à faire du feu, afin de n'être pas cruellement tourmenté de ces animaux, qui succent jusqu'au sang, & empêchent les nuits entiéres de fermer la paupiere. La piqueure des *Maks* est encore bien plus sensible que celle des *Maringoins*, qu'on appelle en France Cousins. Le *Mak* est une espece de Maringoin, mais un peu plus gros, qui a au-devant deux longs éguillons fort roides, qu'il enfonce jusqu'au vif, comme si c'étoient des coups d'halaine. Chaque piqueure est toujours accompagnée d'une inflammation, avec une démangeaison insupportable. Je ne crois pas qu'on puisse imaginer un genre de mort plus rigoureux, que seroit celui d'exposer un homme nud à la cruelle importunité de ces

animaux. J'ai cependant oüi dire, qu'il y avoit eu autrefois des habitans qui avoient aſſez de cruauté, que de faire mourir leurs eſclaves par un ſi cruel ſupplice.

Les *Tiques*, les *Poux d'Agouty*, & les *Chiques*, ſont des animaux qui ſont moins incommodes que ceux dont nous venons de parler : Mais on ne ſçauroit s'en garentir dans le pays. La *Tique* eſt un animal très-petit. Les Moutons & les Chiens en ſont ordinairement remplis. Ces petits animaux ſe tiennent ſur des feuilles de différentes plantes. On ne manque pas de s'en remplir, pour peu qu'on touche, en paſſant, à quelque branche d'arbre, ou à quelque autre endroit où il y en a. Ils ſe colent fortement à la peau, d'où on les détache avec de l'eau chaude : encore laiſſent-ils toujours un venin, qui ſe fait ſentir pendant pluſieurs jours. Les *Poux d'Agouty*, qu'on appelle, à la Martinique & aux autres iſles, *Bête rouge*, à cauſe de leur couleur, ſe nichent entre la ſurpeau & le cuir ; & cauſent une démangeaiſon ſi forte, qu'on ne ſçau-

roit s'empêcher de se grater, quoique l'on sçache d'ailleurs qu'en se gratant, on se procure du mal, dont on ne guérit qu'avec bien de la peine. On a soin aussi de se laver dans l'eau chaude, & de se frotter avec du jus de Citron, pour faire tomber ces petites bêtes, dont on a quelquefois le corps tout couvert. La *Chique* est une espéce de Puce, dont elle a aussi la figure & la couleur; mais plus petite qu'un Ciron, dans le commencement. Cet animal se place toujours sous la plante des pieds, & sur tout entre l'ongle & la chair. D'abord il est imperceptible; mais il grossit sensiblement en très-peu de tems; & creuse toujours bien avant, à proportion qu'il séjourne dans quelque endroit. Il dépose, dans un sac qui l'environne de toute part, une infinité d'œufs, qu'on ne peut distinguer qu'à la faveur d'un bon Microscope. On connoit, quand on a attrapé quelque *Chique*, par une démangeaison qu'on sent au pied: on apperçoit, à ce même endroit qui démange, & au-dessous de la peau, une pointe noire, plus ou moins grosse,

ſelon la groſſeur de la *Chique*. Il faut, ſur le champ, la tirer dehors. Les Négres & les Indiens les tirent adroitement : Et on ne ſçauroit guéres les déraciner, ſur tout quand elles ſont profondément placées entre les ongles, ſans cauſer beaucoup de douleur, à cauſe de l'extrême ſenſibilité de ces parties. On cerne ordinairement, avec une éguille, une groſſe épingle, ou avec la pointe d'un petit couteau, qui eſt encore mieux, tout au tour; & on enléve, par ce moyen, tout à la fois & le ſac & la *Chique*. Si malheureuſement ce ſac, qui renferme les œufs, & qui leur ſert de matrice, vient à créver, & qu'il en reſte quelque petit brin dans la partie, on ſouffre, juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement dehors. Il ſe forme d'ailleurs un abcès, qui empêche très-ſouvent de marcher. Il n'eſt pas poſſible de pouvoir ſe garantir de ces ſortes d'incommodités, dans les iſles, ſur tout dans les maiſons, qui ſont à rez-de-chauſſée, & qui ne ſont pas du tout pavées. On attrape cependant moins de ces inſectes, quand on eſt toujours chauſ-

ſé, & qu'on habite dans des lieux qui ſont boiſés, ou bien pavés. J'ai vû des eſclaves ſe frotter la plante des pieds avec l'Huile de *Karapa*, pour en être moins incommodés : Mais cela n'empêche pas qu'ils n'en ſoyent toujours remplis, & qu'ils n'ayent ſouvent les pieds pourris desChiques; d'autant plus qu'ils vont nuds pieds, & qu'ils logent ſur la terre.

Le climat de Cayenne étoit autrefois beaucoup plus pluvieux & plus incommode, avant qu'on eut défriché l'iſle ; & les habitans y étoient ſujets à des maladies très-fâcheuſes. On a été long-tems que les eſclaves ne pouvoient pas ſe multiplier, parce qu'il n'étoit pas poſſible de pouvoir ſauver aucunNégrillon; ils mouroient preſqu'auſſi-tôt qu'ils venoient au monde. Aujourd'hui même ces pauvres enfans ſont encore ſujets à cette maladie, qu'on appelle ſi improprement, dans le pays, *Catharre*. Ce mal, que l'on peut nommer le fleau des enfans, eſt une Convulſion univerſelle, ou un véritable *Tethanos*. Il attaque principalement ceux qui ſont nouvel-

lement nés ; & les emporte, presque tous, en trois ou quatre jours. Il n'épargne pas même les grandes personnes, à quelque âge qu'elles soient. On n'a jamais vû, ou du moins très-rarement, qu'aucun Blanc, pour parler le langage du pays, aye été saisi de pareille maladie. On a constamment observé que les enfans sont plus sujets à ce cruel mal, le trois ou le quatre, jusques même au neuviéme jour après leur naissance ; de sorte que, s'ils passent neuf jours entiers sans en avoir aucune atteinte, les femmes les croyent hors de danger, & les exposent hardiment à l'air. Il en est qui, en naissant, apportent cette maladie, & meurent aussi-tôt. On connoît ordinairement quand les enfans ont le *Tethanos*, qu'on nomme aussi tout court la Maladie, par la difficulté qu'ils ont à succer le lait, par la convulsion de la mâchoire : leur cri est tout-à-fait gêné, & différent de celui des autres enfans. Enfin la mâchoire se serre de plus en plus ; les extrémités deviennent roides ; & des mouvemens convulsifs, qui sont

l'avant-coureur de la mort, venant coup ſur coup, enlevent en peu de tems le malade.

A l'égard des adultes, ils réſiſtent à la vérité plus long-tems que les enfans; mais ils ont toûjours le malheur d'éprouver le même ſort. La maladie ſe manifeſte par une eſpéce de Torticolis, ou une douleur qu'on ſent au col, & que les malades comparent à une corde qui les preſſe: la mâchoire ſe ſerre enſuite, & empêche d'avaler la nourriture; les bras & les jambes deviennent ſi roides, qu'en prenant le malade par un pied, ou par la tête, on le leve comme une piéce de bois. La roideur des membres n'eſt pas ſi continuellement ſoûtenuë, qu'il n'arrive pluſieurs fois le jour quelques contractions involontaires. Ces accidens fatiguent ſi fort les malades, qu'ils jettent des hauts cris; ils demandent qu'on les ſoûtienne; & on eſt même obligé de leur tenir la tête un peu élevée, pour leur faciliter la reſpiration, qui eſt fort gênée. Ce qu'il y a de plus particulier dans cette maladie, c'eſt une faim inſatiable,

insatiable, dont les malades sont quelquefois si fort pressés, qu'ils mangeroient à tout moment, si on vouloit les satisfaire, & s'ils avoient d'ailleurs la liberté d'avaler. La fiévre ne manque jamais de survenir ; des sueurs copieuses se répandent dans toute l'habitude du corps ; & le mal augmentant de plus en plus, le malade meurt avec des mouvemens convulsifs horribles.

La précaution la plus sûre pour arrêter le progrès d'un si cruel mal, est d'arroser les malades plusieurs fois par jour avec de l'eau la plus fraîche qu'on puisse trouver, & sur tout dès le moment que l'on s'apperçoit que les enfans ne peuvent téter qu'avec peine, & que leur mâchoire commence à se serrer. Il faut réiterer ces aspersions, jusques à ce que ces fâcheux accidens soient dissipés, & que les parties du corps ayent repris leur premiere soûplesse. Il est nécessaire de soûtenir les forces du malade, sur tout des grandes personnes, par de bons bouillons, qu'il faut donner peu & souvent, dans l'intervale desquels

on doit leur faire prendre quelques cueillerées de vin. Il ne faut pas manquer non plus de mettre en usage le Mercure doux, ou l'Etioph minéral, en le mêlant avec des purgatifs, comme la Rhubarbe, le Diagrede, le Jalap. L'Extrait d'Aloës m'a aussi réussi dans cette rencontre. Et supposé que le malade n'eût pas assez de liberté d'avaler des Bolus, en ce cas, on doit y sustituer une infusion de Sené, avec la Manne & les autres purgatifs ordinaires. Les esclaves que j'ai eu le bonheur de guérir dans la Colonie, sont autant de témoins du succès & de la bonté de cette méthode. Les Négresses, aujourd'hui, dès qu'elles s'apperçoivent que leurs enfans sont menacés de la Maladie, elles les baignent, sans autre façon, & les arrosent avec des grands (a) *Couyes* pleins d'eau.

Outre cette maladie, qui est assez particuliere, on en voit d'autres dans le pays, qui ne sont pas moins remarquables, telles que le Ver de

(a) Espéce de grosse écuelle, fruit de Calebassier, coupé par le milieu, & vuidé en-dedans.

Makaque. Ce Ver eſt gros comme un tuyau de plume, long d'un pouce, rouſſâtre, ou d'un brun foncé; approchant, par la figure, à une Chenille. Il naît ſous la peau, entre chair & cuir, ordinairement aux jambes, aux cuiſſes, près des articulations, & ſur tout au genou. D'abord il ſe fait ſentir par une démangeaiſon qui ſurvient à la peau, & qui eſt bien-tôt ſuivie d'un bouton, qui groſſit inſenſiblement. Dès qu'on perce ces petites tumeurs, on trouve dedans cet animal, qui nage dans la ſanie. On a ſoin de le tirer dehors, en preſſant la peau, & en le prenant avec un petit morceau de bois fendu. Il y en a qui, pour hâter la ſortie de ce Ver, mettent par-deſſus de la craſſe qui ſe trouve dans les pipes. Pour l'ordinaire, la playe ſe ferme d'elle-même, ſans aucun ſecours. Les Indiens, les Négres, & les Créols, ſont ſujets à cette eſpéce de Ver; & les étrangers contractent cette maladie par leur ſéjour dans le pays.

On voit quelquefois des Vers de Guinée parmi les eſclaves nouvelle-

ment arrivés de la côte d'Afrique ; car les Négres Créols ne ſont point du tout ſujets à ces ſortes d'incommodités. Cette eſpéce particuliere de Ver, vient en pluſieurs endroits du corps, comme au col, au dos, aux bras, aux jambes, où ils ſont ſitués en zigue-zague, longitudinalement, ou contournés ſur eux-mêmes. Ce vil animal, que j'ai eu occaſion d'obſerver une fois, eſt fort délié, à peu près comme un fil, & de la longueur quelquefois de ſix aulnes ; qui, avant de percer la peau, ſe fait connoître par une apoſtume, qui ſe forme à l'endroit où aboutit une de ſes extrémités. On laiſſe ordinairement percer ces ſortes de tumeurs par le Ver ; & dès qu'il ſort dehors, on le roule au tour d'un petit morceau de bois rond, juſques à ce qu'on trouve quelque réſiſtance. On revient, le lendemain, tortiller la partie du Ver qui ſe préſente ; & on continuë ainſi pendant pluſieurs jours, juſques à ce qu'enfin il ſoit entiérement dehors. On applique, chaque fois, des feüilles de Cotton brûlées, avec un peu d'Huile d'*Aoüara*. Cette

eſpéce de liniment excite le Ver à ſortir. Si, par malheur, en le roulant, il vient à caſſer, la partie qui reſte en dedans donne lieu à un abcès, qui fait beaucoup ſouffrir le malade, parce qu'il eſt accompagné de vives douleurs, qui s'étendent ſelon toute ſa longueur. D'ailleurs, la playe ſe cicatriſe difficilement; & les malades tombent, le plus ſouvent, dans une eſpéce de Maraſme, qui les mene quelquefois juſques au tombeau.

On ne ſçauroit mieux finir la deſcription de Cayenne, que par celle de cinq petits iſlots, éloignés de quatre lieuës de terre, & qui ſont vis-à-vis la côte de Remire. Quelques Sauvages aſſurent, je ne ſçai par quelle tradition, qu'ils tenoient autrefois à l'iſle de Cayenne. Il pourroit pourtant bien être, qu'ils diroient plus vrai qu'ils ne penſent: car la mer, qui gagne toujours avant dans la côte, en emportant la plus grande partie des terres qui regardent le nord, peut en avoir fait pluſieurs petits iſlots, connus, par les François, ſous le nom des *Iſlets de Remire.* Les deux plus éloignés

s'appellent *les deux Mammelles*, ou *les Fils*; parce qu'ils ſont preſque de la même grandeur, & qu'ils paroiſſent, de loin, l'un contre l'autre, comme deux jumeaux, & en pointe de mamelon. L'on nomme les trois autres, *le Pere*, *la Mere*, & *le Malingre*. Tous ces iſlots, dont le plus grand n'a pas plus de trois quarts de lieuë de tour, ſont des montagnes, ou des gros rochers, criblés, pour ainſi dire, par un grand nombre de fourmiliéres. On y envoyoit en exil, au commencement de l'établiſſement de la Colonie, ceux qui avoient commis quelque faute remarquable. Tous les endroits ſont couverts de bois; & le gibier y eſt aſſez commun. On n'entend preſque partout que le bruit des Ramiers, dont il y a une ſi prodigieuſe quantité, qu'en moins d'une heure de tems, un chaſſeur en tuë autant qu'il en faut, pour régaler quatre ou cinq perſonnes.

Les habitans établis à la côte ont coûtume d'aller à ces écuëils faire la pêche de (*a*) l'Eſpadon, & des groſſes

(a) *Gladius*. Jonſton.

Tortuës de mer, qui ſe tiennent ordinairement près des rochers, contre leſquels les vagues ſe viennent briſer. C'eſt à la Fole que ſe fait cette ſorte de pêche. Ce filet a environ quatorze ou vingt pieds de large, ſur quarante à cinquante braſſes de long : les mailles ont un pied en quarré : le fil, dont il eſt conſtruit, n'a pas plus d'une ligne & demie de groſſeur. On attache, de deux en deux mailles, deux flots de demi pied de long, faits d'une tige épineuſe d'une eſpéce de pied de Veau que les Indiens appellent (*a*) *Moucou-moucou*, & qui tient lieu de liége. On amarre à la relingue, qui eſt aubas de la fole, quatre ou cinq groſſes pierres, de quarante ou cinquante livres péſant, afin de la tenir bien tenduë. On met aux deux bouts, qui ſont à fleur d'eau, des bouées : ces bouées ſont auſſi quelques gros morceaux de Moucou-moucou, qui ſervent à marquer préciſément l'endroit où on a mis les filets. On les place ordinairement tout près des iſlots, ou de quelques briſants, parce que les Tortuës

(a) *Arum arboreſcens, ſpinoſum.*

mâles (car on n'attrape jamais, à ces ſortes de filets, des Tortuës fémelles) vont brouter une plante marine, qu'ils appellent Mouſſe, ou plutôt une eſpéce de (a) *Fucus*, qui croît ſur les rochers qui ſont à fleur d'eau. On fait ſoigneuſement le quart; c'eſt-à-dire, on va viſiter, de tems en tems, les filets. On connoit quand la fole a chargé, comme l'on parle, lorſqu'elle cale, ou enfonce plus en un endroit qu'en un autre. Alors on iſſe vîte la fole, pour avoir ce qui s'y eſt pris. Ces animaux, quoique monſtrueux, ne ſçauroient ſe dégager aiſément de ces ſortes de filets; parce que les lames, qui ſont aſſez élevées dans ces endroits, font aller & venir, d'un côté & d'autre, les deux bouts de la fole; ce qui étourdit les Tortuës, & les embarraſſe encore davantage. L'*Eſpadon* cependant ſe démene quelquefois ſi fort, dès qu'il ſe voit pris, qu'il s'échape, à la faveur des gros morceaux de filet qu'il a briſés. C'eſt auſſi une marque pour connoître quand il a paſſé quelqu'un de ces poiſſons,

(a) *Fucus opuntioides, Americanus, minor*. Sur.

quand, en visitant les soles, on trouve des mailles emportées. Si on reste long-tems à visiter les filets, après qu'il s'y est pris quelques Tortuës, on les trouve ordinairement noyées & entiérement mortes.

Le tems propre pour *soler* les Tortuës, c'est depuis Janvier, jusques en May : Mais pour la pêche de l'*Espadon*, elle doit se faire au commencement de l'hyver, & sur tout lorsque le vent du nord régne, qui est ordinairement dans les mois de Décembre, Janvier, Février & Mars. Ce vent est quelquefois si impétueux, qu'il brûle & déracine les plantes : les vaisseaux mêmes ne sçauroient sortir de la rade de Cayenne. Les *Espadons* ne passent pas si près de terre que les Tortuës. Aussi on a soin de placer un peu plus au large les soles. On est fort attentif de couper, avec une hache, le nez ou la défense de ce poisson, avant de l'isser dans le canot, sur tout quand il est fort gros, de peur qu'il ne blesse, ou qu'il ne tuë quelqu'un. A l'égard de la grosseur de l'Espadon, on en prend qui ont depuis deux, jus-

ques à trente pieds de long. La chair n'en eſt pas bonne ; & il n'y a que les Négres & les Indiens qui en mangent. Ce n'eſt donc que le foye qui eſt de quelque utilité, à cauſe de la quantité d'Huile qu'on en tire, & qui ſert à brûler dans les Sucreries. Il n'en eſt pas de même de la groſſe Tortuë de mer, appellée en Indien *Ouyamoury*, dont la viande fraîche eſt excellente. On la ſale auſſi, pour la mieux conſerver. Outre l'*Eſpadon* & la Tortuë de mer, on prend auſſi, quoique rarement, du *Carret*, cette belle eſpéce de Tortuë dont l'écaille eſt ſi eſtimée. Peut-être que cet animal n'eſt pas ſi rare que l'on s'imagine ; & qu'on en pourroit faire une pêche réguliere dans le pays, ſi l'on vouloit ſe donner la peine néceſſaire pour de pareilles recherches. L'Ecaille, ſi eſtimée pour différens ouvrages, pourroit faire une partie du Commerce de Cayenne, dont nous allons parler dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE III.

Commerce de la Colonie.

APRE'S que la plupart des Puiſſances maritimes de l'Europe eurent envoyé différentes Colonies en Amérique, il n'étoit pas poſſible de mieux faire, que d'enrichir ces pays nouvellement établis, en y introduiſant le Commerce. C'eſt auſſi par cette voye, que, de pays déſerts & inhabités, nous en avons fait, non ſeulement des Colonies très-peuplées; mais encore nous avons formé les liens de cette ſociété, qui ſont aujourd'hui entre nous & tant de Peuples ſauvages, & qui paroiſſoient d'abord féroces & intraitables.

C'eſt pour favoriſer ce commerce ſi néceſſaire aux Colonies Françoiſes, que Louis XIV. aſſûra la navigation des vaiſſeaux marchands, qui étoient troublés en leurs voyages; & qu'il donna un nouveau moyen à tous ſes Sujets, de joüir de la liberté & des

richesses de ce commerce, en supprimant, en 1674, la Compagnie des Indes Occidentales, qui avoit été établie en 1669. On vit alors aborder aux Isles un plus grand nombre de vaisseaux qu'auparavant; le Royaume fut déchargé des denrées & des Manufactures superfluës; l'argent demeura entre les mains des Sujets du Roi; les marchandises nécessaires furent débitées à bon marché; des gens sans emploi & sans bien, trouverent aisément l'un & l'autre; les Isles enfin furent habitées de plus de 25 mille personnes; & ces Colonies sont devenuës aujourd'hui les plus riches, & les plus commerçantes de l'Amérique.

L'heureuse situation de Cayenne, & le voisinage du fleuve des Amazones, firent naître l'envie, à beaucoup de François, d'aller habiter dans ces pays éloignés, d'abord après son établissement, en 1664. La bonne qualité des marchandises qu'on en rapportoit, & les gains qu'on se promettoit de faire à l'avenir par ce commerce, exciterent aussi plusieurs marchands à y envoyer des vaisseaux. Le

ſuccès répondit aux eſpérances des Armateurs, qui, par le double profit qu'ils faiſoient, non-ſeulement des denrées qu'ils y apportoient, mais encore par le retour de celles qu'ils avoient reçûës en échange, & qu'ils revendoient en France, furent invités de continuer à y venir commercer.

Le commerce d'aujourd'hui dans cette Colonie, roule ſur beaucoup de (a) Roucou, aſſez de Sucre, & peu d'Indigo, du Caffé, du Cacao; & il n'y avoit même autrefois que le Sucre qui pût y attirer les vaiſſeaux marchands, quand le Roucou n'étoit point de débit. Le beau Sucre terré ſe vend ſur les lieux dix écus le cent; & le brut ne vaut communément que ſeize à dix-huit livres. On ne livre ordinairement aux marchands que de ce dernier, parce que les habitans ont coûtume d'envoyer le plus beau pour leur compte, de même que les autres marchandiſes du pays, aux correſpondans qu'ils ont en France, & qui les vendent au plus grand avan-

(a) Drogue, ou ſorte de Fécule, qui ſert aux Teinturiers.

tage de ceux qui les leur confient.

Quoique la plupart des gros habitans ne s'attachent qu'à faire du Sucre, comme au plus sûr moyen de s'enrichir, il n'est cependant pas si aisé d'y réussir que l'on pense : & il se trouve peu de gens propres pour faire valoir ces sortes d'établissemens. Voici, à peu près, tout ce qu'il faut à Cayenne avant d'établir une Sucrerie. La premiere, & la principale chose, c'est d'avoir d'abord une concession d'un terrain, s'il est possible, dont le fond soit d'une terre stable, noire, & mêlée de sable. Il est nécessaire d'avoir, le moins, vingt-cinq Négres travaillans, & autant de Négresses ; trente Bœufs tirans, & un pareil nombre de Chevaux, ou Cavales ; une bonne *Savanne* pour leur pâturage, où ils puissent paître aisément ; & de l'eau, sur tout, pour boire dans les grandes chaleurs. La garde de ces bestiaux doit être confiée à un bon Négre, qui soit en état de les bien soigner dans le besoin, & prévenir toujours d'avoir la *Savanne* nette, afin que les bestiaux ne manquent pas

d'herbes. On a beſoin abſolument de deux hommes de confiance, qui doivent concourir enſemble à faire valoir une Sucrerie ; ſçavoir, un œconome laborieux, pour la régir ; & un bon commandeur, pour veiller aux travaux des Négres. Les bonnes qualités d'un commandeur, c'eſt d'être attaché au maître de l'habitation ; rendre tous les jours un fidéle compte à l'œconome de ce qu'il y aura à faire ; d'avoir ſoin de faire travailler les eſclaves ; de les châtier, quand ils l'ont mérité ; les compter, ſoir & matin, lorſqu'ils ſont aſſemblés pour la priere ; leur faire faire la veillée ; en un mot, les occuper toujours, autant qu'il eſt raiſonnable ; & ne les perdre, pour ainſi dire, jamais de vûë.

On peut rapporter à l'œconomie une maiſon commode pour ſe loger ; qu'elle ne ſoit ni trop près, ni trop éloignée du moulin ; que les chambres ſur tout ſoient bien ouvertes, afin de pouvoir voir de ſon lit, ou *hamak*, ſi le moulin tourne ; les Négres qui entrent, ou qui ſortent de la Sucrerie ; les kabrouets, ou petits

tombereaux, avec quoi on voiture les Cannes; enfin, que l'œil puiſſe ſe porter librement ſur tout, afin de tenir les eſclaves dans leur devoir. Un magaſin eſt fort néceſſaire, pour fermer à clef l'eau-de-vie, les proviſions du maître, & les uſtenciles néceſſaires à une habitation, afin d'éviter d'être volé par les Négres, accoûtumés de longue main au vol & au menſonge. Outre ce magaſin, il eſt à propos d'en avoir un ſecond, & même qui ſoit beaucoup plus grand, ſur tout quand on a à nourrir beaucoup d'eſclaves, & qui doit ſervir auſſi pour la décharge des vivres, comme gros Mill, Maniok, & autres Racines. On doit auſſi bâtir près la maiſon une chambre, ou hôpital, deſtiné pour les Négres, ou Négreſſes malades. On doit ſe précautionner d'avoir une bonne boëte de remédes bien choiſis, & entre autres du Mercure, afin de traiter les *pyaniſtes*, ou vérolés, dont une habitation eſt toujours remplie. Il faut conſacrer entiérement une ou deux Négreſſes, non-ſeulement au ſervice des malades,

des, mais encore pour avoir ſoin d'entretenir une bonne baſſe-cour, où l'on élevera des Poules, Canards, Pigeons, d'Indes, Cochons, & tout ce qui peut être néceſſaire à la vie. Enfin le bon œconome ne doit pas oublier de faire tous les jours un journal, & d'écrire ce qui ſe fait dans une habitation; & ſur tout, de marquer, quand on tourne, le nombre des formes de Sucre que l'on aura fait par jour. Ordinairement, dans une habitation un peu riche, outre les Négres travaillans, on en a d'autres qui ſont Potiers, Charrons, Machoquers, Maſſons, & de tous les métiers qui peuvent être utiles à une Sucrerie. Voilà tout ce qui concerne un véritable établiſſement.

A l'égard du plantage des Cannes, il ne s'agit que de faire tous les ans des abbatis de 500 pas en quarré; & ſuppoſé que le terrain ſoit ſtable & permanent, c'eſt-à-dire, que les coupes annuelles des Cannes ſe trouvent égales, ou très-peu différentes, on ne ſera obligé d'abbattre du bois que les deux premiéres années. L'abbatis

qui doit être fait au plus tard à la fin de Juillet, doit être auſſi brûlé pendant les trois mois d'Eté. Enfin, ce ſont les pluyes qui réglent ces ſortes de travaux, auſſi-bien que le plantage des Cannes. C'eſt ordinairement depuis le mois de Novembre, juſques à la fin de Mars, qu'on a coûtume de les planter. On prend pour cela des morceaux de têtes de Cannes d'un pied de long; on choiſit celles qui ont pluſieurs nœuds; on les met aſſez près les uns des autres; & on les couvre avec une houë d'un peu de terre. Ces Cannes ſont coupées dix-huit à vingt mois après qu'elles ont été plantées; & les rejettons, un an ſeulement après la premiere coupe. On porte enſuite les Cannes au moulin avec des *kabrouets*, ou des charrettes à bretelles. Si le moulin ſe trouve un peu trop éloigné de l'abbatis, on a des relais, afin de ſoulager les beſtiaux.

Les moulins à Sucre, dont on ſe ſert à Cayenne, ſont à peu près les mêmes que ceux des autres Iſles. Ce ſont trois rouleaux poſés perpendicu-

lairement ſur un chaſſis, le plus grand deſquels a douze pieds de long, & les deux petits cinq pieds ſeulement. Chaque rouleau eſt garni d'un tambour de fer, épais d'un pouce, & long de deux pieds. Ils ſont arrêtés, en haut, par des ſabliéres ; & en bas, par quatre embaſſes, garnies chacune d'une crapaudine de cuivre, & de quatre coins de bois, que l'on ſerre, ou qu'on lâche, avec une maſſe de fer. On attache aux bras du moulin, qui ont quinze pieds de long, deux Bœufs, ou trois Chevaux enſemble, avec leur collier & trais. On plaçe ordinairement ces moulins, dont la charpente doit être d'un bois dur & ſolide, ſous une caze ou bâtiment de trente pieds en quarré, avec des galeries de ſix pieds de large. Les tambours des deux petits rouleaux, étant ſerrés étroitement contre le grand, écraſent, avec force, les Cannes à Sucre qu'on y paſſe. Il y a un grand canot, au-deſſous du chaſſis, pour recevoir le vin des Cannes, qui en eſt exprimé ; & qui eſt conduit, par une dale de bois, dans la Sucrerie.

La Sucrerie eſt une grande chambre, tout près du moulin, où il y a ſix grandes chaudiéres de cuivre, ou de fer. Toutes ces chaudiéres, ſi vous en exceptez la premiere, qui n'eſt deſtinée qu'à recevoir le ſuc des Cannes, ſont montées ſur un fourneau à deux ou trois ouvertures, par où l'on met le bois qui ſert à faire boüillir le Sucre. On jette, avec un grand cuillier de cuivre, le vin des Cannes, à proportion qu'il bout, d'une chaudiére à l'autre, en commençant par la premiere, juſques à la derniere. Les deux premieres de ces cinq chaudiéres, ſervent à faire jetter la groſſe écume. La troiſiéme, qu'on appelle la propre, eſt celle où l'on met, de tems en tems, & ſur tout quand l'écume augmente, de l'eau de Chaux, ou de la leſſive faite avec les cendres d'un bois qu'on appelle Bois de Canon. On nomme la quatriéme chaudiére, le flambeau, où l'on a ſoin d'entretenir toujours un grand feu. La cinquiéme ou la derniere, eſt la batterie : c'eſt là où ſe cuit entiérement le Sucre, comme diſent les Sucriers. Ce Sucre, en-

core en ſyrop, ſe tire de cette batterie, pour être mis dans un grand baſſin de cuivre, nommé rafraîchiſſoir. Dès qu'il commence à refroidir un peu, on le met dans un bec de corbin à deux anſes, qu'on fait vuider, par un Négre, dans des formes de terre faites en cône, longues d'un pied neuf pouces, épaiſſes de ſept lignes, & larges, à la bâſe, de près d'un pied. Après que le Sucre a reſté environ douze heures dans les formes, on débouche le petit trou qui eſt au bas de chacune; & on a ſoin de les poſer enſuite ſur un pot à ſyrop : ces pots ſont enflés par les côtés, & ſont hauts d'environ un pied trois pouces. On laiſſe le Sucre en cet état, pendant quinze jours; après leſquels il eſt propre à recevoir ſa premiere terre. Ce n'eſt proprement qu'à Cayenne qu'on eſt, depuis long-tems, dans l'uſage de terrer tout le Sucre qu'on y fait. Les habitans trouvent à cela un double avantage : car le Sucre devient, non-ſeulement fort blanc; mais encore il perd, par ce moyen, cette qualité graſſe, qui le fait ſyroper beaucoup

plus qu'il ne faut. On met ordinairement, avec une truelle, l'épaiſſeur d'un bon travers de doigt de terre ſur chaque forme. Cette terre eſt une argile, ou plutôt une eſpéce de marne, qui, pour être bonne, ne doit être ni trop graſſe, ni trop maigre. Les huit premiers jours paſſés, on léve la premiere terre des formes, pour y en mettre une ſeconde, qu'on laiſſe, au moins, trois ſemaines, tems auquel le Sucre a entiérement purgé ſon ſyrop : après quoi, l'on ſort le Sucre des formes. On l'étend au ſoleil, ſur des draps de groſſe toile : & lorſqu'il eſt bien ſec, on le met dans des grandes caiſſes, ou dans des futailles.

Le ſyrop qui a découlé des formes, eſt employé à faire du Sucre, de la même maniére que nous venons de dire ci-deſſus. L'un & l'autre doivent être bien écumés avec de grandes écumoires de cuivre, pour que le Sucre ſoit auſſi blanc qu'il ſe puiſſe. On a trouvé le ſecret, depuis quelques années, de mettre à profit les écumes & le dernier ſyrop, dont on ne ſçauroit faire que du mauvais Sucre,

en le faiſant diſtiller avec un ſerpentin, dans la vûë d'en tirer de l'Eau-de-vie. En effet, dès que le ſyrop a fermenté pendant quelques jours dans des canots, ou auges faites exprès, & qu'il a contracté, par la fermentation, un petit goût d'acidité, il donne, par la diſtillation, une liqueur excellente, qu'on appelle dans le pays *Tafia*, & dans les autres iſles Guildive. Les Anglois eſtiment infiniment ces ſyrops qu'on laiſſoit autrefois perdre à Cayenne. Tous les bâtimens de Baſton, ou de la nouvelle York, qui viennent commercer dans le pays, chargent de cette marchandiſe, qu'ils portent juſques dans le Nord le plus reculé, où on la diſtile pour en tirer de l'Eau-de-vie, qu'on eſtime ſi néceſſaire dans ces pays ſi froids.

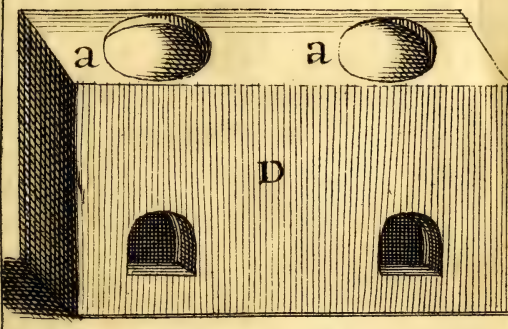
Les grandes pluyes de l'Hyver ne ſçauroient permettre de faire du Sucre pendant cette ſaiſon. Il faut que les Sucriers prennent ſi bien leurs meſures pour faire tous les travaux en Hyver, qu'ils n'ayent autre choſe à faire pendant l'Eté, que tourner les

Cannes, & brûler les abbatis. Sans cette précaution, ils perdroient leur récolte.

Les petits habitans, au contraire, font le *Roucou* en Hyver. La séche-resse de l'Eté, qui est outrée, fait périr beaucoup de ces arbrisseaux; ou du moins elle séche si fort leurs fruits, qu'ils ne rendent presque rien. On a soin cependant de les ramasser, pour ne pas empêcher les nouveaux de venir. Les vaisseaux marchands qui arrivent à Cayenne en Eté, & qui veulent charger du Roucou, sont souvent obligés d'attendre leur carguaison.

Le Roucou, sur lequel roule la principale partie du commerce de Cayenne, ne vient point naturellement dans aucun endroit de la Colonie. Cette plante ne paroît pas même dans les lieux où elle a été autrefois cultivée. Quelque soin que j'aye pris de m'informer comment elle avoit été transportée dans le pays, je n'en ai rien appris, sinon que les premiers François, qui furent chez les Indiens de ces quartiers-là, y trouverent quelques pieds de Roucou, qu'ils

Instrumens dont on



A. *Canot ou espece d'auge á piler et á tremper la graine* B. *du fruit du Roucou* C.

D. *Fourneau a 2 Chaudieres* aa

E. *Pilon a deux bouts*

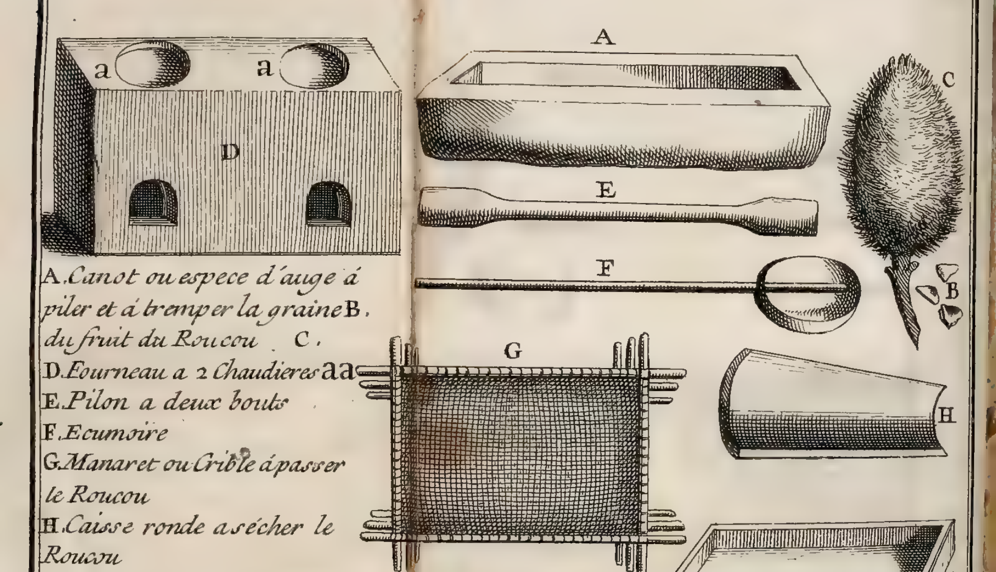
F. *Ecumoire*

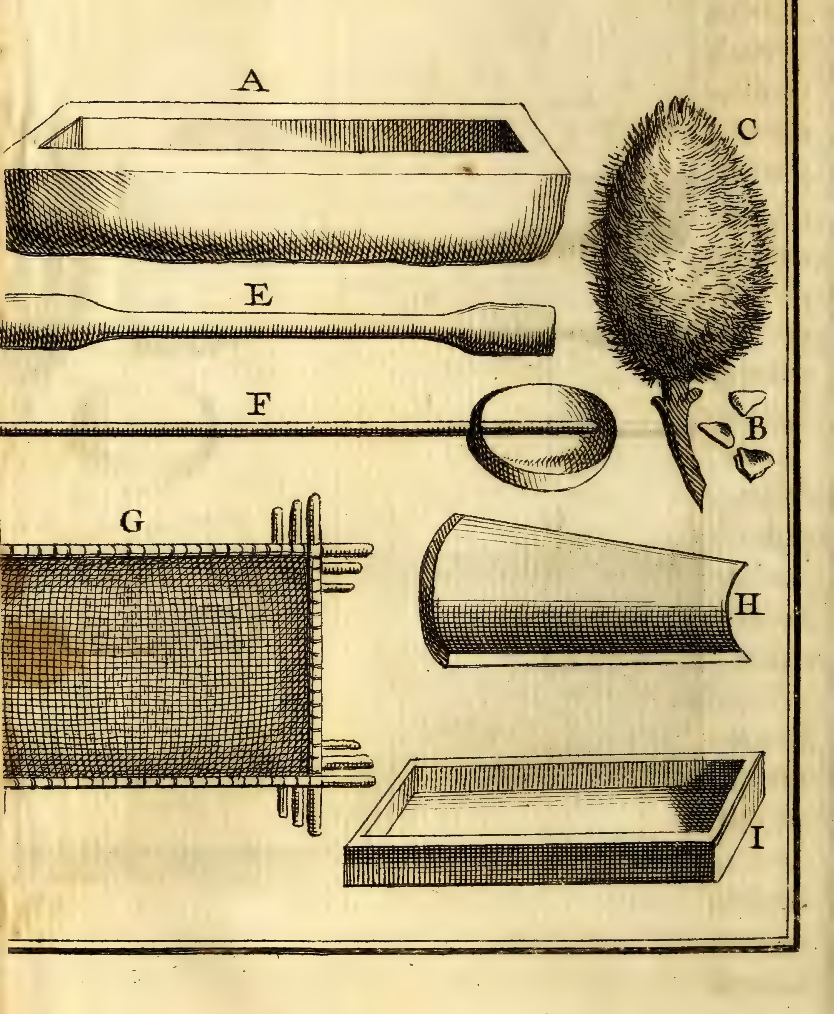
G. *Manaret ou Crible á passer le Roucou*

H. *Caisse ronde a sécher le Roucou*

I. *autre Caisse quarrée*

Mathey Soulp


Instrumens dont on se sert pour faire le Roucou
a
a
D
A
E
F
C
B
G
H
I
A. Canot ou espece d'auge á piler et á tremper la graine B. du fruit du Roucou C.
D. Fourneau a 2 Chaudieres aa
E. Pilon a deux bouts
F. Ecumoire
G. Manaret ou Crible á passer le Roucou
H. Caisse ronde a sécher le Roucou
I. autre Caisse quarrée
Mathey Sculp


…n se sert pour faire le Roucou
A
C
E
F
B
G
H
I

qu'ils cultivoient avec ſoin, & qu'ils cultivent encore aujourd'hui, pour ſe barbouiller le viſage, & les autres parties du corps. Quoiqu'il en ſoit, le Roucou eſt, pour ainſi dire, le ſoûtien de cette Colonie. Il vaut ordinairement quinze, & quelquefois même juſques à vingt ſols la livre. Il eſt d'un grand ſecours pour la teinturerie, où il ſert à faire le jaune, le rouge, & autres couleurs. Voici en peu de mots comme l'on le cultive, & la maniére dont l'on s'y prend pour le façonner.

On fait d'abord un abbatis de deux ou trois cens pas en quarré, ou plus ou moins grand, ſelon les forces de chaque habitant. Après y avoir mis le feu dans un tems convenable, on remuë légérement la terre, à l'endroit où l'on doit ſémer le Roucou. On met ordinairement de dix en dix pieds de diſtance, cinq ou ſix graines enſemble, qu'on a eu ſoin de bien laver auparavant dans l'eau; ou bien, l'on fait une pépiniére; & on tranſplante les jeunes pieds, quand ils ont cinq ou ſix mois, ou un an

tout au plus, à deux grands pas de diſtance, les mettant deux à deux, & n'oubliant pas de les ſarcher de tems en tems, juſques à ce qu'ils ſoient devenus aſſez hauts pour n'être pas étouffés par les mauvaiſes herbes. Ces arbriſſeaux s'élevent à la hauteur de huit à dix pieds; même, à la côte, juſques à vingt pieds. Dix-huit mois après être plantés, ils commencent à rapporter des fruits, ou des *Caboches* (c'eſt ainſi qu'on les nomme dans le pays) qu'on cueille en pliant les branches avec de longs crochets, lorſqu'ils ſont dans leur maturité; ce qu'on connoît parce qu'ils commencent à devenir rouges, ou plutôt lorſqu'ils ſont durs au toucher; car il s'en trouve qui ne font que jaunir, quelques mûrs qu'ils ſoient.

On fait épelucher les fruits auſſitôt qu'ils ſont cueillis : le mieux, c'eſt de le faire avec les mains: on ſuppoſe qu'ils ſoient trop ſecs pour en ſéparer la graine; on en fait des tas, & on frappe par-deſſus avec de gros bâtons. On pile cette graine dans des canots, ou eſpéces d'auges d'environ

dix pieds de long, juſqu'à ce qu'elle ſoit en pâte. On la retire de-là, pour la mettre tremper pendant l'eſpace de huit ou quinze jours tout au plus, dans d'autres grands canots, qui ont vingt ou trente pieds de longueur, ſur un pied ou deux de profondeur. Si on l'y laiſſoit plus long-tems, elle rendroit à la vérité davantage; mais le Roucou n'en ſeroit pas ſi beau : il ſeroit même brun, tirant ſur le noir, & très-puant. Après avoir laiſſé ſuffiſamment tremper la graine, on la preſſe dans le même canot avec la main, pour que l'eau ſe charge mieux de cette teinture rouge, qu'on paſſe par un *manaret*, qui eſt une eſpéce de tamis plat, & preſque quarré, fait de la tige d'une plante, qu'on appelle communément (*a*) *Arrouma.* On la fait bouillir enſuite dans des chaudiéres de fer, de neuf pouces de profondeur, ſur un pied & demi de diametre, montées ſur des fourneaux d'une grandeur proportionnée, juſques à la conſiſtance d'une bouillie. On a pour l'ordinaire deux chaudiéres, afin de

(*a*) Eſpéce de Palmier.

faire plus vîte. On a ſoin auſſi d'ajouter de nouvelle eau rouge, à proportion qu'il s'en conſomme, & de jetter l'écume d'une chaudiére à l'autre. Le Roucou étant fait, on ceſſe le feu; & il ne s'agit plus que de le mettre ſécher au Soleil, dans des caiſſes rondes faites en goûtiere, ou quarrées, d'environ trois pieds de long, ſur un pied & demi de large. Pour qu'il ſéche mieux, on le caſſe par morceaux, & on le tourne deſſus deſſous; après quoi, on le ſerre dans des barils.

On fait piler de rechef la graine qu'on a déja paſſé une fois par le *manaret*, ou tamis; & on la met tremper pendant trois ſemaines, à trois fois différentes, ou juſques à ce qu'enfin l'eau ne ſe charge plus d'aucune teinture. On fait bouillir la premiere & la ſeconde eau, ou infuſion, pour en avoir du Roucou. La troiſiéme eau eſt très-pâle, & ne ſert qu'à faire de l'eau rouge, comme l'on dit dans le pays; c'eſt-à-dire, qu'elle n'eſt propre qu'à y faire tremper de nouvelle graine.

Les habitans de Cayenne, avant de livrer aux marchands leur Roucou,

ont coûtume de le faire piler, pour lui redonner un œil rouge; & le mettent en grosses masses de vingt à vingt-cinq livres pesant. Il est aujourd'hui de meilleure défaite, lorsqu'il est en petits pains de deux ou trois livres chacun, qu'on enveloppe avec des feüilles de Bananie ou de Baroulou.

On fait deux récoltes de Roucou par an; sçavoir, la récolte d'hyver, qui est en Décembre, Janvier & Février; & celle d'été, qu'on fait depuis le mois de May, jusques à la fin de Juillet. On pourroit en faire pendant tout le cours de l'année, si la sécheresse de l'été n'étoit pas excessive. Dans l'isle, à la côte de Remire, on fait du Roucou presqu'en toute saison. Ces arbrisseaux y durent jusques à dix ans: au lieu qu'à la grande terre, ils sont seulement bis-annuels, ou, tout au plus, ne vivent que trois ans; c'est ce qui oblige les habitans de faire souvent de nouveaux abbatis, & de renouveller, par conséquent, les plantations de Roucou.

Après le Roucou, la plus commune marchandise, & sur laquelle il y

avoit autrefois beaucoup à gagner, étoit l'Indigo, qu'on cultive encore aujourd'hui en quelques endroits de la Colonie, mais en très-petite quantité. La maniere ordinaire de le faire, eſt preſque la même qu'on pratique à St Domingue, où elle fait une des richeſſes du pays. On ſe régle cependant, à Cayenne, différemment pour la culture, à cauſe des pluyes preſque continuelles pendant les trois quarts de l'année. C'eſt ordinairement quelques jours avant ou après la Touſſaints, qu'on ſéme la graine de cette plante, dans des petits trous qu'on fait à demi pied de diſtance; & dans chacun deſquels on met quatre, cinq, ou ſix graines. Dès qu'il fait des légeres pluyes, on voit bien-tôt germer ces graines nouvellement plantées. On coupe l'Indigo, pour la premiere fois, au bout de quatre mois; enſuite, toutes les ſix ſemaines, ou les deux mois. On en fait des paquets, comme des petites bottes de foin; & on en met juſques à 120 dans une cuve, qu'on nomme Pourriture. Cette cuve, qui a neuf pieds de large, ſur quatre ou

cinq de profondeur, eſt bien maçonnée, & revêtuë de bon ciment. On y range, le mieux que l'on peut, tous ces petits paquets, que l'on ceintre avec des clefs de bois faites exprès. On fait aller, dans cette cuve, beaucoup d'eau, à la faveur d'une dale, afin de faire bien tremper cette herbe, que l'on laiſſe ainſi fermenter pendant 20 ou 24 heures, ou, pour mieux dire, juſques à ce que l'eau aye baiſſé environ deux pouces. On fait enſuite couler cette eau dans la *Batterie*, qui eſt une cuve ſemblable à la Pourriture, où elle repoſe juſques au lendemain, qu'on ne ceſſe de faire battre, par deux Négres, que juſques à ce que le grain ſoit bien formé, & qu'il cale; c'eſt-à-dire, qu'il paroiſſe quelque réſidence, ou comme une eſpéce de ſable, au fond d'une petite taſſe d'argent, dans laquelle on fait des eſſais de tems en tems. Le grain ſe forme, pour l'ordinaire, en l'eſpace de deux heures, & quelquefois plutôt. On laiſſe caler ou repoſer l'Indigo pendant un jour entier; au bout duquel, on laiſſe les tuyaux ouverts, pour faire

couler toute l'eau de la batterie, juſques à ce qu'on voye ſortir l'Indigo. Dès le moment, on les referme; & on ramaſſe ce qui a reſté au fond, qu'on met dans des ſacs de groſſe toile, longs d'un pied & demi, qu'on tient ſuſpendus à un ratelier, pour que l'eau, qui s'y trouve mêlée, puiſſe s'égoûter aiſément. Dès qu'il ne coule plus rien, on tire la pâte qui ſe trouve au fond des ſacs: on la met ſécher au ſoleil, dans des petites caiſſes de deux pieds & demi de long, juſques à ce qu'elle ſe ſépare en divers morceaux: on la braſſe enſuite avec une truelle, juſques à ce qu'elle ſoit bien liée: après quoi, on coupe l'Indigo par quarreaux; & on le met derechef au ſoleil, juſques à ce qu'il puiſſe être en état d'être retourné aiſément dans la caiſſe, ſans laiſſer rien aux doigts. On achéve, pour la derniere fois, de le faire ſécher à l'ombre, pour être enſuite ſerré dans des barrils, où il reſſuë, & ſe perfectionne davantage.

Cayenne a fait une perte conſidérable, depuis que la plupart des habi-

tans ont été obligés de cesser de faire de l'Indigo. Cette plante, qui faisoit autrefois la principale richesse du pays, s'est si fort démentie, & rend si peu aujourd'hui, qu'on n'en fait que très-peu. Une cuve d'Indigo coupé dans une même piéce de terre, rend assez bien; & plusieurs autres ne rendront presque rien. C'est avec raison qu'on pourroit l'appeller plante capricieuse. Le bel Indigo de Cayenne étoit aussi cuivré que celui des Isles, & se vendoit sur les lieux un écu la livre. Ne pourroit-on pas se promettre de rétablir les Indigoteries, en sémant la graine de cette espéce qu'on cultive à St Domingue ? Peut-être encore viendroit-elle comme auparavant, si l'on pouvoit défricher ces pays noyés qui sont dans l'isle, & qui sont des terres excellentes.

On pourroit ajouter à cette perte, celle du commerce des Indiens esclaves. Ce commerce étoit autrefois considérable, & enrichissoit beaucoup la Colonie, tant par le grand nombre, que par le bon marché auquel on les achetoit; & qu'on reven-

doit enſuite le triple, & même davantage, aux marchands qui alloient aux Iſles. Ordinairement, un grand Indien ſe vendoit cent écus; & une Indienne ne coûtoit pas davantage de deux cens, ou deux cens cinquante livres : au lieu qu'aujourd'hui, non-ſeulement on n'en voit que très-rarement; mais même, ſuppoſé qu'il y en aye quelqu'un à vendre, on ne les lâche pas à moins de huit cens francs. Depuis que les Portugais de Para ſe ſont établis dans nos terres, les François n'oſeroient s'écarter guéres loin de Cayenne, & ne ſçauroient monter un peu avant dans les riviéres, ſans beaucoup de riſques. La maniére qu'on avoit coûtume de faire cette ſorte de commerce, ſe pratiquoit ainſi.

Les (*a*) *Traiteurs* étant arrivés en quelque (*b*) *Karbet*, commencent d'abord à faire (*c*) *Banaret* avec le Capitaine de la Nation, & les autres Indiens du lieu; c'eſt-à-dire, leur faire

(*a*) Qui font le commerce d'Eſclaves.
(*b*) Peuplade d'Indiens.
(*c*) Celui avec lequel on contracte quelque liaiſon d'amitié.

beaucoup d'amitié, & leur témoigner vouloir être bon camarade avec eux. Après les complimens ordinaires, qui ne sont pas forts longs, on sert à boire aux Traiteurs, qui ne doivent pas manquer, sur tout quand ils connnoissent qu'il y a quelque chose à faire, à débuter par faire un présent au Capitaine, & lui demander ensuite s'il y a quelques esclaves à traiter chez lui. Pour l'ordinaire, le Capitaine, & les autres Indiens, ne s'ouvrent pas tout-à-coup, quoiqu'il y aye véritablement des esclaves, & qu'ils ayent bonne envie de s'en défaire. S'il y en a plusieurs, ils disent qu'il n'y en a qu'un ou deux: ils ajoutent toujours, qu'ils sont fort loin, quand bien même ils sont près du *Karbet.* Le Traiteur fait un choix de la (*a*) traite qu'il apporte, & en remplit autant de (*b*) *Kourkourous* qu'on dit qu'il y a d'esclaves à vendre. Un *Kourkourou* est une corbeille à jour ronde, de la longueur d'environ deux pieds, & large à son ouverture d'un pied. La valeur de la traite qu'on

(*a*) Marchandise propre pour le commerce.
(*b*) Sorte de petite Hotte.

donne pour chaque Indien, se monte ordinairement à une douzaine d'écus. Un *Kourkourou*, pour être bien assorti, doit être composé de six haches, six houës, six serpes, ou davantage, deux ou trois livres de belle (*a*) Rassade, la blanche & la bleuë est celle que les Indiens aiment le mieux, deux douzaines de couteaux Flamands, quelques brasses de toile blanche, comme platille, & toile de St Jean. Les petits miroirs, les zings, ou hameçons, les gros peignes de corne, des platines de fer à faire la cassave, quelque meules à éguiser les couteaux, sont encore des marchandises très-propres pour faire le commerce. Enfin, l'adresse du Traiteur est de ne montrer que petit à petit ce qu'il a envie de donner, afin que si les Indiens voyoient tout-à-la-fois, ils exigeroient toute la *traite* pour un ou deux esclaves, en eût-on pour en traiter une centaine. Il est nécessaire de donner aussi un présent aux Indiens qui vont chercher les esclaves; & on est obligé de leur confier, sur leur pa-

(*a*) Petits grains de Verre, de diverses couleurs.

role, les merceries. Ils reviennent, pour l'ordinaire ; & rarement font-ils banqueroute. Ils reſtent plus ou moins de tems, ſelon l'éloignement où ſont les Indiens dont on veut ſe défaire. Quand ils ſont de retour ; & qu'ils en emmenent pluſieurs, ils n'ont garde de les conduire tous devant les *Traiteurs*. Ils ſe contentent d'en amener un ou deux ſeulement ; & ils laiſſent dans le bois les autres, qu'ils ont eû la précaution de bien cacher. Ils diſent fort ſouvent au Traiteur, en lui livrant un ou deux Eſclaves : Tiens, *Banaret*, voilà tout ce que j'ai pû trouver ; j'ai même donné toute la *traite* que tu m'avois confiée. Si le Traiteur ſçait ſon métier, il careſſe les Indiens du *Karbet*, & fait ſur tout la cour au Capitaine, qui conduit ordinairement toute l'intrigue, afin de les porter à ne rien cacher. Si le Capitaine eſt content, il fait ſemblant d'envoyer voir s'il eſt poſſible d'en trouver quelque autre. On reſte quelques jours à venir, pour faire accroire qu'on a été bien loin chercher ceux qu'on amenne de rechef, & qui ſont toujours du

nombre de ceux qu'on a mis en réserve à quelques pas du *Karbet*. Enfin, si le Traiteur fait les choses fort honnêtement, & qu'il n'épargne pas sur tout les présens, il a insensiblement tous ces pauvres malheureux. Les Sauvages de la Guiane commercent avec toutes les ruses & toute la fourberie qu'ils sçavent : & il faut être un peu faits à eux, pour ne pas se laisser tromper, & pour mettre à l'abri de leurs mains, la *traite* qu'on apporte, & qui les affriande infiniment.

On a commencé, en 1721, à Cayenne à cultiver le Caffé. Quelques Déserteurs François, qui s'étoient réfugiés à *Suriname*, & qui revinrent ensuite à Cayenne, crurent pouvoir obtenir leur amnistie, en apportant avec eux quelques fruits de Caffé, que les Hollandois cultivoient déja depuis quelque tems dans leur Colonie. D'abord après l'arrivée de ces fugitifs à Cayenne, on mit en terre ces fruits, qui leverent, & produisirent trois pieds de Caffé, dont on distribua ensuite les graines à plusieurs habitans.

Le Caffé de Cayenne ne s'éleve guéres ordinairement qu'à la hauteur de dix pieds. La racine produit une tige droite, grosse vers le bas deux fois comme le pouce, branchuë dès sa naissance. Les branches, qui sont opposées en croix, deux à deux, les unes aux autres, & étenduës à la ronde jusques à trois ou quatre pieds, forment un arbrisseau assez touffu, d'une figure presque pyramidale, estimable par sa beauté, mais plus encore par la bonté de son fruit. Les feüilles, qui ont demi pied de long, sur deux pouces & demi de large, viennent deux à deux, semblables à celles du Laurier franc, mais plus grandes; d'un verd foncé par-dessus, d'un verd pâle au-dessous, & un peu ondées sur les bords. De leurs aisselles, naissent plusieurs fleurs, par étages, assez serrées, presque sans aucune odeur. Chaque fleur est un petit tuyau blanc, long de cinq lignes & demie, approchant en quelque sorte à celles du petit Jasmin, divisé en haut en cinq parties. La pistille qui est au fond, & qui enfile la fleur, est un très-petit bouton

applati, verdâtre, ſurmonté par un filet fourchu d'environ demi pouce de long ; & devient, dans la ſuite, une baye ovale, verte dans ſon commencement, de couleur de cériſe dans ſa maturité ; & dans laquelle on trouve deux ſémences, convexes d'un côté, applaties de l'autre, & renfermées chacune dans une capſule blanchâtre.

Ces arbres fleuriſſent & donnent des fruits, principalement dans le tems des pluyes. Il paroiſſoit, dans le commencement de leur culture, qu'ils ne ſçauroient s'accommoder de ce climat. L'extrême ſéchereſſe de l'été en tuoit beaucoup : & les pluyes démeſurées de l'hyver empêchoient les fruits de mûrir, & pourriſſoient même les racines, à proportion qu'elles piquoient en fond. On avoit bien de la peine à pouvoir garantir les nouveaux plans de Caffé des légions, pour ainſi dire, de Fourmis, & d'autres inſectes, qui les dévoroient. On a enfin ſurmonté tous ces obſtacles. Ces arbriſſeaux profitent parfaitement bien aujourd'hui : & dès qu'ils ſont une fois bien venus, ils rapportent

tent ordinairement, tous les ans, douze livres de Caffé. Il ſeroit à ſouhaiter pour la Colonie, que le Caffé ſe multipliât encore davantage, afin de lui donner plus de cours dans le commerce. Celui qu'on recueille eſt excellent : on le prendroit volontiers pour du Caffé de Moka, lorſqu'il eſt un peu ſuranné.

Au reſte, le Caffé donne du fruit deux fois par an. La premiere récolte ſe fait dans le mois de Juin ; & la ſeconde, vers Noël. Les branches qui fleuriſſent dans le mois de Juin, rapportent du fruit en Décembre : de même, celles ſur leſquelles on voit des fleurs dans ce tems-là, donnent auſſi des fruits dans le mois de Juin. Il ſe plaît mieux dans un terrain élevé, que dans un bas fond : il vient auſſi beaucoup mieux dans les terres noires & graſſes, qui ſont aſſez rares dans la Colonie, que dans les terres ſablonneuſes. Il eſt, enfin, plus aiſé de multiplier ces ſortes d'arbres de graine, que de les provigner par boutures ou marcotes.

On cultive encore à Cayenne le

Coton, qui eſt infiniment plus beau & plus fin, que celui des Iſles, quoique ce ſoit pourtant la même eſpéce qu'on cultive par tout, & qu'on nomme, en Botanique, Coton Arbriſſeau, à cauſe qu'il s'éleve à la hauteur de dix à douze pieds. Il eſt dommage qu'on ne le cultive pas davantage, pour en pouvoir faire un commerce réglé. Les marchands enlévent le peu qu'ils trouvent à acheter; & en chargeroient volontiers une partie de leurs vaiſſeaux, s'il y en avoit aſſez dans le pays. La petite quantité qui ſe fait dans l'iſle, ou à la terre-ferme, ſe conſomme pour l'uſage des habitans. Les Indiens en font de la toile pour ſe couvrir, & des beaux hamaks: mais rien n'approche de la beauté des bas & des gands qu'on tricotte à Cayenne. On a coûtume de faire deux récoltes de Coton chaque année: celle d'été eſt en Septembre & Octobre; & celle d'hyver en Janvier & Février.

La Pitte, qui eſt une eſpéce (*a*) d'Ananas, fournit encore une filaſſe d'un bon uſage. Le fil en eſt plus fort

(*a*) *Ananas non aculeatus, Pitta dictus.* Plum.

& plus fin que la ſoye. Les Portugais en font des Bas, qui ne cédent en rien, dit-on, par leur bonté & par leur fineſſe, aux Bas de ſoye. On croit que ſi la Pitte étoit en vogue en Europe, elle pourroit nuire aux manufactures de ſoye. Les Indiens teillent cette plante comme le Chanvre : ils s'en ſervent ordinairement à faire des cordes & des hamaks.

On s'eſt aviſé à Cayenne, depuis quelques années, de planter du Cacao, qui réuſſit très-bien; ce qui a fait concevoir de grandes eſpérances en faveur de la Colonie. Il y avoit déja en 1735, des habitans qui avoient fait cette année-là trois barriques de Cacao du nouveau plan. Si le Cacao de Cayenne commence d'être en faveur dans le commerce, on verra dans peu de tems bien des Cacaoyeres dans la Colonie. Quand ces arbres ſont une fois venus, ils forment une eſpéce de forêt; & l'on ſe promene volontiers dans les plans de Cacao.

Outre ces marchandiſes, qui font aujourd'hui tout le commerce de Cayenne, on pourroit cultiver enco-

re nombre d'autres choſes qui viennent naturellement dans la Colonie, & qui pourroient devenir, dans la ſuite, un objet aſſez conſidérable : Telles ſont la Vanille, le Beaume de Copaü, le Beaume rouge, l'Ipecacuanha blanc, la Gomme gutte, l'Abuta, la Salſe pareille, le Gayac, le Bois de Crabe, le Bois de Fer, le Bois violet, l'Ebéne, le Bois de Roſes, le Bois de Féroles.

On pourroit ajouter à toutes ces drogues, qui intéreſſent aſſez par elles-mêmes le commerce, quantité d'autres, qui, quoiqu'elles ne croiſſent pas naturellement dans le pays, viendroient parfaitement bien, même ſans beaucoup de ſoin, ſi on vouloit ſe donner la peine de les cultiver, ainſi que la Cannelle, le Poivre, la groſſe Caſſe du Bréſil, celle des Iſles, les Tamarins, le Jalap, la Scamonée, le Sang de Dragon, le Storax, le Camphrier, & une infinité d'autres choſes.

Il n'y a proprement aujourd'hui que le Sucre & le Rocou ſur leſquelles roulent, pour ainſi dire, le gros du commerce de la Colo-

nie. Les vaiſſeaux qui vont commercer dans le pays, bornent leurs carguaiſons, au vin, à la farine, au bœuf ſalé, à des groſſes toiles, & ſur tout à des toiles peintes, ferremens, ſouliers, gros chapeaux, raſſade, & autres merceries; en un mot, ce qui eſt le plus néceſſaire aux habitans: encore faut-il qu'ils ne s'en chargent pas beaucoup; car ils ne trouveroient pas aiſément à s'en défaire, de même que des ſoyeries, eaux-de-vie & quinquaillerie, qui ne ſont pas des marchandiſes propres pour la Colonie. Le peu de Négres qu'il y a dans le pays, eſt cauſe qu'il n'y va pas beaucoup de vaiſſeaux marchands, & qu'ils ſont ſouvent obligés d'attendre leur carguaiſon, parce qu'ils ne trouvent pas aſſez de marchandiſes prêtes pour embarquer.

Quelque petit que ſoit le commerce de Cayenne, les marchandiſes qui s'y font tous les ans ſont eſtimées à deux cens cinquante mille livres, ou à cent mille écus. Le revenu en ſeroit bien plus conſidérable, ſi les habitans ne manquoient pas d'eſclaves. C'eſt

ce qui fait qu'on uſe bien du terrain dans le pays, parce qu'on ne s'attache qu'à celui qui ne coûte pas beaucoup à cultiver, & qu'on laiſſe en friche des terres baſſes qui ſont dans l'iſle, & qui ſeroient excellentes, ſi elles étoient défrichées : Auſſi voit-on peu d'habitations dans l'iſle. La plupart des établiſſemens qu'on fait aujourd'hui, ſe font aſſez loin dans la grande terre, où l'on eſt obligé, par le peu de durée des terres, de faire tous les ans des nouveaux abbatis pour l'entretien des Sucreries & des Roucouries. Cet éloignement eſt très-incommode, non-ſeulement pour le tranſport des marchandiſes, mais encore parce que les habitans ne ſçauroient ſe rendre aſſez promptement à Cayenne, en cas d'allarme. Les terres que les Hollandois font valoir à Suriname, & dont cette Colonie tire toutes ſes richeſſes, ne ſont que de ces terres baſſes & inondées de mer haute : Ne pourrions-nous pas auſſi, à leur exemple, deſſécher & cultiver celles de Cayenne qui ſont noyées, & y faire des nouveaux établiſſemens ? Mais,

pour cela, il faudroit des Négres : & c'eſt préciſément ce qui manque dans la Colonie. Il ſeroit donc fort à ſouhaiter, qu'on envoyât à Cayenne des vaiſſeaux négriers, afin de remplacer les eſclaves, dont les habitans ſe trouvent dépourvus depuis long-tems. On rétabliroit pluſieurs Sucreries, qui ſont tombées, ſans avoir pû les relever, faute de Négres ; & on pourroit en faire même des nouvelles, en cultivant alors aiſément tout ce qui pourroit intéreſſer le commerce. On inviteroit, ſans doute, les vaiſſeaux marchands à venir trafiquer dans le pays : & on ne ſeroit point, par-là, expoſé à des diſettes ſi fâcheuſes. Ce ſeroit enfin un moyen ſûr, pour donner une nouvelle face à cette Colonie ; & l'unique, pour y maintenir l'abondance, & y faire fleurir le commerce.

CHAPITRE IV.

Mœurs des Sauvages de la Guiane.

QUELQUE rapport qu'ayent, en général, tous les Peuples Sauvages répandus dans le vaſte continent de l'Amérique; ils ont cependant, en particulier, de certains uſages, qui leur ſont propres, & qui ſont, pour ainſi dire, affectés à chaque nation. Les Sauvages de la Guiane ne ſe diſtinguent pas moins, par leur génie & leurs coûtumes, des Indiens de leur voiſinage, que des autres peuples ſeptentrionaux: & on remarque chez eux des pratiques aſſez ſingulieres, pour pouvoir piquer la curioſité des perſonnes qui aiment à étudier les hommes, & à connoître à fond le caractére des peuples de chaque pays.

Tous ceux qui nous ont donné des Relations de la Guiane, n'ont fait qu'effleurer, pour ainſi dire, le génie & les mœurs de ces peuples: & quelque

que ſoin qu'ils ayent eû à nous détailler tout ce qu'ils ont appris de plus particulier, il y a cependant bien des choſes qui ont échapé à la diligence de ces Voyageurs. On peut même raiſonnablement avancer, que les mœurs des Galíbis, qui ſont les Sauvages originaires de la plus grande partie de ce pays, ne ſont que très-imparfaitement connuës. J'ai crû donc que ce que je pourrois dire ſur cette matiére, ne laiſſeroit peut-être pas d'être bien reçû, quoique quelques-uns en ayent déja parlé ſuccintement avant moi.

Les Sauvages du continent de la Guiane, ſont des hommes tout nuds, épars dans les bois, rougeâtres, de petite taille, ayant ſur tout un gros ventre, des cheveux noirs & applatis. La nudité des Indiens eſt toute entiere, chez quelques nations qui avoiſinent le fleuve des Amazones : ils regardent même, comme un préſage aſſuré, que celui qui auroit à couvert ce que la pudeur nous oblige de cacher, ſeroit bien-tôt malheureux, ou mourroit dans le cours de l'année.

Ceux, au contraire, qui croyent qu'il eſt néceſſaire de dérober à la vûë ce qui bleſſe la modeſtie, mettent, ſur le devant, un *camiza*, ou une bande de Coton peinte, par quarreaux, avec du Roucou, ou avec du ſuc de quelque plante. Ces *camizas* ſont longs de quatre à cinq pieds, ſur ſept pouces de large. Ils les attachent à la ceinture, avec un fil de Coton, & les font paſſer entre les deux cuiſſes. Les hommes croyent ſe donner des airs de galanterie, en faiſant deſcendre ces ſortes de brayers juſques aux talons. Les femmes ſe ſervent d'un coyou, ou tablier preſque triangulaire, tiſſu de Raſſade, ou de grains de criſtal; & large, en bas, de près d'un pied. Les nations éloignées, qui ne peuvent pas jouir facilement du commerce des Européens, ſe couvrent d'une coquille, ou d'un morceau d'écaille de Tortuë attachée avec un fil. Malgré la nudité naturelle de tous ces Sauvages, on peut dire cependant, à leur loüange, qu'ils ne laiſſent rien voir, à deſſein, d'indécent : on ne voit point de geſtes ob-



Mathey

pag. 122.



Mathey Sculp.

cênes parmi eux; pas même ſe donner la moindre familiarité.

A l'égard des qualités de l'ame, tous les Indiens ſont très-ſuperſtitieux, lâches, efféminés & pareſſeux. Ils ne manquent pas cependant d'adreſſe, ni d'eſprit; & quelques froids qu'ils paroiſſent, il n'y a pas de Nation qui aye peut-être plus de vivacité: & on pourroit définir un Guianois en général; un homme qui paroît au-dehors dans une parfaite indolence, & apathie pour toutes choſes; mais dont les paſſions ſont extrêmement vives. En effet, ils pouſſent tout à l'excès. Ils ſont lubriques au ſuprême dégré, yvrognes au-deſſus de ce qu'on pourroit dire. Leurs haines ſont immortelles; & leur vengeance ne peut s'aſſouvir que dans le ſang même de ceux de qui ils ont reçû quelque mécontentement, & qui ont le triſte ſort de tomber entre leurs mains.

L'yvrognerie à part, les Indiens Guianois en général, & les *Galibis* ſur tout, que je connois le mieux, ſont d'aſſez bonnes gens: leurs moeurs ne

ſont pas ſi corrompuës qu'elles ſemblent le devoir être : ils ont une certaine équité naturelle qui régne dans leurs actions, & des principes de droiture dans leur conduite : ils ont même une eſpéce de politeſſe & d'affabilité, malgré l'idée affreuſe qu'on a d'un Sauvage. S'ils parlent entre eux, c'eſt toujours avec modération & avec retenuë. Ils ne ſe contrediſent & ne s'échauffent point dans leurs diſcours, excepté qu'ils ne ſoient dans la fureur du vin. Leur converſation eſt unie, & fort ennuyante à mon goût. Quand deux perſonnes l'ont une fois entamée, celui à qui on adreſſe la parole, répéte mot pour mot ce que l'autre lui a dit, ajoutant à la fin : Dites vous, *Baba*, qui ſignifie, mon pere ; ou *Yao*, ou Bamouhy, qui veulent dire, mon oncle, mon couſin, &c. L'autre répéte auſſi à ſon tour ce qu'on vient de lui répondre, n'oubliant pas d'ajouter toujours au bout de chaque phraſe : Dites vous, mon fils ; quand, par exemple, on lui a dit Baba, ſe ſervant toujours du relatif du nom dont on l'a appellé. Rien de plus doux,

de plus complaiſant, que leurs diſcours : rarement ſe tutoyent-ils, & ne ſe diſent jamais rien de choquant : ils ne ſçavent ce que c'eſt qu'éclater en injures, quand même ils ſe voudroient du mal. D'ailleurs, ils ſe ſçavent fort bien diſſimuler ſous les apparences d'une amitié feinte ; ou s'ils le font ſentir, par hazard, dans la converſation, c'eſt toujours avec un grand ſang froid, & ſans même hauſſer le ton. Leur civilité réciproque n'eſt pas moins admirable. Dès que tout le monde s'eſt rendu le matin au grand Karbet, qui eſt au milieu du village, & où tous les hommes paſſent ordinairement la journée, quand ils ne vont point en campagne, ils ne manquent jamais de s'entre-ſaluer les uns les autres. Le maître du Karbet adreſſe la parole à tout le monde en particulier, & dit à un chacun : Bon jour, ou *Yarigado*, qui eſt la même choſe, mon couſin, mon oncle, mon enfant, mon frere, &c. ; & chacun répond, *Io*. Y en eût-il mille, on doit les ſaluer tous alternativement, & les paſſer, pour ainſi dire, en revûë. Le

ſoir, avant de ſe retirer, on fait de même. S'il y a des étrangers, on n'oublie pas de commencer toujours par eux.

Les Indiens, en général, parlent peu, ſur tout en préſence des étrangers, devant leſquels ils ſont, pour ainſi dire, d'une modeſtie affectée. Il n'en eſt pas de même des Négres, qui ſont des jaſeurs impitoyables. Ces deux Nations ſont d'une humeur bien différente, quoique les Négres Créols naiſſent ſous le même ciel que les Indiens. Il faut arracher les paroles à ceux-là: au lieu qu'il faut battre ceux-ci pour les faire taire; ſouvent même on n'en ſçauroit venir à bout. Il y a des Nations qui ſe feroient hacher en piéces, plûtôt que de ceſſer de parler une fois qu'ils ont commencé d'entamer la *Charrade*. Ces miſérables ſacrifient même à la démangeaiſon de parler, le repos de la nuit, qui leur devroit être précieux, & dans lequel ils devroient trouver, ce ſemble, l'oubli de leur triſte ſort.

Quoique les Indiens ſoient taciturnes, & paroiſſent d'un grand phlegme,

ils ont cependant l'esprit de galanterie, & le génie pour la Satyre. Ils font à tous momens des chansons pour la moindre chose; & quand une fois ils sont en train, il n'y a pas de bon mot & de quolibet mordant qu'ils ne lâchent. Quelques affreux qu'ils paroissent aux Européens, ils se regardent cependant bien au-dessus de nous, & méprisent sur tout les Négres, tant à cause de leur noirceur, que parce qu'ils naissent tous esclaves. Mais il s'en faut bien que ces derniers s'estiment moins que les Indiens, & qu'ils n'ayent, au contraire, une idée bien plus avantageuse d'eux; témoins les reproches que se faisoient un jour un Négre & un Indien esclaves. Le premier disoit, en parlant de lui: *Moi Sucre, moi Roucou, moi Argent. Toi*, en s'adressant au Sauvage, *Couteau, toi Serpe, toi Rassade, toi Camysa.* Le Négre vouloit dire par-là, qu'il convenoit parfaitement de sa condition; mais que, s'il étoit esclave, ce n'étoit qu'avec de l'Argent, du Sucre, ou avec du *Roucou*, qu'on l'avoit acheté, qui sont des marchandises plus

eſtimables, & bien au-deſſus de la Raſſade, de la Toile, de quelques Couteaux, ou Serpes, qu'on a coûtume de donner pour la traite des Indiens.

Tous les Sauvages ſont extrêmement ſenſibles au moindre reproche un peu amer qu'on leur fait. Ils ſe laiſſent ſouvent aller au déſeſpoir; quelques-uns mêmes ne veulent pas ſurvivre à un affront qu'ils auront reçû; & il n'eſt que trop ordinaire à certaines Nations de s'étrangler pour un rien quelquefois. J'ai vû une jeune Indienne, qui, pour avoir eu quelques paroles avec ſa ſœur, dont la mere avoit épouſé les intérêts, fut détacher les cordes de ſon *Hamak*, & alloit ſe pendre dans les bois, ſans un Miſſionnaire qui accourut pour l'en détourner, dès le moment qu'il fut averti.

Les Indiennes ſont petites, fort délicates: elles ont le teint comme celui des hommes; les yeux petits, & les cheveux noirs comme jay. Elles ont dans la phyſionomie un certain air de douceur qui ne ſent pas le Sauva-

ge. Il y en a qui paroiſſent fort ragoutantes, & qui n'ont rien de farouche que le nom. Elles n'haïſſent pas les Traiteurs François; mais leurs intrigues ne ſont pas ſans beaucoup de danger : les maris les tueroient impitoyablement, s'ils avoient le moindre ſoupçon. Ces malheureuſes femmes ſont proprement les eſclaves des hommes : outre le ſoin du ménage, elles doivent planter l'abbati, le ſarcler, arracher les (a) Vivres, faire la *Caſſave*, la Potterie, aller querir du bois, avoir ſoin des enfans ; en un mot, elles ſont obligées de ſe mêler de tout, hors de la chaſſe & de la pêche ; encore faut-il quelquefois qu'elles aillent chercher de quoi nourrir leurs maris, qui ſe bercent d'un grand tranquille, & ſans aucun ſouci, dans l'*Hamak*.

Preſque toute la vie des Indiens ſe paſſe dans l'oiſiveté : on les voit toujours plongés dans l'*Hamak*. Ce lit flatte agréablement leur fainéantiſe, & les rend encore plus pareſſeux. Ils

(a) Racines de Maniok, de Tayoue, d'Inhyame, & autres.

y paſſent des journées entiéres à cauſer, à ſe regarder dans un petit miroir, à ſe faire les cheveux, à s'arracher le poil, ou à de pareils amuſemens. Ceux dont la Muſique fait les principales délices, ſe plaiſent à jouer continuellement de la flutte, ou plutôt hurler. On ne ſçauroit trouver de comparaiſon plus juſte; car leurs groſſes fluttes font un bruit ſemblable, en quelque maniére, au mugiſſement d'un Boeuf. Il n'y a donc que la faim qui puiſſe leur faire quitter leur gîte, dans lequel ils ſeroient éternellement couchés, s'ils pouvoient ſe paſſer de manger. Il ſemble que ces malheureux ſe faſſent une eſpéce d'honneur de leur molleſſe; & on pourroit avancer avec raiſon, que la pareſſe & la fainéantiſe ſont le caractére dominant de tous ces peuples ſédentaires.

Les plus laborieux d'entre eux, ou, pour mieux dire, les moins pareſſeux, dont le nombre n'eſt pas bien grand, s'occupent à faire des *Paguaras*, des *Coleuvres*, des *Grages*, des Arcs, & des Fléches; vont à la chaſſe & à la pêche; & conſtruiſent des *Pyrogues*,

ou des Canots. Ces *Pyrogues*, dont la légéreté eſt admirable, ſont faites d'un tronc d'arbre creuſé, ou d'une ſeule piéce; & relevées, quelquefois, par les côtés, avec quelques morceaux de bois. Il y a des Pyrogues, qui ont juſques à trente, ou quarante pieds; & d'autres, qu'on appelle *Couillaras*, dont une extrémité ſe termine en pointe, qui ſont ſi petites, qu'à peine peuvent-elles contenir deux ou trois perſonnes: auſſi tournent-elles ſouvent deſſus-deſſous: mais les Indiens ne s'en embarraſſent guéres, parce qu'ils ſçavent parfaitement bien nager; ils les retournent auſſi-tôt; & après en avoir jetté l'eau, ils ſe mettent dedans. La maniére dont ils ont coûtume de les conſtruire, eſt aſſez ſimple. Ils choiſiſſent un arbre, de neuf, dix, ou douze pieds de groſſeur, & le plus droit qu'ils peuvent trouver. On fait, en long, une ouverture de neuf à dix pouces. On tire enſuite, du dedans, le bois des deux côtés, qu'on a ſoin d'unir, le plus qu'on peut, pour lui donner de la rondeur. Cela fait, on retourne l'ar-

bre, pour lui donner également, en dehors, ses façons. On le diminuë ordinairement sur le devant. Quelquefois les deux extrêmités sont entiérement semblables, par leur largeur. On s'attache, sur tout, à donner une égalité d'épaisseur par tout : pour cet effet, on fait des petits trous, de trois en trois pieds de distance, dans lesquels on introduit un petit morceau de bois, afin de mieux s'assurer de l'épaisseur. Un bon faiseur de Canots n'a que faire de percer les Pyrogues : en passant seulement les deux mains ensemble, il connoit les endroits où il faut ôter du bois. Un Canot doit avoir, pour l'ordinaire, deux pouces d'épaisseur, dans le fond ; un pouce & demi, sur les côtés ; & un pouce seulement, dans les bords. Quand tout cela est fait, il ne s'agit plus que d'ouvrir le Canot. Pour cela, on plante, le long du chantier, qui doit être un peu élevé, des piquets, à trois ou quatre pieds de distance les uns des autres : on fait du feu, en dedans & en dehors : & lorsque l'arbre est bien chaud, on a un bois fait en te-

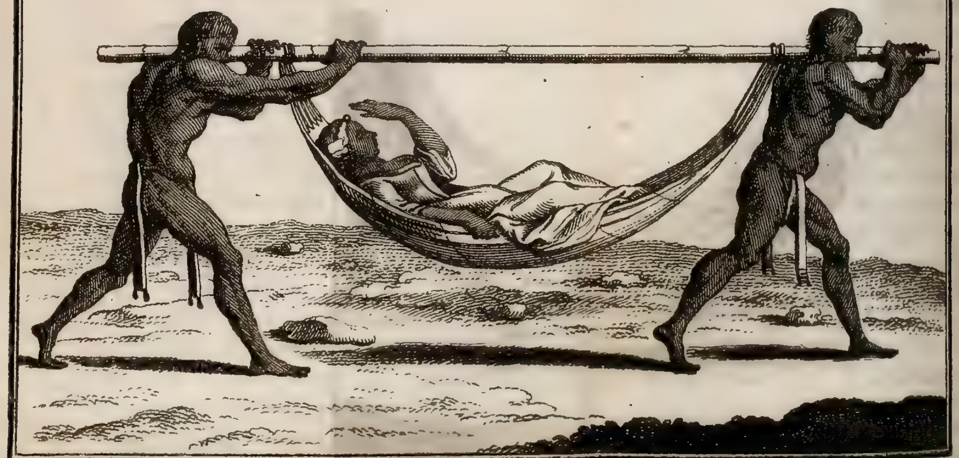
naille, avec lequel on prend le bord du Canot, qu'on tire à ſoi, à pluſieurs repriſes ; en ſorte, qu'en trois ou quatre heures de tems, il doit être entiérement ouvert. On ſe précautionne toujours d'avoir de l'eau auprès, afin d'arrêter l'ardeur du feu, en cas qu'elle fût trop grande, & pour empêcher que le Canot ne brûle. Un arbre qui a dix pieds de circonférence, ouvre ordinairement de cinq pieds & demi : s'il n'eſt gros que de neuf pieds ſeulement, il n'ouvre que de quatre pieds & demi ; & ainſi à proportion.

Les Indiens bordent rarement leurs Pyrogues, parce qu'il faut des cloux, des planches, & autres choſes qu'ils ne connoiſſent pas, ſur tout ceux qui ſont avant dans les terres. Ils ſe contentent donc de relever les côtés, de poupe à prouë, avec des morceaux de (a) *Bache*, gros comme la moitié du poignet. Ils les attachent ſi bien, les uns ſur les autres, au corps du Canot, que l'eau ne ſçauroit entrer en dedans, ſi les vagues ne paſſent par-

(a) *Palma dactylifera, radiata, major, glabra.* Plum. Gen.

deſſus. Cet eſpéce de bordage eſt encore arrêté, en travers, par d'autres morceaux de la même matiére, qui ſervent de banc à ceux qui nagent. On attache au derriere un gouvernail; ou, autrement, l'on gouverne avec une *pagaye*, ou eſpéce de rame. Ces *pagayes* ſont d'un bois fort léger, longues de cinq à ſix pieds, ſemblables aux pêles des Boulangers. Le manche ſe termine ordinairement en croiſſant, pour qu'on y puiſſe mieux placer la main : l'autre moitié, qui eſt dans l'eau, eſt fort mince, en diminuant toujours, juſques au bas. Dans des groſſes mers, on doit préférer une *pagaye*, à un aviron, ou à toute autre eſpéce de rame, parce qu'il faut couper, au plus vîte, la lame; ce qui ſe fait ſur le champ, avec la *pagaye* : au lieu qu'il faut faire deux mouvemens, pour nager, avec un aviron. Les Sauvages ne ſe ſervent pas ſeulement de *pagaye*; ils vont encore à la voile. Leurs voiles ſont preſque quarrées, faites de morceaux de *Bache*, qu'on a fendu au long, & taillés en maniére de litteaux, qu'on

Creole portée en Hamak



Mathey Sculp



Mathey Sculp

a arrangés proprement les uns ſur les autres, & arrêtés avec des brins de lianne, ou de fil de *Pitte*.

Un des meubles, les plus utiles qu'ayent jamais imaginé les Sauvages méridionaux, eſt l'*Hamak*, ou lit portatif. Le Coton en eſt ordinairement la matiére : c'eſt pour cela auſſi qu'ils le cultivent. Il y en a qui ſont tiſſus de *Pite*; mais ils ne ſont pas ſi commodes, tant à cauſe de la dureté des petites cordes dont ils ſont tiſſus, que parce qu'étant à jour, ils ne ſçauroient garantir des piquûres des Mouſtiques & des *Marangoins*. Le métier, auquel ils font ces ſortes de lits, n'eſt autre choſe que quatre gros bâtons de cinq ou ſix pieds, arrêtés, à chaque angle, par une cheville, ou quelque morceau de liane. Ils arrangent, aſſez étroitement, pluſieurs fils de Coton, en long, & des deux côtés du métier, qui eſt un peu incliné contre le mur. Après quoi, ils paſſent, entre ces deux rangs de fil, une eſpéce de navette de Tiſſerand. On bat fortement, à chaque fois, avec un bâton d'un bois fort dur, & un peu

tranchant. L'*Hamak* étant fini, ils y mettent des rubans, pour pouvoir l'attacher là où l'on veut. Les Indiens barboüillent ſouvent leurs *Hamaks* avec du Roucou, ou avec quelque Réſine, qu'ils font diſſoudre dans le Baume de Copaü, ou dans quelque autre Huile. Ils y placent auſſi toutes ſortes de compartimens, faits en maniére de guillochis, & avec une ſymétrie admirable. Il y en a qui ſont à jour. Mais le meilleur de tous, pour y être couché commodément, eſt un *Hamak* blanc, bien battu, de ſept pieds en quarré. Nos Guianois en font de parfaitement beaux, & de toutes grandeurs. Les Bréſiliens ont un goût merveilleux pour ces ſortes d'ouvrages, où ils réuſſiſſent parfaitement bien, & l'emportent même ſur nos Galibys.

L'*Hamak* eſt très-utile dans les pays chauds : on y ſent beaucoup moins de chaleur, que dans un lit ordinaire. Les malades accablés de la Fiévre, ſont ſenſiblement ſoulagés, quand ils y paſſent quelques heures du jour, ou de la nuit. Je ne doute

point

point que la mode n'en vint en France, si on connoissoit le mérite de ce lit Amériquain, sur tout pendant les grandes chaleurs, où l'on brûle dans les lits ; sans compter l'incommodité des puces & des punaises, dont on est à couvert dans un Hamak, où l'on sent un frais admirable. Enfin, on peut dire que l'*Hamak* est un meuble incomparable en Amérique pour un voyageur ; car on ne trouve en chemin, ni lit, ni hôtellerie, pour pouvoir se loger, sur tout quand on s'écarte un peu avant dans les terres. On place l'*Hamak* là où l'on veut, soit dans les bois, soit dans un *Karbet* ; & on le transporte commodément. Aussi on ne voit jamais aucun Indien aller en campagne, qu'il ne porte avec lui son *Hamak*, sur tout quand il croit découcher. C'est une régle même, parmi les habitans de Cayenne, de n'aller jamais dehors, sans avoir avec soi l'*Hamak* dans un *Pagara*. Le nattes ne sont presque pas en usage chez les Peuples de la Guiane. J'en ai vû quelques-unes, qui étoient faites des feuilles de Palmi-

ſte, & qui leur tiennent lieu de courte-pointe dans leur *Hamak* ; ou de tapis, lorſqu'ils veulent ſe coucher par terre.

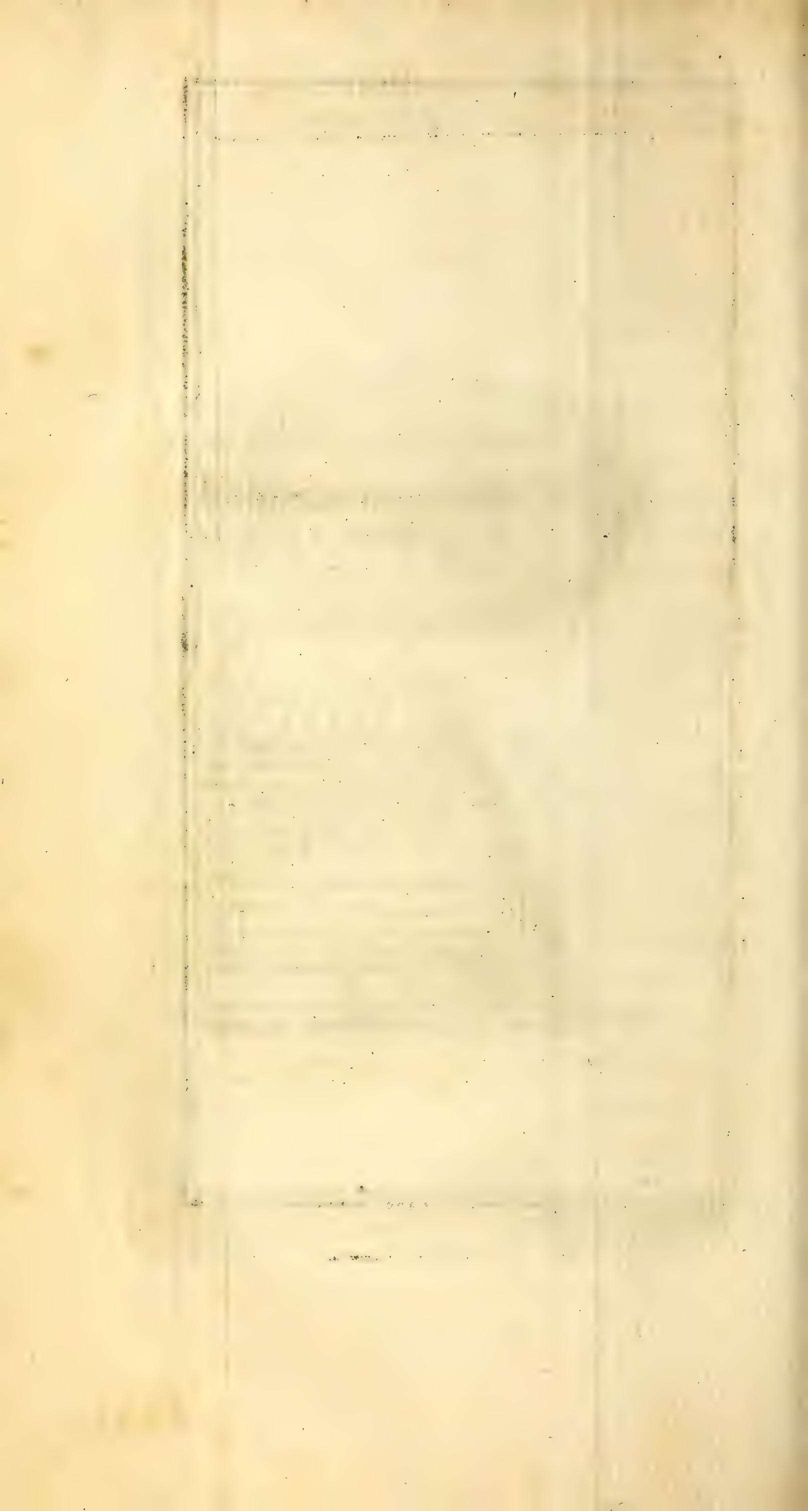
L'induſtrie de nos Sauvages ne ſe fait pas moins admirer dans ces lits portatifs, que dans les *Pagaras*. Ils en font de quarrés, de cylindriques, de ronds, & d'autres qui ont la figure d'une pirogue. Ils les peignent en maniére de compartimens de vître, de rouge & de noir. Ceux dont on ſe ſert plus communément, ont la figure d'un quarré long, doubles par tout: on met des feuilles de (*a*) *Baroulou*, ou (*b*) d'*Abouai*, dans l'entre-deux, afin que l'eau ne puiſſe pénétrer en dedans. Ces ſortes de Paniers ont bien leur mérite dans les voyages: outre qu'ils ſont très-légers, ils ſervent tout-à-la-fois de garde-manger, de coffre, & de cave; car on y met les hardes, l'*Hamak*, les uſtencilles d'une cuiſine, & les proviſions les plus néceſſaires pendant la route.

(a) *Cannacorus, Muſæ folio & facie.*
(*b*) *Palma coccifera, humilis, foliis trapeſiis, emarginatis.*

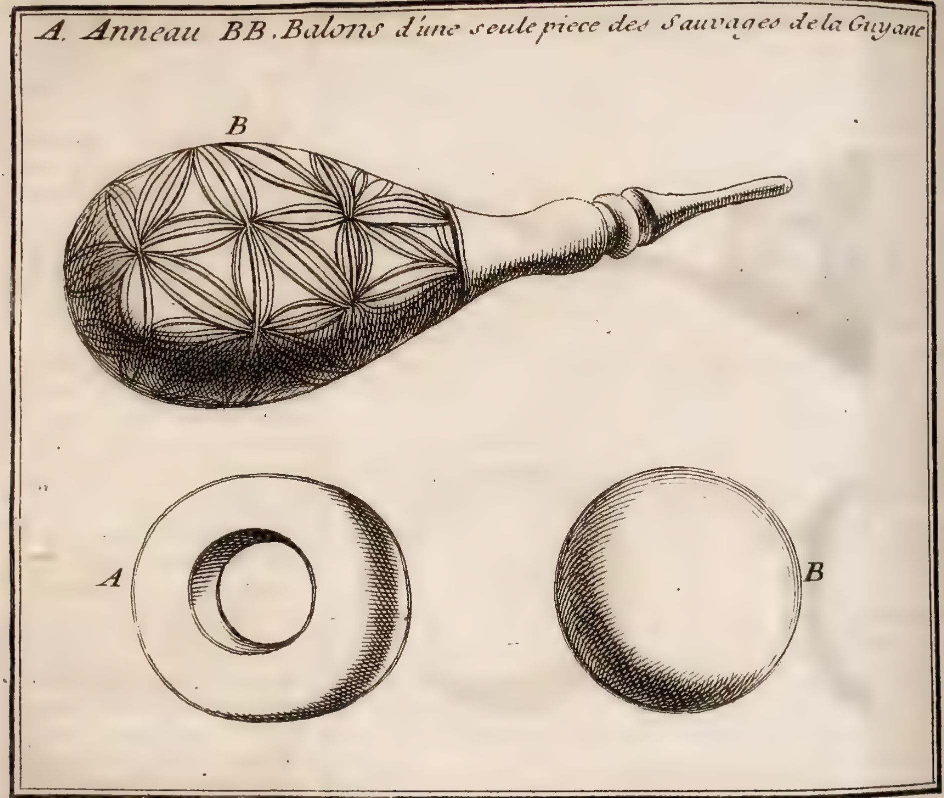
Mathey

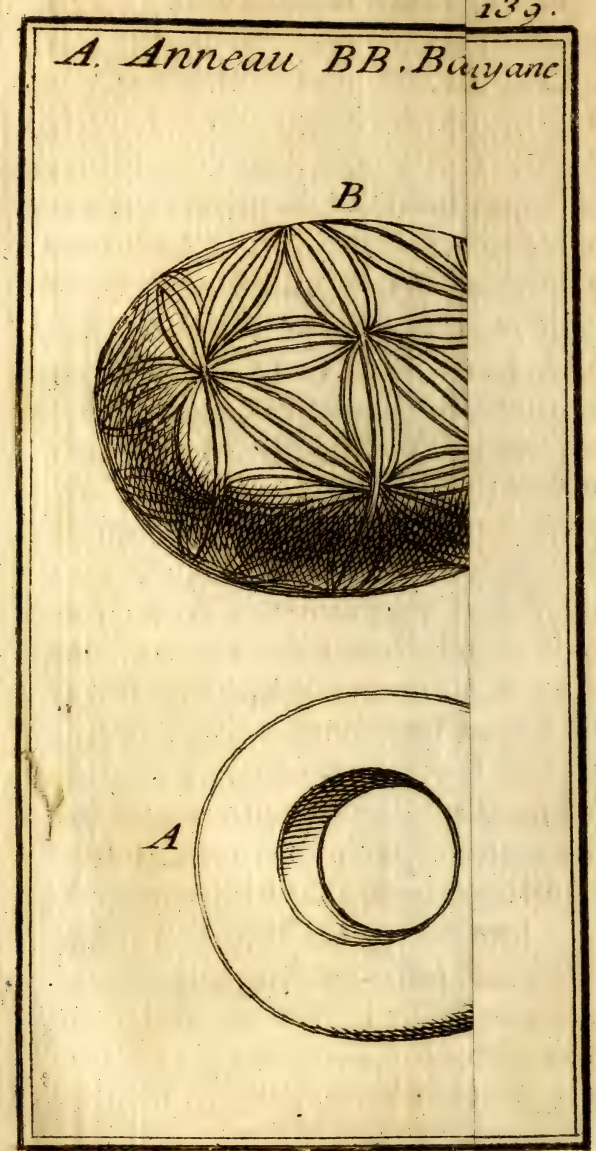


Mathey Sculp






A. Anneau BB. Balons d'une seule piece des Sauvages de la Guyane
B
A
B
Mathey Soulp



Mathey Sculp

Outre les *Pagaras*, ils s'occupent à faire encore des *Coleuvres*, des *Manarets* & des *Grages* pour faire la *Caſſave*. Ces *Grages* ſont des eſpéces de Rapes hériſſées de petites pierres taillées en facettes, & rangées en loſange ſur un morceau de planche de de deux pieds de long, ſur huit pouces de large. Mais rien n'approche de la beauté des *Couyes* que les Indiens, du côté des Amazones, ont coûtume de faire: c'eſt avec le fruit du *Calebaſſier*, qu'ils coupent en deux, qu'ils font ces ſortes d'uſtanciles, qu'ils verniſſent fort proprement, & ſur leſquels ils impriment des figures, des fleurs, & autres agrémens. Ces ſortes de Couyes ſont tantôt rondes, & elliptiques. Il y en a qui ſont en côte de Melon. On donne cette figure au fruit, en le ſerrant étroitement avec une lianne, lorſqu'il eſt encore verd.

Ce ſont ces mêmes Indiens qui font auſſi des *Balons*, des Anneaux, & des Seringues, autre ſorte de Balon, ſi recherchée par les curieux. La matiére dont ces ouvrages ſont faits, eſt le lait qui découle d'une lianne qui

doit être rangée, par rapport à la ſtructure du fruit & de la fleur, au genre des Apocins. Ils ramaſſent une certaine quantité de ce ſuc laiteux, qu'ils font bouillir environ un gros quart d'heure, pour lui donner un peu de conſiſtance; après quoi, ils diſpoſent les moules qu'ils ont préparés pour différentes choſes. Ils les font ordinairement d'un peu d'argile, qu'ils pétriſſent avec du ſable, afin qu'on puiſſe les caſſer aiſément. Les moules de Seringue ont la figure d'une perle, ou d'une groſſe poire, longue de cinq ou ſix pouces. On met par deſſus ces moules pluſieurs couches de cette eſpéce bouillie, ſur laquelle on trace, avec la pointe d'un couteau, ou un poinçon, pluſieurs traits figurés: on a ſoin de les ſécher enſuite à un petit feu; & on acheve de les noircir à la fumée. Après quoi on caſſe le moule. On fait auſſi, avec la même matiére, des bottes, des ſceaux, qui réſiſtent mieux à l'eau que le cuir ordinaire. Les Balons ont beaucoup d'élaſticité, & font cinq ou ſix bonds de ſuite, dès qu'on les a



Mathey Sculp.

Tabo

ou

Grand K



Mathey Sculp.

jetté une fois. Les Anneaux ſont encore bien plus admirables. Leur reſſort eſt extraordinaire ; & ils prêtent infiniment. Ils ſont ordinairement gros comme le petit doigt, ſur un pouce & demi de diamétre. Un Anneau, par exemple, qui ſerre exactement les cinq doigts de la main, réunis enſemble, peut s'étendre aſſez pour laiſſer paſſer, non-ſeulement le bras, mais encore tout le corps : il ſe rétrécit enſuite, & devient, par ſa propre élaſticité, dans ſon premier état.

Après tous ces petits amuſemens, ce qui occupe plus ſérieuſement les Indiens, eſt lorſqu'il s'agit de bâtir leurs *Karbets*, tant pour ſe mettre à couvert des injures de l'air, que des bêtes féroces. Ces caſes ſont de miſérables chaumiéres, ou hutes quarrées, plus longues cependant que larges ; dont les unes, qu'ils appellent *Sura*, ſont à un étage ; & les autres à retz de chauſſée, nommées *Koubouya*, qui veut dire, en Indien, Caſe baſſe. Ces dernieres ſont conſtruites de deux poteaux, ſur leſquels eſt portée

une grande perche, qui ſoûtient tout l'édifice. On couche ſur ce faîte, de tous côtés, des branches d'arbre; & on couvre le tout des feüilles d'*Abouai.* On entre dedans par une petite porte qu'on a pratiquée à l'un des côtés.

La Caſe haute n'eſt autre choſe que l'aſſemblage de quelques pieux fichés en terre, de la hauteur d'environ huit à dix pieds, ſur leſquels on conſtruit un plancher avec des petits tringles faits du tronc d'un Palmiſte, que les François appellent (*a*) Pineau, & les Sauvages, *Ouaſſai.* Ce bois ſe fend fort aiſément en long. On applatit groſſiérement d'un côté ces ſortes de liteaux, qui ont ſept ou huit pieds de long, ſur deux ou trois pouces de large. On les arrange les uns contre les autres, & on les lie à des travers, ſur leſquels il faut paſſer; ce qui fait un ſol aſſez ferme. Le toît eſt bâti de feüilles de Palmiſte, de même que la Caſe baſſe. On monte à ces *Sura* par des troncs d'arbre qui ne ſont pas fort

(a) *Palma dactylifera, caudice Fiſcili, vaginas textiles longiſſimas deferens.*

inclinés, & ſur leſquels on a fait quelques entailles, qui tiennent lieu d'échellons; mais ſi peu affermis, qu'ils panchent, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. On a toutes les peines du monde d'y monter avec des ſouliers, & plus encore quand il faut deſcendre.

Nos Galibis habitent en commun dans ces petits *Karbets.* La grandeur du logement détermine le nombre des perſonnes qui peuvent y reſter. Il y a des *Karbets*, où l'on compte quelquefois juſques à vingt ou trente ménages. La ſécurité avec laquelle les Sauvages vivent entr'eux, fait que rien ne ferme chez eux. Les portes du *Karbet* ſont toûjours ouvertes, & on peut y entrer quand on veut. Ce n'eſt pas de même parmi les Négres. Comme ils ſont tous de grands voleurs, ils ſe défient les uns des autres: auſſi leurs petites caſes, ou plûtôt leurs renardiéres, ſont toûjours fermées à clef, afin de pourvoir à la ſûreté de leurs proviſions & petites uſtanciles de ménage. Ils ſe ſervent pour cela d'une ſerrure de bois, qui

eſt d'une ſtructure aſſez ſinguliere. C'eſt un morceau deMadrier d'un demi-pied en quarré, au milieu duquel ils font une creneure d'environ ſix pouces de large, & d'autant de profondeur, & dans laquelle ils enchâſſent une eſpece d'émerillon percé en quatre divers endroits; à chaque trou s'emboëte une dent de bois d'un pouce & demi en quarré, terminée en une pointe mouſſe; chaque dent eſt comme dans une couliſſe qu'on a pratiquée en-dedans de la ſerrure, à la faveur de laquelle elle a la liberté de monter & de deſcendre; la porte n'eſt fermée qu'au loquet, qui eſt placé entre la ſerrure & la porte, & qui appuye fortement ſur un menton de bois. La pointe des dents tombant ſur les trous de l'émerillon, preſſe le loquet, en ſorte qu'on ne ſçauroit le hauſſer, malgré la petite corde qui eſt en-dehors de la porte, ſans le ſecours d'une clef longue de ſix pouces, relevée dans ſa longueur de quatre pointes ou mamellons qu'on paſſe à côté de la ſerrure, où il y a un petit vuide remarquable. Chaque mamellon

ou

ou pointe, en s'introduifant dans les trous, fait reculer les dents. Alors le loquet n'étant plus preffé, on peut le lever aifément, & ouvrir par conféquent la porte.

Le plus fpatieux de tous les bâtimens Indiens, eft le *Taboüi*, appellé communément par les François grand *Karbet*. Cet endroit eft proprement le rendez-vous des Sauvages de la même Nation. C'eft-là où ils tiennent leurs affemblées, où ils reçoivent les étrangers, où ils enterrent les morts, enfin où fe font tous les feftins folemnels, ou plutôt leurs débauches. Le *Taboüi* donc, ou cafe commune à ceux d'une même Nation, eft une efpéce de petite halle de cinquante à foixante pieds de long, fur dix ou quinze de large. On plante au milieu, & aux deux bouts du *Karbet*, qui font toujours ouverts, & par où l'on entre, de grandes fourches, fur lefquelles on met de groffes piéces de bois, pour fervir de faîtes. On arrange enfuite des chevrons, qui vont depuis le haut du bâtiment jufques en bas, où ils font appuyés fur de petites fourches, hau-

tes de quatre à cinq pieds, & qui ſont plantées tout le long, d'eſpace en eſpace. On met, en dedans, quelques longues traverſes, arrêtées avec des liannes, deſtinées à tendre les *Hamaks* des hommes ; car les femmes n'ont pas le même privilége : elles s'y tiennent ordinairement, ou aſſiſes ſur leurs talons, ou ſur un grand banc. Le toît eſt de la même matiére, que ceux des autres maiſons.

Quelques grands que ſoyent ces logemens, la charpente n'en eſt guéres moins ſimple, ni mieux imaginée, que celle des petits *Karbets.* Ces maiſons Indiennes ont un air d'une extrême pauvreté, & ſont une image parfaite des premiers tems. Il n'y a qu'à les voir, pour ſe former une idée de la naiſſance du monde : & je doute fort, que nos premiers peres fûſſent logés plus ſimplement que ces pauvres Sauvages. Toutes ces caſes ou huttes, qui ſont ordinairement bâties, ou ſur une hauteur, ou au bord de quelque riviére, pêle-mêle, & ſans aucun ordre, eſt un des plus triſtes & déſagréables aſpects. On n'y voit rien,

que d'hydeux & de ſauvage. Le payſage n'a rien de riant. Le ſilence même, qui régne dans tous ces endroits, & qui n'eſt interrompu quelquefois que par le bruit déſagréable des oiſeaux ou des bêtes fauves, n'eſt capable d'inſpirer que de la frayeur.

Quelques Voyageurs, qui nous ont donné des Relations de la Guiane, font mention de certains peuples, qui logent en l'air, & ſe bâtiſſent des *Karbets* ſur des arbres; ſemblables par-là, en quelque maniére, aux oiſeaux, tant pour ſe garentir, diſent-ils, des Tigres & des Serpens, que pour ſe ſouſtraire à la domination des Portugais, qui exercent de grandes cruautés contre eux. Ces ſortes de logemens extraordinaires, ſont encore inconnus à nos Indiens de la Guiane, ſur tout à ceux qui habitent ſur les côtes, & un peu avant dans les riviéres : ou, du moins, s'ils exiſtoient autrefois, ils ne ſont plus aujourd'hui. Il y a cependant lieu de croire, que de ſemblables demeures ſe ſeroient encore conſervées, les Indiens n'étant pas moins inquiétés des Portu-

gais leurs voiſins, & les bêtes féroces étant auſſi à craindre qu'elles l'étoient autrefois. J'ai queſtionné des Indiens de l'*Amazone*, & ceux auſſi qui habitent vers l'*Orenok*, pour vérifier ſi ce que les Auteurs ont écrit, ſur ces ſortes de tranſmigrations, étoit vrai. Ils m'ont aſſuré que, non-ſeulement ils n'avoient rien vû de ſemblable, mais même qu'ils ne ſe ſouvenoient pas d'avoir oui dire qu'il y aïe jamais eu dans le pays de pareilles habitations. M. de la Barre cependant, dans la Relation de la France Equinoctiale, a publié, qu'il y avoit une nation entiére, qu'il place entre l'iſle de Cayenne & le fleuve des Amazones, que la cruauté des Portugais avoit reduite à ce pitoyable réfuge. Walter Raleig, dans la Relation de la Guiane, aſſure avoir trouvé, dans le golfe de *Paria*, qui eſt à l'embouchure de la riviére d'*Orenok*, une nation nommée *Araottes*, qui, pour éviter la perſécution des Eſpagnols, s'étoit réfugiée, il y avoit plus de cent ans, dans des arbres qui croiſſent au milieu de ce golfe, ſur leſquels ils ont

leurs familles dans des eſpéces de maiſons, ou cabanes, qu'ils y ont faites: & que cette nation s'eſt ſi bien accoûtumée au domaine qu'elle a uſurpé ſur les oiſeaux, qu'elle eſt encore en poſſeſſion de ces maiſons végétatives. Il ajoute que les arbres ſur leſquels ces Sauvages logent, ſont une eſpéce de Palmiſte, qui vient, en quantité, dans les lieux marécageux, vers l'embouchure d'*Orenok*: Que les Indiens coupent, d'entre ces arbres, ceux qu'ils ont deſtinés à leur ſubſiſtance; & que, de leur moëlle, ils en tirent une farine délicate, qui leur tient lieu de pain, & qu'ils mangent, ſans aucun autre apprêt, que celui-ci: Après avoir abbatu l'arbre, ils l'entaillent en forme de petites auges, où cette moëlle s'égoûte, & s'affermit; en ſorte qu'elle devient le pain qui ſert à les nourrir. Ils mettent en réſerve les branches, dont ils ont fait des paquets, dans des feüilles du même arbre, pour en compoſer leur boiſſon, lorſqu'ils en ont beſoin. Enfin, ils laiſſent debout les troncs de ceux qu'ils ont employés à leur nourriture, afin

qu'ils leur ſervent de ſépulture, après leur mort. N'en déplaiſe au Chevalier Raleig, ce qu'il dit de ces Indiens, eſt hors de toute vrai-ſemblance ; ou, au moins, cela paroît fort outré : de même que les récits incroyables qu'il nous fait, de divers peuples monſtrueux, qu'il ſoutient auſſi avoir vûs dans la Guiane. Il n'y a point de Palmiſte, dans tout le pays, qui puiſſe ſervir à tous ces prétendus uſages ; & les Indiens de tout le continent ne ſe campent jamais ſur les arbres, que pour attendre à l'affut les Biches, les Cochons, les *Maypouris*, ou autre gros gibier.

L'abbatis fait la plus grande occupation de nos Galibis. La néceſſité de pourvoir à leur ſubſiſtance naturelle, ne ſçauroit les diſpenſer de ce travail annuel, auquel ils ne vont qu'avec peine, à cauſe de l'extrême pareſſe dans laquelle on les éléve dès leur plus tendre enfance : & ils ſont obligés, malgré eux, de quitter l'*hamak*, qui ne ſert qu'à entretenir davantage leur molleſſe. Quelques petits que ſoyent les abbatis qu'ils ont coûtume

de faire, ils consomment cependant, en peu de tems, une grande étenduë de terre; car ils ne font jamais deux plantages dans le même endroit: aussi, dès qu'ils ne trouvent plus de terrain à défricher près du *Karbet*, ils plient bagage, & se retirent en un autre lieu. Le terrain qu'un *Karbet* d'Indiens use en cinq ou six ans, seroit capable de nourrir ailleurs, pendant un long tems, un gros Village, si l'on prenoit la peine de le cultiver.

Le soin donc de défricher les champs, est, pour ainsi dire, affecté aux hommes: & ils jetteroient volontiers cette peine sur les femmes, s'ils n'étoient pas d'ailleurs assûrés que ces pauvres esclaves n'en sçauroient venir à bout. Le voisinage des François leur a épargné beaucoup de peine & de travail; & leur a abrégé aussi du tems, en leur procurant des haches & des serpes, si nécessaires pour ces sortes de travaux. Ceux qui sont avant dans les terres, & qui n'ont point aucun commerce avec les Européens, mettent un très-long tems à faire leurs abbatis, quoiqu'ils ne cou-

pent que le petit bois ; attendu qu'ils ne ſçauroient abbatre des gros arbres, qu'en appliquant le feu au tronc ; ce qui eſt fort ennuyant, & conſomme bien du tems. Il y en a qui, à la place du feu, ſe ſervent de petites haches de pierre, que leur induſtrie leur a fait imaginer, pour ſuppléer au défaut du fer, dont ils ne connoiſſent point l'uſage. Ces haches ont, environ, quatre ou cinq pouces de long : elles ſont faites d'une pierre noire, fort dure, à laquelle ils donnent la figure de nos haches, en les frottant ſur un grès. Ils emmanchent ces haches dans un morceau de bois fort dur, auquel ils font une petite fente, pour y bien arrêter la queuë de la hache, avec du fil de *Pitte*, & du *Many*, qui eſt une réſine, qu'ils font fondre, & qui leur tient lieu de Gaudron. Une fois que l'abbatis eſt fait, les hommes ne ſe mêlent plus de rien. Les femmes ſont chargées de tout le reſte ; ſçavoir, d'y mettre le feu, de le planter, de le ſarcler ; enfin, de cueillir, dans le tems, les grains & les racines qu'elles ont eu la peine de cultiver.

La chaſſe & la pêche ſont encore du reſſort des hommes. Ce n'eſt cependant que la faim qui les aſſujettit à cette occupation ; car nos Indiens ne font preſque jamais rien de gayeté de cœur, ſur tout quand il s'agit de quelque choſe qui demande un peu de peine & de ſujétion. Ordinairement, ils ſe tiennent cachés tranquillement dans les bois, en attendant que le gibier vienne ſe poſer, afin de pouvoir le flécher ; ou bien, ils ſe mettent à l'affut ſur quelque arbre. Ils ont coûtume de lier quelquefois des (*a*) liennes l'une à l'autre, par de petites branches d'arbre tranſverſales, qui leur ſervent d'échellons. A proportion qu'ils en ont mis deux ou trois, ils montent deſſus, pour attacher d'autres bâtons plus haut ; & ſe font ainſi une eſpéce d'échelle, ſur laquelle ils ſe tiennent, avec leur arc & les fléches, juſques à ce qu'ils ayent fait main-baſſe ſur le gibier. Les Indiens, du côté de l'Amazonne, ont une eſpéce de ſarbacane, ou tuyau, long de dix

(*a*) Plantes grimpantes, à peu près comme nos Treilles.

à douze pieds, dont l'ouverture a environ neuf lignes de diametre. Dès qu'ils voyent passer le gibier, ils soufflent avec force dans ce tuyau de petites fléches longues seulement d'un pied, & armés de grosses arrêtes de poisson. Cette maniére de chasser n'est propre que pour les *Agoutys*, les *Paks*, & les petits Cochons. Ils se servent aussi de Chiens, qui sont excellens, & fort bien dressés à la chasse. Ils en font même une espéce de commerce avec les François. Ces Chiens, qui sont la seule espéce qu'on voit dans le pays, sont toujours maigres, très-mal faits: leur poil est fort vilain; ils ont tout-à-fait l'air sauvage & ressemblent beaucoup à un Loup. Les habitans de Cayenne les appellent communement *Chiens Indiens*. Ils sont merveilleux pour prendre les Tatous, les Agoutys, les Biches, & autres sortes de gibier. Le gibier au reste ne s'effarouche pas tant des Indiens que des Blancs, pour parler le langage du pays; comme si tous les animaux avoient aversion en quelque maniére pour les personnes habillées.

Quelque abondante que ſoit la chaſſe dans le pays, néanmoins, ſoit que la pêche coûte moins aux Indiens, ſoit qu'ils aiment mieux le poiſſon que la viande, ils y vont beaucoup plus volontiers qu'à la chaſſe, & s'y appliquent avec toute l'attention dont ils ſont capables. D'ailleurs, ils trouvent plus aiſément, & preſque ſous leurs pas, de quoi exercer leur talens le long de la côte, & dans les riviéres, ſur les bords deſquelles la plupart ſont établis.

De tous les poiſſons, il n'en eſt peut-être pas qui ſerve plus de nourriture aux Sauvages, comme les Crabes, qu'on pourroit appeller auſſi la mere nourriciére de pluſieurs Colonies Françoiſes. Ces animaux ſe multiplient à l'infini. De plus, les Indiens ont une attention particuliére à ne prendre que les Crabes mâles, & à laiſſer toujours les femelles, à cauſe de la multitude innombrable d'œufs dont elles ſont toujours remplies. On diſtingue ordinairement un mâle d'avec une femelle, par le plaſtron de deſſous, qui eſt en guiſe de cœur dans

ceux-ci, & presque ovale dans ceux-là. Les Crabes vivent quelques jours sans manger; mais ils ne sçauroient se garder si long-tems que les Tortuës. Les Sauvages ont le secret de conserver toujours ces derniéres aussi grasses que si elles venoient d'être prises. Ils dressent pour cela, dans une *Savanne* noyée, une palissade, qu'ils garnissent de beaucoup de pieux fichés en terre. Ils mettent dans cette espéce de réservoir les Tortuës, à proportion qu'ils les prennent. L'espéce ordinairement qu'ils mettent en garde, est une Tortuë grande de deux pieds, dont la chair est fort délicate. Les François l'appellent Tortuë-Amazonne, parce qu'elle se trouve plus communément vers ce fleuve, & que les Indiens de ces quartiers-là viennent les traiter tous les ans aux habitans de Cayenne.

Tous les Sauvages pêchent à la ligne, à l'harpon. Ils enyvrent le poisson, ou ils le fléchent. L'usage des filets leur est tout-à-fait inconnu. L'expérience leur a appris à merveille les régles de la Dioptrique; & ils

n'ont garde de manquer à les mettre en pratique, lorſqu'il s'agit de flécher quelque poiſſon. Ils ſçavent fort bien qu'ils ne feroient jamais de priſe, s'ils décochoient leurs fléches vers l'endroit où paroît le poiſſon. Nos Indiens ſont très-habiles à tirer de l'arc; & on convient qu'ils ne cédent en rien aux peuples du Nord, s'ils ne les ſurpaſſent en ce genre-là.

Pour enyvrer le poiſſon, ils ferment à mer haute une *Crique*, avec une clef faite de la tige d'*Arrouma*, ou de quelqu'autre matiére ſemblable. Cette clef n'eſt proprement autre choſe qu'une ſorte de caches, ou plutôt un aſſemblage de morceaux d'*Arrouma*, longs de ſept ou huit pieds, attachés enſemble, & d'aſſez près; de maniére pourtant qu'on puiſſe les plier comme nos paravents, ou pour mieux dire, les rouler, afin de les tranſporter commodément, & ſans beaucoup d'embarras, dans un petit canot. On place donc cette machine à l'embouchure d'une *Crique*, ou plus avant, ſi l'on veut, ayant ſoin qu'elle bouche exactement toute l'entrée,

en ſorte que le poiſſon qui ſe trouve en dedans ne puiſſe paſſer à travers. Cela fait, ou ſecouë l'eau avec une bille, ou morceau de (*a*) bois à enyvrer, qu'on a écraſé à un des bouts. Les Indiens appellent ce bois *Inekou*. Cette eau ainſi empoiſonnée tuë le poiſſon plus vîte même que la Coque du Levant. Dès que le poiſſon a bû de cette eau, il meurt, & vient flotter ſur l'eau, dont l'on a ſoin de l'en retirer. Les François ſe ſervent de cette maniére de pêcher ; & prennent, par ce moyen, & ſans beaucoup de peine, plus de poiſſon qu'ils n'en peuvent ſouvent conſommer. Si la pêche donne abondamment, on en remplit quelquefois un canot entier. A dire le vrai, le poiſſon enyvré n'eſt pas de garde, & n'a pas un ſi bon goût que celui qu'on a fléché, ou qu'on a pris à la ligne.

Outre le bois à enyvrer, on ſe ſert encore des fruits d'une plante qu'ils appellent *Conamy*, & des racines d'une eſpéce d'Aſtragale, connuë chez les Indiens ſous le

(a) *Bignonia ſcandens, venenata, ſpicata, purpurea.*



Mathey Sculp.



Mathey Sculp.

nom de *Sinapou.* Ils jettent ces fruits & ces racines écraſées dans l'eau, pour enyvrer le poiſſon : mais l'effet du bois à enyvrer eſt beaucoup plus prompt. Les Sauvages ne ſe ſervent guéres de l'harpon pour la pêche de la groſſe Tortuë & du Lamentin, dont ils font réguliérement tous les ans la pêche. Ce poiſſon eſt très-commun dans tout le Fleuve des Amazones. Il ſe trouve auſſi en quantité à *Cachipour*, à *Ouyapok*, & à *Aprouak.* Les Indiens l'appellent *Couioumourou.* Les Portugais du Bréſil le nomment *Pege-buey*, à cauſe de ſa groſſeur & de ſa figure, qu'ils comparent à un Bœuf. En effet, on en prend quelquefois qui péſent juſques à cinq ou ſix cens livres. La tête du Lamantin a quelque rapport à celle d'un Veau : le corps eſt tout couvert d'un petit poil fort court, & aſſez roide. Les bords de la bouche en ſont plus garnis qu'ailleurs. Il a deux nageoires tout près de la tête, ſemblables à une pêle, ou plutôt à ces gants qui ſont ſans doigts, & dont ſe ſervent les matelots. La queuë eſt ronde, & applatie en dimi-

nuant toujours juſques à l'extrémité. La femelle a deux gros tétons, avec leſquels elle allaite ſon petit. Elle n'en fait ordinairement qu'un, & une fois ſeulement par an. Si c'eſt un mâle, la mere le garde auprès d'elle, juſques à ce qu'il ſoit aſſez grand pour ſe faire couvrir.

Le Lamantin ſe tient toujours dans les riviéres, tant pour éviter le *Rekin*, qui en eſt fort friand, & qui lui enlevent de gros lambeaux, quand il peut l'attraper, que pour paître à ſon aiſe des feuilles de Paletuvier blanc, qui eſt un arbre très-commun ſur les bords des riviéres. Lorſqu'il pleut abondamment, & qu'il y a de gros doucins, ce poiſſon reſte dans de petits lacons, où il ſe nourrit de feuilles de *Moucou-moucou*. Les mois de Juillet & Août ſont les mois auſquels on a coûtume de faire cette ſorte de pêche. Trois ou quatre Indiens ſe mettent dans un canot. Ils pagayent, comme l'on parle dans le pays, ou ils rament très-doucement; & on ne parle que par ſignes, à cauſe que ce poiſſon décampe au moindre bruit qu'il entend.

On

On va donc là où l'on connoît que le Lamantin a brouté. Dès qu'on l'apperçoit, on se laisse dériver sur lui, & on lui lance en même-tems l'harpon, dans l'endroit où l'on peut l'attraper. On laisse filer la ligne, qui est grosse comme le petit doigt, sur 30 ou 40 brasses de long, afin de lui laisser jetter son feu, comme parlent les Traiteurs. On a soin d'attacher au bout de la ligne un morceau de bois flottant, qui sert à marquer l'endroit où est arrêté le poisson. Quand on trouve la ligne, c'est une marque ordinairement que le Lamantin est fatigué. On l'harponne encore de rechef,afin d'achever de le tuer. Il s'en trouve à qui on est obligé de darder quelquefois jusques à 5 ou 6 coups d'harpon.Dès que le poisson n'est plus en état de faire la moindre résistance, on amarre la ligne au derriére du canot, & on le halle à terre. Le Lamantin est, de tous les poissons, le plus nourrissant. La peau, qui est épaisse de trois travers de doigt, a le même goût qu'un pied de Boeuf, lorsqu'il est cuit; & la chair, a celui de Cochon. On croiroit vé-

ritablement manger de la viande, ſi on ne ſçavoit pas que ce fût du poiſſon. On ſale deux fois la viande du Lamantin, qu'on dépéce ordinairement en morceaux de deux ou trois livres. Après les avoir laiſſé bien égouter, les Traiteurs François les ſerrent dans des barils. Les Indiens, chez qui le ſel eſt fort rare, ſe contentent de les faire boucaner, de même que les autres poiſſons; & c'eſt, pour ainſi dire, l'unique maniére de tous les Sauvages d'apprêter & le poiſſon & la viande. Auſſi dans tous les *Karbets*, ils ont de grands boukans, où ils font griller, ou plutôt ſécher à la fumée, le poiſſon & le gibier, qu'ils ne ſe donnent pas ſeulement la peine de dèshabiller. Je ne doute pas que pluſieurs n'apprêtaſſent d'autre maniére leur manger, ſi le ſel leur étoit auſſi familier qu'aux Européens. Il y a cependant pluſieurs Nations dans le fond des terres, qui ont l'induſtrie de faire du ſel, en faiſant leſſiver les cendres de Maripa, de Pineau, ou d'autres Palmiſtes. Il y en a qui, pour s'épargner cette

peine, ſe contentent d'aſſaiſonner leur poiſſon avec cette ſimple leſſive, qu'ils ont pourtant ſoin de filtrer avec un pannier fait en guiſe de cône, & qui leur tient lieu de manche d'Hipocras.

La frugalité naturelle des Indiens, & dans laquelle ils ſont élevés dès leur enfance, fait qu'ils ſupportent aiſément le jeûne, & qu'ils mangent bien des choſes telles qu'elles ſortent des mains de la nature. Ils trouvent bien à dire à tous ces rafinemens & à toutes ces épiceries, que la ſenſualité a introduits parmi nous, & dont nous nous faiſons aujourd'hui une eſpéce de néceſſité. Ils ne ſe ſervent donc d'aucun aſſaiſonnement, ſi on en excepte le Piment, ou le Poivre d'Inde qu'ils aiment à la fureur. Ils n'en ſont jamais dépourvûs; & quand ils vont en voyage, ils le font *boukanner*, afin qu'il ſe conſerve mieux. Ils font avec ce fruit & le jus de Maniok, qu'ils font bien bouillir enſemble, une eſpéce de mêlange, qu'ils mettent à leur poiſſon, pour lui donner du haut goût. Ce ſalmigondis eſt un ragoût

déteſtable, qui brûle la langue & le palais par ſon âcreté, & altére conſidérablement.

Les Indiens ne prennent jamais leurs repas avec les femmes. Celles-ci auſſi ne mangent qu'entre elles, & ſéparées de leurs maris, auſquels ils donnent à laver à la fin de chaque repas. Leur attitude ordinaire, à moins d'être dans l'*hamak*, ou en marche, eſt d'être toujours aſſis ſur leurs talons. Ils s'accroupiſſent même, ainſi que les femmes, quand ils veulent lâcher de l'eau. Et rarement voit-on un Indien ſe promener : & ils ne peuvent pas s'empêcher de rire, quand ils voyent des François aller & venir ſur les mêmes pas. Ce n'eſt donc qu'aux voyages qu'ils font par terre, qu'ils bornent toutes leurs promenades. Le ſujet de toutes leurs courſes, ſont la Guerre, le Commerce, ou quelque Danſe.

La bravoure, qui rend ſi recommandables les peuples du Nord, ceux du Mexique & du Pérou, n'eſt point du tout du goût de nos Guianois. Ils ne ſe piquent point de cette vertu,

qu'ils ne disputent certainement pas aux autres nations. Ils sont, de leur nature, fort lâches, & les plus grands poltrons du monde : aussi quittent-ils rarement leur *Karbet*, pour s'aller battre. La guerre, qui leur est quelquefois comme indispensable, n'est pas de marcher en brave à l'ennemi, & d'affronter le danger avec fierté : Mais elle consiste plutôt à dresser une espéce d'embuscade à leurs ennemis, les attendre à un passage, & décocher sur eux une grêle de fléches, dans le tems qu'ils ne s'y attendent pas ; ou bien, c'est de se cacher dans les bois, en attendant le moment favorable, pour aller surprendre & enlever leurs femmes & leurs enfans, tandis que les hommes sont occupés à la chasse, ou à la pêche. Les Guianois ne palissadent pas leurs Villages : ils ne sçavent ce que c'est que bâtir des forts, & faire des retranchemens. Les forêts sont leur défense ordinaire, & leur plus grande sûreté.

Quoiqu'en général tous les Sauvages de la Guiane soyent fort lâches, il y a cependant quelques nations qui

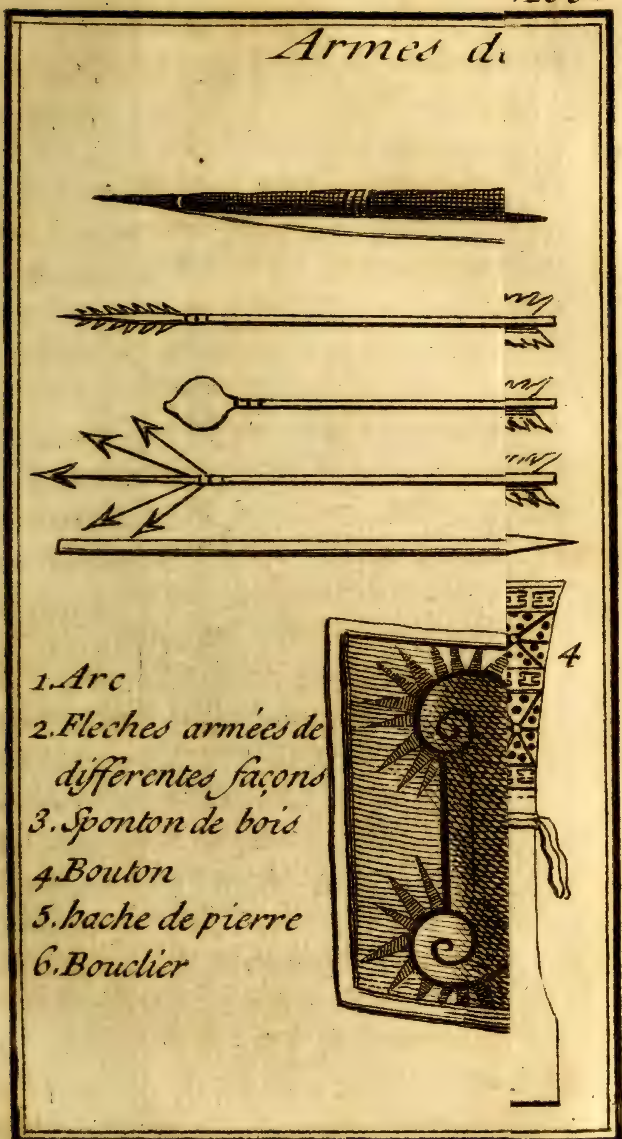
ont montré aſſez de courage, & payé de leurs perſonnes, en différentes occaſions. Les *Arrouas* ſoutiennent encore aujourd'hui la réputation qu'ils ſe ſont acquiſe, par leurs combats avec les autres Indiens, & ſur tout avec les Portugais : Et ils ne ſont pas moins recommandables, par leur habileté dans leurs voyages ſur mer : auſſi les appelle-t'on communément des Loups de mer. Les Traiteurs François ne ſe croyent pas en ſûreté, dans des gros tems, s'ils ne ſont conduits par cette nation guerriere & laborieuſe. Les *Karannes*, les *Palicours*, & les *Arikaréts*, ſe ſont encore ſignalés en certaines rencontres. Les *Arikaréts*, qui étoient les peuples originaires de Cayenne, étoient le fleau des François, au commencement de l'établiſſement de la Colonie. Ils les harceloient & les fatiguoient ſans ceſſe, par les partis de guerre qu'ils faiſoient chez eux. Il y a encore aujourd'hui, dans la Colonie, cinq ou ſix Indiennes, qui ont épouſé quelques habitans, miſérables reſtes de cette nation, que les François ont entiérement détruite.

Le ſujet ordinaire de la guerre, eſt l'enlévement de leurs femmes; un affront ſanglant, qu'on leur aura fait; ou quelqu'un d'entre eux qui aura été tué par ceux d'une nation différente. Mais ce ne ſont pas toujours de ſi légitimes motifs, qui leur fourniſſent diverſes occaſions de rupture. Il faut quelquefois peu de choſe, pour commettre pluſieurs nations enſemble. Un mauvais accueil, par exemple; le refus d'une danſe, qu'une nation étrangére aura été propoſer à une autre; tout cela, & d'autres ſemblables vétilles, aigriſſent les eſprits à l'excès; & donnent naiſſance à une guerre, pendant laquelle on brûle, on viole, on ſaccage, & on commet toutes ſortes de cruautés. La boiſſon eſt quelquefois auſſi la ſource de tous ces déſordres.

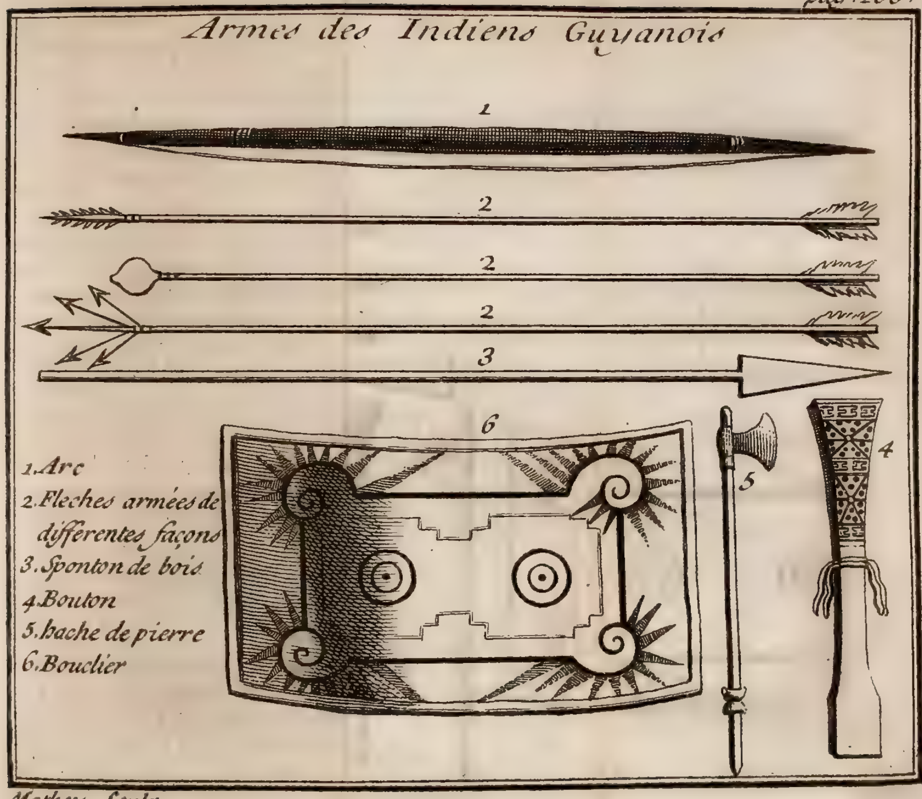
Les armes ordinaires des Guianois, ſont l'arc & les fléches, dont ils ſont parfaitement adroits; & le Boutou. Les Palicours ſe ſervent d'une demie pique, ou ſponton, qu'ils appellent *Serpo.* Cette demie-pique, qui eſt de bois de Lettres, eſt une arme de dif-

tinction, & affectée, pour ainsi dire, aux seuls Chefs de la nation. Ils ont, pour armes défensives, un bouclier fait d'un bois extrêmement léger, qu'ils barboüillent, en dehors, de diverses couleurs. La figure en est presque quarrée, & un peu concave en dedans, où il y a une ance au milieu, qui sert à le tenir plus commodément. Le Boutou, qu'on appelle ailleurs le *Casse-tête*, parce que le principal usage qu'en font les Indiens, est pour faire sauter le crâne d'un seul coup, est une espéce de régle, épaisse de près d'un pouce, longue de deux pieds, étroite par le milieu, & large aux deux bouts, qui sont fort anguleux, de trois ou quatre pouces. On a coûtume de faire cette sorte d'arme, de Bois de fer, de Bois de lettres, ou de quelque autre bois très-dur. L'arc de nos Galibis est fait de même que celui de tous les Sauvages méridionaux. Ils employent le plus beau bois qui puisse se trouver; & lui donnent ordinairement cinq ou six pieds de long. Les flêches sont, à peu près, de la même longueur. Ils les font du haut

de



Mathey Soulp.


Armes des Indiens Guyanois
1
2
2
2
3
6
5
4
1. Arc
2. Fleches armées de differentes façons
3. Sponton de bois
4. Bouton
5. hache de pierre
6. Bouclier
Mathey Sculp.

de la tige d'une eſpéce de Roſeau, aſſez ſemblable à celui qui vient communément dans le Languedoc & dans le Rouſſillon. Ils ont ſoin de mettre au bout de chaque fléche, qu'ils ornent de belles plumes, un morceau de bois long de trois ou quatre pouces, qu'ils inſérent dans la moëlle de ce Roſeau, afin d'en accélérer le mouvement. Ils arment l'autre bout, d'autres morceaux de bois dur, fort pointus, ou façonnés en maniére de ſabre, ou des os de poiſſon, & entr'autres, de ceux qui ſe trouvent aux principales nageoires. Ils ne ſe contentent pas quelquefois de garnir leurs fléches d'une ſeule pointe; ils en mettent juſques à cinq. Ces ſortes de fléches, qu'ils appellent *Poſſirou*, ſervent, non-ſeulement quand ils vont en guerre; mais elles ſont encore d'un grand uſage pour la pêche, parce qu'on peut prendre à la fois autant de poiſſons qu'il y a de dards. Ils n'oublient pas non plus d'empoiſonner les fléches, avec les fruits de *Cururu*; de Piſon, ou avec le lait d'un arbre qu'ils appellent (a) *Pougouly*. Ce lait

(a) *Ficus venenata, Pougouly Indorum dicta.*

P

eſt ſi âcre, qu'il ronge la peau, & cauſe des inflammations étranges. Auſſi les Indiens, quand ils ſont obligés à faire un abbattis en un endroit où il croît beaucoup de ces arbres, ils ont la précaution de ſe bien couvrir des feüillages, afin d'être à couvert d'une ſi fâcheuſe incommodité. Les François ont donné à cet arbre le nom de Figuier ſauvage, à cauſe de la figure du fruit, & parce que le bois en eſt fort mol, & qu'il rend quantité de lait, de même que le Figuier.

Ceux qui ont eu le deſſus à la guerre, n'omettent rien pour ſe rendre redoutables à leurs ennemis, & faire ſentir tout le poids de leur colére, en traitant avec inhumanité ceux qui n'ont pas pû échaper à leur fureur. Les *Noragues*, les *Karannes*, & quelques autres nations, ne ſçavent point ce que c'eſt que de faire quartier. Dès que l'ennemi a lâché le pied, ils courent, comme des forcenés, dans les *Karbets*; ils rompent & briſent ce qui tombe ſous leur main; enfin, ils immolent tout à leur rage & à leur cruauté barbare. Le ſupplice ordinaire de

ceux qui ſont faits priſonniers, eſt de les attacher à une fourche, ou à un arbre : & après avoir vomi toutes ſortes de blaſphêmes, on leur décoche un volée de fléches en différens endroits du corps ; & on les laiſſe quelquefois expirer en cet état. Ceux qui ſont impatiens d'aſſouvir leur vengeance dans le ſang de ces victimes infortunées, commencent à les dépecer par morceaux, qu'ils font boukaner à petit feu. On met la tête des principaux de ces malheureux, en haut du *Karbet*, comme un trophée de guerre, & pour ſervir de monument à leur poſtérité de leur bravoure. Il y en a qui, dans le même eſprit de vanité, employent les os des cuiſſes & des bras de leurs ennemis, pour faire des flûtes. Enfin, ils ſe font une gloire de faire parade de toutes les dépoüilles. La chair étant boukanée, on en fait le partage, pour être mangée enſuite, plutôt par un eſprit de vengeance, que pour tout autre motif. Ils ne trouvent même, de leur propre aveu, aucun goût à cette ſorte de viande, que pluſieurs ſont forcés, en quelque ſorte,

de manger malgré eux, afin d'inſpirer de la terreur à leurs ennemis, qu'un traitement moins barbare pourroit, ſans doute, enhardir à les rendre encore plus fiers. Il y a même des femmes, qui, pour marquer l'horreur qu'elles ont d'un pareil ſpectacle, s'abſentent, avec leurs enfans, du *Karbet*; brûlent & caſſent, à leur retour, les (*a*) *Canaris*, les Couyes, & tout ce qui a ſervi à ce feſtin d'inhumanité. Ceux qui uſent avec moins de cruauté envers les priſonniers, ſe contentent de les faire mourir, ſans les faire languir: S'il y a même quelques-uns qui offrent quelque choſe en échange pour eux, on les leur vend; & ces malheureux ſont dérobés par-là aux ſupplices qu'ils auroient eu à ſouffrir. Les peuples les plus doux ne s'attachent ſur tout qu'à faire des priſonniers, dans la vûë de les retenir à leur ſervice pendant toute leur vie, ou enfin de les rançonner le plus qu'ils peuvent, & d'en tirer un bon parti, en les allant traiter chez les nations avec

(*a*) Vaiſſeau de terre, ou eſpéce de jatte, contenant au moins cent pots.

lesquelles ils vivent en bonne intelligence. Dès qu'un Indien est pris en guerre, il est censé être esclave ; & on lui coupe, sur le champ, les cheveux, pour lui donner à entendre qu'il l'est véritablement. En effet, les cheveux sont une marque de la liberté ; & il n'y a que ceux qui sont libres, qui les laissent croître : & ils ne les coupent jamais, à moins qu'ils ne soyent en deüil.

La guerre est difficile à éteindre chez les Indiens, une fois qu'elle a été allumée par quelque sujet que ce puisse être, à cause du souvenir éternel qu'ils conservent de leurs ressentimens. Ils inspirent même aux garçons, dès leur plus tendre jeunesse, de la haine & de l'animosité contre leurs ennemis : & c'est le seul legs qu'ils laissent, pour ainsi dire, en mourant, à leurs enfans, que de les venger après leur mort, & de faire la guerre à ceux de la nation ennemie. Les Indiens sont donc obligés, en quelque maniére, à toutes les cruautés inséparables de la guerre, & que le mauvais exemple des parens autorise, & perpétuë, de pere en fils, dans les familles. Aussi

très-rarement voit-on faire paix ou tréve, chez les Sauvages. Voici ce que j'ai appris sur la maniére particuliére de conclure la paix, & qui est presque semblable à celle des peuples du Nord.

Un des partis, qui a intérêt de terminer la guerre, se transporte chez la nation ennemie. Ordinairement, c'est le Capitaine, avec les principaux & toute la jeunesse, qui marchent en corps d'armée, bien munis de leurs arcs, fléches, boutous, haches de pierre, & autres instrumens de guerre. A une ou deux petites journées du *Karbet*, ils députent quelques-uns d'entre eux, pour leur aller déclarer qu'ils veulent bien être leurs amis, & vivre désormais en bonne intelligence avec eux. Si la proposition est bien reçûë, on avertit ceux qui ont fait alte, de venir. Les deux nations se rangent en bataille, & font semblant de vouloir se battre. On se chante poüille; on se reproche toutes les cruautés qu'on a commises de part & d'autre. Vous avez enlevé nos femmes, disent les uns: vous avez fait prisonniers, tué, fléché, ou boukanné mon pere, mon

cousin, mon frere, &c. Enfin, après toutes ces vives déclamations, ils jettent, tous à la fois, les armes à terre; on fait des gros cris de joye, & on se rend ensuite au grand *Karbet*, où, pour mieux cimenter cette paix, l'on fait un festin, où l'on boit, sans discontinuer, pendant trois ou quatre jours.

Le Commerce, qui entretient la bonne intelligence entre tous ces Sauvages, & qui leur rend communs certains avantages qui sont propres à un pays & qui ne le sont pas à un autre, se fait chez eux par voye d'échange. Ils méprisent infiniment l'argent. Ils ne vendent rien aux François, & ne se défont pas de leurs denrées, ou autres marchandises, que par troc. Leur commerce roule sur des Esclaves, *Hamaks*, *Pyrogues*, Animaux, Poisson sec, *Manarets*, *Coleuvres*, *Grages*, Potteries, Ustenciles de ménages, *Camizas*, Habillemens, Ceintures, Colliers, & Pierres vertes. A propos de ces Pierres, les Galibis n'ont rien de plus précieux que les (a) *Takouraves*. C'est ainsi qu'ils

(a) Espéce de Jade.

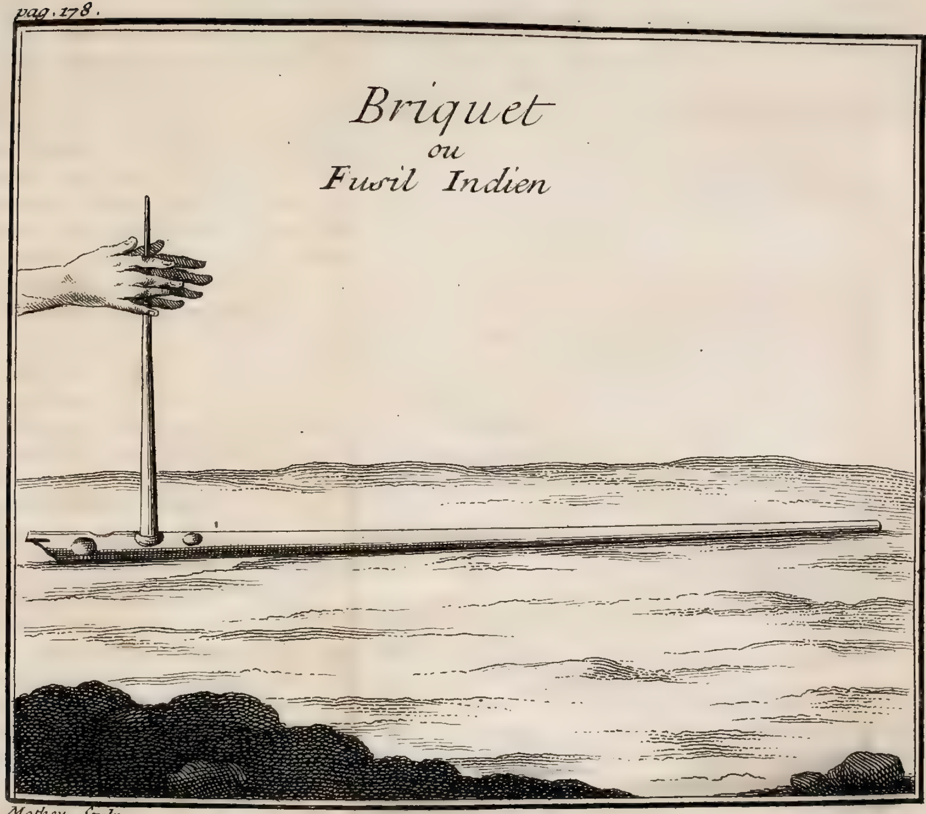
les nomment ; & les prisent plus que nous ne faisons l'Or & les Diamants. Ce n'est pas chez eux seulement qu'on en fait cas : elles sont autant estimées par toutes les autres Nations de la Guiane, qu'elles sont recherchées par les Turcs, les Persans, & les Polonois, qui en ornent toutes sortes d'ouvrages. Cette Pierre est de couleur d'Olive, d'un verd un peu plus pâle, & presque d'un gris de perles. J'en ai apporté de la Guiane de toutes ces couleurs. La figure la plus ordinaire qu'on donne à cette Pierre, est cylindrique, de la longueur de deux, trois, jusques à quatre pouces sur six ou sept lignes de diamétre, & percées dans toute leur longueur. J'en ai vû qui étoient quarrées, ovales, à qui on avoit donné la forme d'un croissant, & empreint la figure d'un crapeau, ou de quelques autres animaux. Cette Pierre est connuë par les Lapidaires sous le nom de Jade. Elle est fort polie, & si dure, qu'on ne sçauroit la travailler qu'avec la poudre de Diamant. On m'a assuré qu'elle étoit factice ; qu'une Nation

appellée *Tapouyes*, qui habitent à cent cinquante lieuës, ou environ, de Para, s'occupent à les façonner ; qu'ils en font même de mortiers, de petits siéges, & autres ustanciles de ménage. On ajoute, que la matiére de ces Pierres est une vase molle, blanchâtre, qu'ils pétrissent, & à laquelle ils donnent la figure & les empreintes qu'ils veulent. Ils mettent tremper, pendant un certain tems, tous les morceaux préparés dans une riviére, au bout duquel ils les retirent. C'est cette eau, disent-ils, qui donne la couleur, la dureté, & le poli qu'on remarque à toutes ces Pierres.

L'éloignement des lieux oblige quelquefois les Indiens à de longs voyages ; mais ils ne s'en embarrassent guéres, parce qu'ils ont tous l'esprit voyageur. Ils font quelquefois de gayeté de cœur 100 ou 200 lieuës pour aller traiter un simple *Hamak*, ou pour assister à quelque danse. Ils marchent ordinairement d'une grande vîtesse ; & ils escaladent les montagnes avec une légéreté surprenante. Ce qui contribuë encore à les rendre lestes,

c'eſt qu'ils ne ſe chargent que très-peu. Ils mettent dans un *kourkourou*, leurs *Hamaks*, quelques *Couyes*, du *Tapano*, ou du *Vicou* en pâte, pour faire de la boiſſon. Voilà tout leur équipage, qu'ils portent tour à tour. Ils chaſſent & ils pêchent tout chemin faiſant, ſans cependant ſe détourner beaucoup. D'ailleurs, ils ne s'embarraſſent pas de manger, pourvû qu'ils ayent de quoi boire. Dans les pays ſecs, où ils ne trouvent pas quelquefois de l'eau, ils coupent en travers des liennes, & ſur tout une eſpéce de pied de veau, qui monte le long des arbres. Il découle de la tige de cette Plante, en moins de deux minutes, de quoi remplir un grand verre. C'eſt ainſi qu'ils ont ſoin de pourvoir aux beſoins de la vie, & de ſe déſaltérer dans les pénibles voyages. Leur maniére de faire du feu n'eſt pas moins ſinguliére. Ils ont deux morceaux de bois, longs de deux pieds, & gros comme le doigt. Ils arrêtent l'un de ces bâtons à terre avec la plante des pieds; ils inſérent l'autre dans une petite foſſe, qu'ils ont faite auparavant

Mathey Sculp



Mathey Sculp

ſur le morceau de bois de deſſous. L'on fait tourner avec force ces deux bâtons l'un contre l'autre ; & par ces ſortes de frottemens, ou térébrations, la ſciûre qui en ſort eſt toute en feu, & allume aiſément des feuilles ſéches, des broſſailles, ou de bois de méche qu'on a ſoin d'approcher. On ſe ſert ordinairement, pour faire ces ſortes de fuſils, du bois de *Cacao*, de *Roucou*, & ſur tout du bois de *Maho*. On appelle en Indien tous les bois qui peuvent ſervir à cet uſage, *Ouato-Vhebé*, qui veut dire, bois de feu.

Dans les voyages, ſoit par eau, ſoit par terre, le Soleil & les Etoiles ſervent de guide aux Sauvages. Ils en connoiſſent quelques-unes des principales, comme la grande Ourſe, & les *Pleyades*, qu'ils nomment *Xerik*. Cette conſtellation leur ſert d'époque pour fixer leur tems. Ils comptent & commencent même les années avec elle. Quand un Indien libre ſe met au ſervice de quelque François, & que c'eſt ſeulement pour un an, il y reſte juſques à ce que les *Pleyades* recommencent à paroître de re-

chef, avec le Soleil, ſur l'horiſon. C'eſt là proprement leur année ſolaire. Ils comptent auſſi le tems, par le nombre de lunaiſons. Mais, malgré cela, ils ne ſçauroient jamais dire l'âge qu'ils ont, ou celui de leurs enfans. Outre le Soleil & les Etoiles, qui les dirigent dans leur route, les arbres auſſi leur tiennent lieu de Bouſſole. Ils placent toujours le ſud du côté où la cime penche davantage. Dans les endroits où ils n'ont jamais été, & où ils croyent repaſſer, ils font, à droit & à gauche, en chemin faiſant, des marques ou eſpéces d'entailles ſur les troncs des arbres, & ils coupent même des branches. Quelques battus que ſoyent les chemins par où les Indiens ont coûtume de paſſer & repaſſer, à peine cependant diſtingue-t'on ces petits ſentiers, ou rigoles; car on ne ſçauroit mieux les comparer. La légéreté avec laquelle ils marchent, fait qu'ils n'impriment que très-foiblement la trace de leurs pieds. D'ailleurs, tout eſt ſi rempli des liennes, & des troncs d'arbre qui tombent à terre, qu'on eſt obligé fort

ſouvent de ſauter d'un arbre ſur l'autre, au lieu de marcher de ſuite.

Quand ils voyagent ſur les riviéres, ils ſuivent ordinairement le courant de l'eau; & ils ne ſont pas ſi embarraſſés, ni ſi fatigués, que quand ils ſont obligés d'aller par terre : auſſi préferent-ils ces voyages-là aux autres. S'ils apperçoivent de loin quelque Pirogue, ils lui parlent avec une eſpéce de porte-voix, qui ſe fait entendre d'aſſez loin, & qui eſt fait de deux piéces, attachées enſemble avec des lianes. Le porte-voix, qu'ils appellent ſignal, leur ſert auſſi pour donner avis de leur arrivée, lorſqu'ils approchent du *Karbet* où ils doivent débarquer. Ils ont, outre le ſignal, différentes flûtes, qui ſervent aux mêmes uſages; &, entr'autres, une qui eſt ſemblable à celle du Dieu Pan, ou aux ſifflets de ceux qui vont de village en village, dans le bas Languedoc & dans le Rouſſillon, mutiler les bêtes.

Dès que la marée leur vient à manquer, on commence à iſſer le canot à terre; on choiſit un endroit dans les

bois, tout près de la mer, ou de la riviére : on accommode quelques branches d'arbre, pour y tendre les *hamaks* : chacun fait du feu contre son gîte : & quoique l'on soit très-souvent incommodé de la fumée, &, pour ainsi dire, boukané, les Indiens ne sçauroient jamais rester sans feu : ils ont même grand soin de ne le pas laisser éteindre pendant la nuit ; moins pour chasser le Diable, qu'ils craignent infiniment, comme quelques Voyageurs ont écrit ; que pour se garentir de l'insupportable incommodité des Moustiques, des Maks, & des Maringoins : sans cela, la place ne seroit pas certainement tenable. On campe, ordinairement, tous les soirs à bonne heure, pour avoir le loisir de se bâtir un logement, sur tout dans le tems des pluyes. On plante, çà & là, quelques pieux en terre : on entrelasse quelques branchages, qui servent de toît, pour pouvoir se mettre à l'abri pendant la nuit, qu'on est obligé de passer sous ces misérables huttes, qui ne garantissent pas beaucoup des grosses pluyes, qui sont si

ordinaires dans tout le pays.

Dès qu'on ſe diſpoſe à quelque voyage, le Chef de la nation prend, avant le départ, une petite corde mince & fort déliée, à laquelle il fait autant de nœuds, qu'il prétend demeurer de jours. A leur arrivée, ils attachent cette petite corde, qu'ils appellent *Careta*, ou *Kexy*, au milieu du grand *Karbet* ; de laquelle on a ſoin, chaque jour, de défaire un nœud. C'eſt ſur cette corde, que chacun prend ſes meſures, pour ſe diſpoſer à partir. Les uns radoubent, & mettent en état les *Pirogues* ; les autres font des *Pagayes* : les femmes préparent les vivres néceſſaires pour toute la route ; car il faut tout porter avec ſoi, faute d'hôtellerie. Le jour du départ, quoiqu'ils ſe préparent de bon matin à s'arranger, ils ne décampent ordinairement que fort tard. Avant que l'on aye *karbeté*, & qu'on aye fini la boiſſon qui eſt dans les *Couyes* , la journée ſe paſſe ; & le départ n'eſt ordinairement qu'à trois heures après midi. Auſſi ne vont-ils pas loin ce jour-là, & ne paſſent guéres l'em-

bouchure de leur riviére.

Les Indiens ſuperſtitieux obſervent religieuſement, pendant leurs voyages, certaines coûtumes, deſquelles ils n'oſeroient ſe départir. Ils n'ont garde, ſur tout, de nommer pluſieurs choſes par leur nom. Si l'on a à parler d'un Rocher, par exemple, il faut dire, Celui qui eſt dur : ſi c'eſt un Lézard ſur lequel roule le diſcours, il faut pareillement ſe ſervir de périphraſe, & dire, Celui qui a une longue queuë. Il eſt dangereux auſſi de nommer les *Criques*, les Iſlots qui ſont ſur la route, de même que les *Pyayes*. Tout cela, au moins, fait venir la pluye, ſans compter que l'on s'expoſe, par-là, à faire naufrage, & à faire ſortir, du fond des eaux, quelque monſtre affreux, qui viendroit dévorer l'équipage. Un de mes amis étant un jour bien avant dans une riviére, avec une vingtaine d'Indiens, s'aviſa de demander le nom d'une Crique, qui n'étoit pas loin de l'endroit où l'on devoit ſe rendre : mais perſonne ne diſoit rien, & tout le monde faiſoit la ſourde oreille. Ceux cependant qu'il queſtionnoit

questionnoit davantage, & qui ne pouvoient pas s'empêcher de répondre, assûroient qu'ils n'en sçavoient rien : d'autres répondoient, Demande-le à celui-là ; & ils se renvoyoient ainsi la bale. Il comprit, sur le champ, la difficulté ; & commença à les railler fortement sur la peine qu'ils faisoient paroître à nommer cette *Crique* en leur langue. Enfin, il pressa tellement un d'entre eux, qu'il l'obligea à lâcher la parole fatale, & nommer la *Crique* en question. A peine eut-il dit cela, qu'ils furent accueillis d'une grosse pluye, qui dura toute la nuit. Il fallut voir comme ils lui en donnerent à leur tour. Il avoit beau leur persuader, que cette pluye n'étoit point du tout l'effet du mot que l'on venoit de prononcer : il ne fut pas crû ; & cette pluye fut pour eux une espéce de conviction, & une démonstration évidente de la vérité de la tradition de leurs ancêtres. Ils s'en prirent fortement à celui qui avoit été assez facile que de nommer la Crique ; & on lui fit des cuisans reproches de ce que, par son trop de complaisance, il avoit

attiré ſur eux tous cette pluye ſi incommode, qui leur avoit fait paſſer une cruelle nuit.

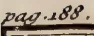
Si les Indiens vont en Ambaſſade, à peine ſont-ils arrivés au lieu marqué, que le maître chez qui ils vont, ſe tranſporte au dégrad où ils doivent débarquer; ou bien, il y envoye quelqu'un de ſa part, avec toute la jeuneſſe, pour les recevoir: Et on les conduit, en même tems, au grand *Karbet*. Là, le Chef leur fait un accueil gratieux, offre des ſiéges aux principaux, & les ſaluë tous les uns après les autres: ceux du *Karbet*, à ſon imitation, en font de même. Après tous ces ſaluts, qui ſont aſſez ennuyeux, chaque Capitaine du Village envoye par tout un Indien, qui eſt comme ſon Adjoint, porter ſes ordres, & annoncer ces nouveaux venus. Enfin, cette eſpéce de Subdélegué eſt chargé du ſoin de faire donner à manger à tous les étrangers durant leur ſéjour, pendant lequel ils ſont entiérement défrayés de tout. Pour l'ordinaire, ils en ſont quittes à bon marché; car on ſatisfait tout le monde, avec de la

Caſſave, du Vicou, ou quelque morceau de Poiſſon boukané ; fort ſouvent même, ils mangent la Caſſave ſéche. Mais il faut dire, à la loüange des Indiens, qu'ils ſe contentent de ce qu'on leur donne. On range donc un petit nombre de ſiéges, devant leſquels on ſert, ſur des plats, ou ſur des *Aouaris-aouaris* (qui ſont une eſpéce d'Ecran, ou d'Evantail, fait de feüilles de Palmiſte), de la Caſſave, du Poiſſon, ou de la Viande, ſuppoſé qu'il y en aye. On fait aſſeoir les principaux ſur les ſiéges préparés : le reſte des étrangers ſe rangent au tour de ceux-ci, à leur ordinaire, ſur leurs talons. Le repas fini, le Chef a ſoin de préparer des Pipes de Tabac, qui ſervent de contenance, dans leurs converſations. Ces Pipes ne ſont autre choſe que des feüilles ſéches de Tabac, roulées dans des morceaux d'écorce d'arbre. L'arbre qui ſert à cet uſage, & que les Indiens appellent *Oulemary*, eſt revêtu en dehors d'une écorce brune, aſſez unie, épaiſſe d'une ligne & demie : le dedans eſt garni de pluſieurs membranes, ou feüillets

minces, jaunâtres, & ſur leſquels on écrit auſſi facilement que ſur le Papier. Ce ſont ces petites peaux qu'on détache, pour en faire ces Pipes, qui ſont très-commodes : car on les fume en même tems que le Tabac ; & elles empêchent qu'on ne ſente à la bouche cette fumée âcre, qui brûle la langue, & qui porte ſouvent à la tête. Les Pipes étant prêtes, le Capitaine en allume deux ; une pour lui, & une autre pour le principal chef des étrangers. Celui-ci eſt étendu dans ſon Hamak, où il fume d'un grand ſang froid ; tandis que ſon hôte eſt aſſis auprès de lui, ſur un ſiége de bois, qu'ils appellent *Moulé*. Cet eſpéce de tabouret, qui eſt tout d'une piéce, eſt très-incommode à mon avis ; car le deſſus, à qui on a donné la figure, à peu près, d'un canot, eſt ſi creux dans le milieu, qu'on y enfonce juſques à la ceinture, & les genoux touchent preſqu'au menton. Une perſonne qui n'eſt pas faite à ces ſortes de ſiéges, croit toujours tomber à terre, quand elle veut s'y aſſeoir.

Dans cette attitude, le Chef des

Mathey Sc



Moulé

ou

especede Tabouret Indien

Mathey Sculp

étrangers commence ſon Harangue, qui eſt toujours fort longue. Il débute ſouvent par quelques préambules, qui n'ont quelquefois aucun rapport avec ce qu'il va dire. Il porte la parole au nom de toute la nation, pour l'ordinaire. Il expoſe le ſujet de leur voyage. Ce ſont ici des diſcours de longue haleine, dont la prononciation eſt tout-à-fait différente de celle dont on a coûtume de ſe ſervir communément. Ils parlent avec une rapidité extraordinaire, & une grande volubilité de langue. Ils ſe ſervent alors de certaines liaiſons, qui ne ſont point en uſage dans les diſcours familiers. Ils affectent, ſur tout, de parler du nez; & appuyent ſi fort ſur les finales, qu'on diroit qu'ils parlent une toute autre langue que la leur. Nos François appellent cette maniére de converſer, *karbéter*. Dès que l'étranger a fini, le Chef du lieu harangue à ſon tour; & répond, à peu près, dans le même ſtyle. Il prononce avec beaucoup de gravité, & d'un ton ferme, ſemblable à un homme qui déclame. Souvent ils ne s'écoutent pas, ni l'un, ni l'autre,

Il y en a qui parlent des demies heures entiéres, ſans s'arrêter un moment. L'autre, pendant ce tems-là, ſe diſtrait, comme il lui plaît, & s'entretient même tout bas avec ceux qui ſont auprès de lui, ſans que cela choque aucunement celui qui harangue; bien entendu qu'il rendra, à ſon tour, la pareille, lorſque l'autre reprendra la parole. Et ils paſſeront quelquefois des matinées entiéres à *karbéter*, & à ſe parler de la ſorte. Ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt que, ſi l'étranger eſt un Indien d'une nation dont la langue eſt très-différente, chacun *karbete* en ſa langue; & ainſi l'on ſe parle des heures entiéres, où, le plus ſouvent, on n'entend rien, de part & d'autre. Pour moi, je crois qu'ils ne font cela, que pour ſe diſtinguer des jeunes gens, & afin de leur inſpirer du reſpect pour eux. Les Harangues recommencent de nouveau, lorſqu'ils ſont ſur leur départ. Rien n'eſt, à mon avis, plus long, ni plus ennuyant, que ces ſortes de *karbétages*. Mais c'eſt le goût des Indiens, & la maniére ordinaire de leurs Orateurs. Après qu'on a ache-

vé d'haranguer, les Indiens ſe délaſſent pendant trois ou quatre jours : l'on danſe enſuite : & la fête finit par un grand vin, ou feſtin à boire ; car on ne ſçait ce que c'eſt que de manger, dans ces ſortes de repas ſolemnels.

Les Danſes de tous nos Sauvages ſont graves & ſérieuſes. On ne voit point aucune familiarité parmi les jeunes Indiennes, qui danſent avec les hommes ; & tout y reſpire l'honnêteté & la pudeur. Il n'en eſt pas de même chez les Négres, qui n'obſervent pas tant de meſures. Il n'y a point de poſtures & de geſtes obſcenes dont ils ne ſe ſervent dans leurs Danſes : Auſſi les Miſſionnaires ne manquent point de déclamer vivement contre les *Kalendas*, & autres Danſes lubriques. L'uſage pourtant en eſt très-commode pour être ſupprimé ; & les Négres, qui aiment à danſer à la fureur, & qui n'en ont point d'autres que de cette eſpéce, paſſent au-deſſus de toutes les menaces qu'on peut leur faire.

Quoique la Muſique des Négres

ſoit une eſpéce de charivari, & que le tintamare qu'ils font avec leurs Tambours, dont le bruit eſt accompagné de huées & de cris extraordinaires, ſoit très-déſagréable, ils ne laiſſent pas d'avoir quelques inſtrumens qui ſont aſſez harmonieux, & plus agréables même que les Fluttes des Indiens. Celui qu'ils nomment *Balafo* eſt très-agréable. Cet inſtrument n'eſt autre choſe qu'un arrangement de Calebaſſes vuides, plus petites les unes que les autres, en diminuant toujours, & attachées deſſous des liteaux d'un bois très-dur, & rangés paralellement. On diroit, à entendre toucher le *Balafo*, que ce ſont de petites Orgues. Les Négres ſe ſervent encore dans leurs Danſes d'un autre inſtrument, qu'on appelle *Ventan*. Ce Ventan eſt proprement un Archet de Violon, auquel on met, à la place du crin, une petite lianne mince & fort déliée. On tient d'une main cet Archet, dont on applique l'extrémité à la bouche, & on frappe de l'autre avec une baguette ſur la petite lianne. On a ſoin de retenir un peu ſon ſouffle, de même

même que quand on jouë de ces petites machines de fer, qu'on appelle trompes. Ce Ventan, par ces ſortes d'inſpirations, rend un ſon ſemblable à une pochette.

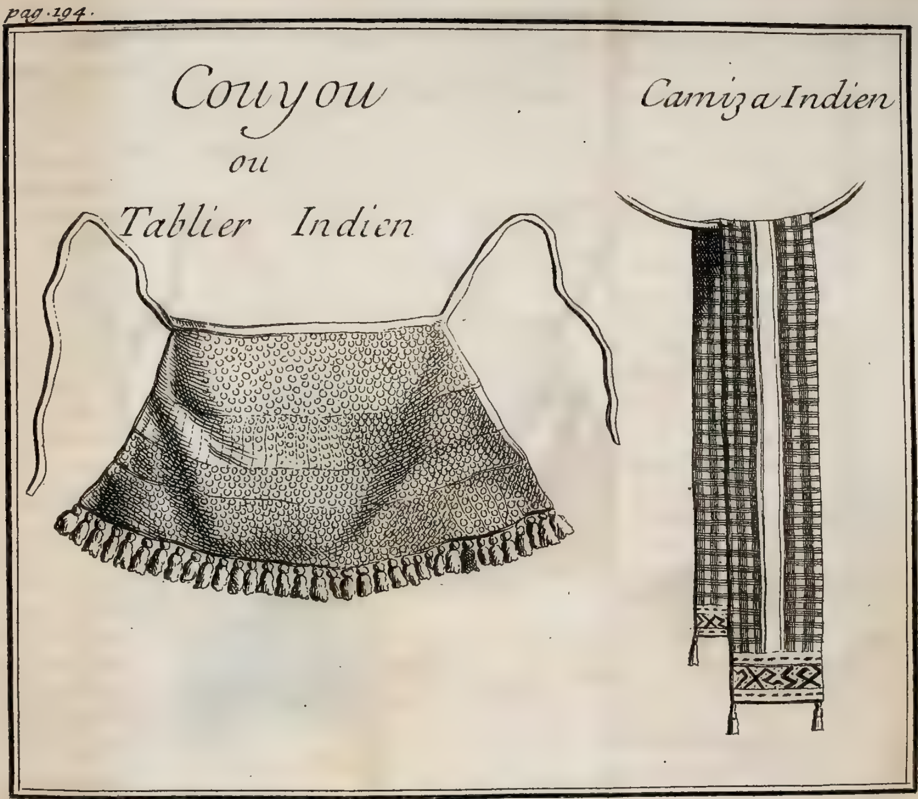
Les préparatifs que font ordinairement les Sauvages, avant d'exécuter leurs Danſes, qui paſſent chez eux pour des choſes de grande importance, & qui ſont d'ordinaire la plus forte preuve qu'ils ſe puiſſent donner de leur amitié & de leur confiance; conſiſtent à ſe bien ajuſter, à s'orner le corps, à ſe faire les cheveux; c'eſt-à-dire, les couper ſur le front horizontalement, comme la plupart des Moines. Ils font au reſte grand cas de les avoir bien noirs & fort droits. J'ai vû une Indienne qui avoit ſoin d'huiler & d'applatir ſouvent les cheveux d'un de ſes enfans, qui les avoit un peu châtains & naturellement friſés. En un mot, les Indiens tâchent de ſe mettre, autant qu'il leur eſt poſſible, ſur leur propre. C'eſt dans ces occaſions, s'il y a quelque beau tour de plumes, quelque joli *Couyou*, de riches Colliers, ou Braſſelets, Cein-

tures, ou quelqu'autre bijou, il paroît ce jour-là. Quelque air de pauvreté qu'on voye chez eux, la vanité n'en eſt cependant pas bannie. Les Indiens ſont ravis d'être magnifiques, & ſe piquent tous à l'envi qui ſera le plus propre, & qui ſe montrera avec de plus beaux atours.

Les piéces dont les femmes ſe ſervent pour ſe parer, conſiſtent dans un beau Couyou. Ceux qui ſont deſtinés pour les grandes Danſes, ſont plus grands qu'à l'ordinaire, & tombent juſqu'au genou. On y voit les plus beaux compartimens du monde ; & la plus fine Raſſade n'y eſt pas épargnée. Ils mettent par-deſſus le Coyou, des Ceintures qui leur ſont pluſieurs tours, & faites de petits brins d'un coquillage, ou eſpéce de Burgos, qui ſe trouve le long des riviéres, auſquels ils donnent, ſur un grès, la figure d'un petit cercle. On n'oublie pas non plus d'orner tout le corps de Braſſelets deRaſſade blanche & bleuë, qui eſt celle que les Indiens eſtiment le plus. Les hommes ont des Tours de Plumes, dont ils ceignent leur tête.



Mathey Sc



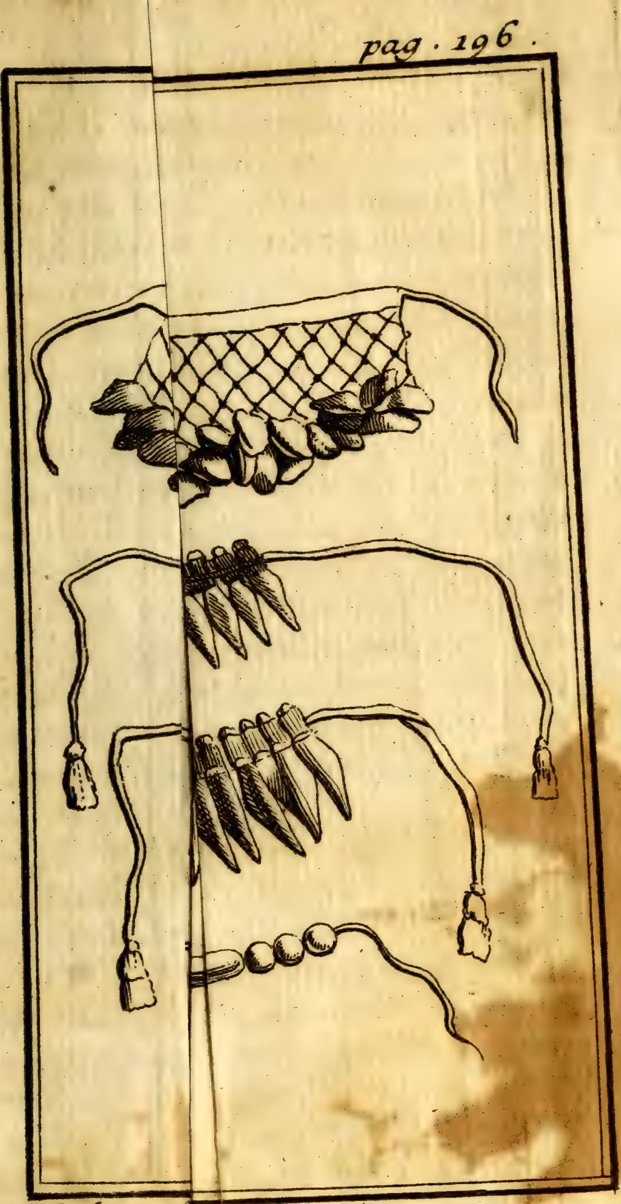
Mathey Sculp

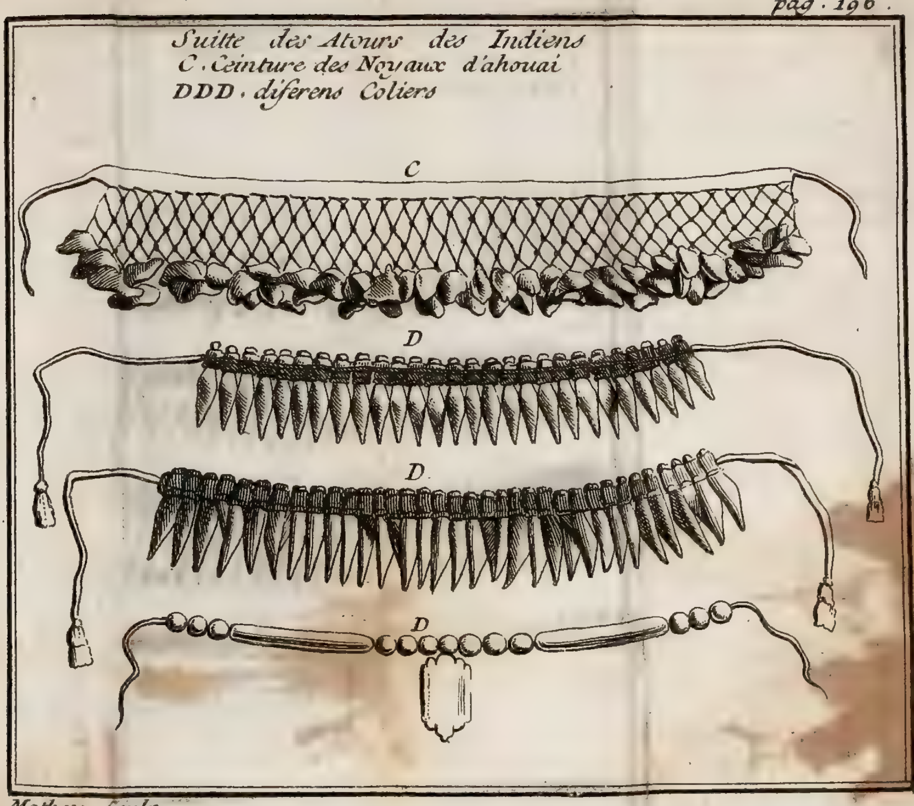

férents Atours
liens se parent dans leurs danses
A Bonnets de Plume
A
Mathey Sc


A
Différents Atours
dont les Indiens se parent dans leurs danses
AA Bonnets de Plume
A
Mathey Sculp.

Ces Tours ſont pluſieurs plumes de diverſes couleurs, attachées enſemble, ou rangées par étages. Ils appellent les premiers *Hoummari*, & les derniers *Caneta*. Ils en ont d'autres, dont ils couvrent leur tête, ſemblables à un Diadême. Le haut eſt quelquefois relevé de trois ou quatre longues plumes de la queuë d'Arra. Mais en fait de plumage, rien n'approche de la beauté d'un Bonnet que j'ai eu des Indiens du côté de l'Amazone. Le fond de ce Bonnet eſt une eſpéce de réſeau, ou treſſe de perruque, dont toutes les mailles ſont garnies par compartimens de petits pinceaux, longs d'un pouce, faits d'un duvet, ou des plus fines plumes, & des plus vives couleurs qu'on peut imaginer. Le rouge eſt d'une couleur de feu éclatant; le jaune, d'une riche couleur de Jonquille; & le bleu, du plus beau du monde. Outre ces ajuſtemens, ils attachent encore au-deſſous du genou, & à la cuiſſe, des Jaretiéres, où ſont attachées quantité de Noyaux du fruit d'*Abouai*. C'eſt avec ces Jaretiéres qu'ils battent la meſu-

re, en frappant fort du pied. Il n'eſt pas poſſible d'exprimer le bruit effroyable que font ces ſortes de grelots. Les Indiens, qui ſont avant dans les terres, cultivent cet arbre uniquement pour en avoir les noyaux; car le fruit eſt un poiſon mortel. Les femmes qui n'ont pas l'uſage de la Raſſade, en garniſſent auſſi leurs Couyous. Ils ornent encore leur col de Colliers faits de dents de Tygre, arrangées fort proprement. Ils en font auſſi d'une autre matiére. Ce ſont des quillages qu'ils poliſſent ſur un grès, & leur donnent la figure d'une quille. Ils appellent ces ſortes de Colliers, en leur langue, *Kouratari*. Mais le plus eſtimé, & le plus riche de leurs bijoux, ſont les Pierres vertes: auſſi les Indiennes ſe croyent plus belles, quand elles ont pluſieurs de ces Pierres penduës au col, & qui leur tombent ſur la gorge. Elles en mettent auſſi au cartilage du nez, qu'elles ont percé dès l'enfance. Cependant tout cela fait un aſſez vilain étalage. Les Indiens, du côté de Para, endoſſent une eſpéce de Tunique de


pag. 196.
Mathey s


Suitte des Atours des Indiens
C. Ceinture des Noyaux d'ahouai
DDD. diferens Coliers
C
D
D.
D
Mathey Sculp





Maty



Mathey Sculp.



coton, ou Chemiſe ſans bras, faite de deux piéces couſuës enſemble par les côtés avec beaucoup de propreté. Ce vêtement, qui eſt particulier aux Chefs de ces Nations, ne deſcend que juſques aux genoux, & ne s'ouvre que trois travers de doigt ſur le devant de la poitrine. Il eſt peint au-dehors par compartimens, & de diverſes couleurs qui ne s'en vont point à l'eau.

Enfin, la derniére façon que les Sauvages ſe donnent, pour ſe mettre tout-à-fait ſur leur propre, conſiſte à ſe peindre entiérement, ou en partie, le corps, avec du Genipa, ou du Roucou, qui eſt la couleur qu'ils aiment le plus, & qu'ils ont toujours à portée. Ils employent aux mêmes uſages le *Kariarou*, qui eſt une fécule auſſi rouge que le Vermillon d'Eſpagne, qu'ils tirent des feuilles d'une (*a*) lienne, ſemblable, en quelque maniére, à la Vigne. Mais toutes ces couleurs ſe paſſent bien-tôt, parce qu'elles ne ſont qu'à la détrempe. Quand ils veulent être plâtrés pour

(a) *Convolvulus tinctorius, folio vitigineo.*

long-tems, ils se peignent, pour ainsi dire, à l'huile. Ils prennent, pour cet effet, une résine blanche qui découle d'un arbre appellé (a) *Sipo*. Après l'avoir fait un peu ramollir au feu, ils la noircissent, en y mêlant des feuilles brûlées de *Marakoupi*, de *Baroulou*, ou de quelqu'autre arbre. Pour rendre encore le *Sipo* plus mollasse, ils le délayent avec un peu d'huile de *Karapa*. Ils prennent de cette couleur avec un petit morceau de côte de Coumoun (qui est un Palmiste), avec lequel ils tracent au-devant de la poitrine, aux bras, & sur tout sur le visage, différentes rayes, ou compartimens, à peu près dans le même goût qu'ils barbouillent leurs Couyes. Nos Indiens ne se font point ces peintures caustiques, qui sont si en usage parmi les Sauvages Septentrionaux. Ils se contentent seulement de se peindre superficiellement le corps, d'une maniére quelquefois extraordinairement bizarre. Souvent ils ne se barbouillent qu'un œil; tantôt, c'est le bout du nez; tantôt, la moitié du visage, le

(a) *Terebinthus, Pistaciæ fructu, non eduli.* Plum.

menton, ou une oreille, ſuivant leur fantaiſie. Ils croyent ſe donner un air de beauté quand ils ſe façonnent de la ſorte, quoique véritablement cela les faſſe paroître ridicules, & tout-à-fait originaux. Ils ne ſont pas moins ſoigneux de leur teint : les hommes le ſont ſur tout plus que les femmes : Auſſi ſe frottent-ils ſouvent avec l'huile de *Karapa*, pour n'être pas hâlés, diſent-ils, du Soleil. Ils m'ont aſſûré, que cette huile leur tenoit la peau fraîche, & les empêchoit de ſentir la trop grande ardeur du Soleil. Les Indiens, après s'être donc ajuſté & préparé pour la Danſe, ſe rendent ſur le lieu où elle doit être exécutée. Voici comment ils s'y prirent une fois que je me trouvai, par hazard, parmi ces Sauvages.

Ils commencérent donc un ſoir cette fameuſe Danſe, environ ſur les cinq heures, qui ne finit qu'au lever du Soleil. Je fus d'abord ſurpris de l'arrangement de leurs différens airs. L'ouverture étoit une eſpéce de Chaconne : d'autres airs, qui venoient enſuite, qui ne ſentoient point le Sau-

vage, & qui auroient pû être comparés à des Menuets, ſuccédoient au premier. Leurs Fluttes, qui ſont faites d'un morceau de roſeau d'environ trois pieds de long, étoient ornées de différentes Plantes, & rendoient un ſon aſſez harmonieux; & comme elles ſont groſſes à proportion les unes des autres, de même que les tuyaux des Orgues, elles faiſoient enſemble tous les huit Tons. Une, par exemple, étoit le *Ré*; l'autre, le *Mi*; une troiſiéme, le *Fa*; & ainſi des autres. Les Joueurs s'accordoient parfaitement bien, chacun s'arrêtant & reprenant aſſez juſte. Les Danſeurs allerent à une portée de mouſquet du grand *Karbet*, pour achever de mettre tous les atours, & faire leur entrée. Je fus frappé de ce Spectacle. Le premier qui conduiſoit la bande, tenoit à la main une demi-pique d'un bois fort dur, au bout de laquelle étoit attachée une trouſſe de grelots, ou noyaux d'Ahouai, & qui faiſoient un bruit à fendre la tête. Un autre, vers le milieu des Danſeurs, avoit des jaretiéres ornée de ſemblables grelots.

Tous les Danſeurs ſuivoient à la file les uns après les autres, ayant leurs têtes ornées de divers tours de plumes, le corps peint, & les bras, & les jambes garnies deBraſſelets de différentes couleurs. Ils s'en vinrent, dans cet équipage, ſur la place du Karbet, où il n'y avoit pas un ame, parce que chacun s'étoit caché. C'eſt une ſuperſtition des Indiens, de croire que le premier qui verroit arriver les Danſeurs ſur la place, mourroit dans le cours de l'année. Ils ont donc tous grand ſoin de ſe cacher, dès que les Danſeurs veulent partir. A peine ſont-ils arrivés, qu'ils ſortent, tous à la fois, de leurs retraites, en faiſant des huées, & criant comme des enragés; & viennent ainſi aſſiſter à la Danſe. Alors les jeunes filles du lieu, parées le mieux qu'il leur a été poſſible, ſe joignent aux Danſeurs. Leur maniére de danſer eſt aſſez ſinguliére : c'eſt plutôt une marche, qu'une danſe. Elle conſiſte principalemennt à frapper du pied en cadence, qui eſt toujours ſoutenuë; & à accompagner cela d'un mouvement du corps, aſſez ſembla-

ble à celui d'un boiteux.

La Danse finie, on se rend au *Karbet*, où l'on termine cette solemnité par un festin, que les vieilles femmes ont préparé de longue main. Tout ce grand régal consiste à boire continuellement, pendant trois ou quatre jours de suite, sans interruption. Toutes leurs boissons, dont la bâse est toujours le *Maniok*, sont assez dégoûtantes. Ils en font cependant quelques-unes par régal, qui ne sont pas mauvaises; comme la boisson d'*Anana*, d'*Acajou*, & de quelques autres fruits, qu'on gruge, & qu'on passe ensuite à travers un *manaret*. Mais celles dont ils se servent dans ces grands festins, sont le *Vicou*, le *Paya*, ou le *Quachiry*, dont on lit la maniere de les préparer dans plusieurs Relations. On remplit donc de boisson de grands vaisseaux de terre que les Traiteurs François appellent *Canarys*, & les *Galibys*, *Touroüas*. On range tous ces *Canarys*, dont le plus petit contient le moins cent pots, en perspective d'un bout à l'autre du *Karbet*. Les femmes apportent à boire aux hom-

mes avec de grands *Coüyes* qu'elles ont ſoin de remplir, à proportion qu'on les vuide. Ces malheureux ſe donnent, pour ainſi dire, pendant trois ou quatre jours, une eſpéce de queſtion volontaire, & ne diſcontinuent de boire, que pour rendre ce qu'ils ont déja pris; ils n'ont pas plûtôt vomi, qu'ils recommencent de nouveau à boire, & à dégueuler comme auparavant. Il n'eſt pas concevable comment ils peuvent tant boire. Tout le monde en prend avec excès, hommes, femmes & enfans. Et il n'y a peut-être pas de nation dans le monde, qui boive plus que nos Sauvages. Enfin ils ſe font un point d'honneur de mettre à ſec tous les *Canaris*, y en eût-il un nombre encore plus grand qu'à l'ordinaire. Chaque Indien cependant boit, pendant les trois ou quatre jours que dure cette débauche, l'équivalent à une barrique de vin. C'eſt donc le défaut de boiſſon qui termine, pour ainſi dire, cette cérémonie, & qui fait prendre aux étrangers congé de leurs hôtes, après cependant leur avoir laiſſé les Fluttes.

C'eſt une loi, parmi les Guianois; d'aller porter les Fluttes & leurs Danſes dans d'autres *Karbets*, d'où on les tranſporte encore plus loin.

L'heureuſe ſanté dont jouiſſent en général les Indiens de la Guiane, me fit ſonger à obſerver comment la Médecine ſe pratiquoit parmi eux; & ſur tout, je les queſtionnois ſouvent ſur l'uſage & les vertus des Plantes. Toute leur ſcience dans les maladies conſiſte à ſe réduire à une diéte outrée, c'eſt-à-dire, à ne prendre que quelque *Couye* de boiſſon, ſe laver ſouvent le corps, & boire le ſuc, ou la rapure de quelque Plante. En un mot, nos Indiens ſont de grands ignorans en fait de Médecine. Leur ſçavoir eſt fort borné là-deſſus. Nous leur devons pourtant quelques bons remédes, que le hazard leur a plutôt montré que leur ſagacité. Ils ſe ſervent dans la Diſſenterie, qui fait autant de ravage chez eux qu'en France, de la Racine de *Simaroumba*, avec un ſuccès admirable. L'écorce de l'arbre qu'ils appellent *Xouroquouy*, guérit auſſi le même mal, en faiſant vomir,

de même que le Simaroumba. Il y a des Nations, vers l'Amazone, qui ſe donnent des Lavemens avec des Seringues, ou eſpéce de Balons, dont nous avons parlé ci-deſſus; mais je crois qu'ils n'ont appris à en faire cet uſage que des Portugais & des Européens. Les Indiens ſe ſervent auſſi de divers fruits, & pluſieurs gommes, pour ſe ſoulager dans leurs maladies, où ils ſont d'une patience à toute épreuve. Jamais Indien ne ſe plaint; & quelque grand que ſoit le mal qu'il ſouffre, il ne laiſſe pas échapper un ſeul cri, pas même un ſoupir. Leur Héroïſme eſt admirable dans les maladies, auſſi-bien que dans les châtimens qu'on leur fait ſouffrir en guerre.

Quelques excellens Remédes qu'ayent les Sauvages, & quelques bons effets qu'ils en ayent éprouvés en différentes occaſions, ils ne s'en ſervent pourtant guéres, parce qu'ils ſont tous ſuperſtitieux au dernier point, & qu'ils ſe perſuadent que c'eſt le Diable qui cauſe toutes leurs maladies. Ils s'adreſſent donc, avec une

confiance entiére, aux (a) *Piayes*, qui ont, disent-ils, la vertu de fléchir, ou de chasser le Diable des corps des Malades, dont il s'est injustement emparé. Ce préjugé en faveur des *Piayes*, qui est commun aux Sauvages de l'une & l'autre Amérique, sert beaucoup à accréditer ces Jongleurs, qui ont le talent de nourrir ces pauvres peuples dans cette croyance, afin d'abuser de leur simplicité.

Les Indiens donnent différens noms au Diable. Les *Galibis* l'appellent *Hyorokan* : les *Arrouas*, *Amignao* : ceux qui sont avant dans les terres, *Anaanh*; & les *Caraïbes*, *Maboya*. Nos Sauvages subdivisent encore le Diable en plusieurs espéces; & ils en reconnoissent de plusieurs sortes, dont il seroit inutile de rapporter ici les noms. Celui qu'ils craignent le plus s'appelle *Chinay*. Ce *Chinay*, à ce que ces pauvres peuples s'imaginent, est un vrai mangeur d'Indiens. Il ne se nourrit que de leur chair; & il succe tout leur sang. Voilà pourquoi nous sommes si maigres, ajoutent-ils, quand

(*a*) Magiciens, ou Jongleurs.

nous ſommes malades. L'*Hyorokan* étrangle les uns, corrompt le ſang des autres; couvre d'ulcéres les corps de ceux-ci, & donne la jauniſſe à ceux-là. Enfin le Diable eſt le ſeul auteur des maux qu'ils ſouffrent. Quelques infatués qu'ils ſoient du Diable, ils n'en ont cependant pas une idée raiſonnable, & n'en ſçauroient rien dire qui pût ſatisfaire. On a queſtionné les plus fameux *Piayes* d'entre eux. On leur a demandé ce que c'étoit que cet *Hyorokan* dont ils parlent ſi ſouvent: ils n'ont jamais pû donner la ſolution de la difficulté; & ils ont été contraints d'avouer qu'ils n'en ſçavoient rien; & que s'ils piayent, c'eſt pour s'accommoder à l'uſage: C'eſt notre coûtume, diſent-ils; c'eſt ainſi que nous l'avons vû pratiquer à nos ancêtres.

Cet art de guérir les malades, qui conſiſte en ſuperſtitions criminelles, eſt un des grands empêchemens, non-ſeulement à la converſion de tous ces Peuples, mais encore à éprouver bien des remédes avantageux pour la ſanté, que nous aurions pû avoir d'eux.

C'eſt donc leur unique azile de recourir toujours aux *Piayes* pour donner la ſanté aux malades. Ces *Piayes*, qui ſont, pour ainſi dire, les dépoſitaires de toutes les ſuperſtitions Indiennes, font beaucoup de bruit, & paſſent même pour de grands Docteurs parmi ces pauvres Sauvages; quoique ce ſoient pourtant de grands ſots, & que leurs tours ſoient très-groſſiers. Quelquefois les Indiens ſont Capitaines & *Piayes* tout enſemble; c'eſt-à-dire, Chef de la Nation & Médecin. Les fils des *Piayes* prennent ordinairement le métier de leur pere. Mais n'eſt pas *Piaye* qui veut. Il en coûte beaucoup pour le devenir. Quelques-uns y perdent ſouvent la vie, en voulant ſe procurer le prétendu privilége de la conſerver aux autres. En un mot, les Indiens n'entrent dans ce corps qu'après qu'ils ont paſſé par toutes les rudes épreuves, & qu'on les a rendus capables de ſupporter la faim & la ſoif, d'être piqués vivement par de groſſes Fourmis, Gueſpes, Mouches, ou autres animaux; d'être tailladés en divers en-

droits

droits du corps; enfin, de ſouffrir tous les maux les plus ſenſibles, avec beaucoup de fermeté & une patience admirable.

Dès qu'un jeune homme ſe deſtine à la *Piayerie*, il ſe met ſous la diſcipline d'un ancien *Piaye*, auquel il doit être entiérement dévoué, & qui l'éxerce à une vie extrêmement laborieuſe & auſtére. Il lui apprend les geſtes, les contorſions, & les diverſes infléxions de voix qu'il faut faire pour *piayer*, de même que les maniéres particuliéres de ſouffler & de ſuccer les malades. Quand le Proſélyte eſt aſſez inſtruit, on lui donne une Calebaſſe, qu'ils appellent *Maraka*, peinte de diverſes couleurs, & enfilée dans un bâton. Ce *Maraka* renferme certains grains myſtérieux, que le Maître *Piaye*, à ce qu'il lui a fait accroire, a tirés du fond de ſon eſtomach. Le jeûne eſt néceſſairement requis pendant tout le tems de l'apprentiſſage; mais un jeûne rigoureux, qui les réduit à une maigreur extrême, & qui les défigure entiérement. A peine leur nourriture, pendant ce tems-là,

suffit-elle pour les empêcher de mourir. L'usage de certains poissons, gibiers, fruits, & autres semblables choses, leur est scrupuleusement défendu. Ces misérables Aspirans sont de véritables Tantales, qui ont, pour ainsi dire, à deux doigts de leur bouche de quoi se nourrir abondamment, sans pouvoir y toucher. S'ils dévorent toutes les difficultés pendant ce rude noviciat; aussi après, par une alternative agréable, ils ont toute sorte de liberté. Ils sont très-révérés des autres Indiens, & sont regardés même comme les arbitres de la vie & de la mort. Tout leur est permis : on n'ose rien leur refuser : on souffre tout d'eux, sans que personne y puisse trouver à redire, & pense même à s'en plaindre : & on les recherche enfin avec ardeur dans les maladies. Rien ne paroît plus propre à former un habile *Piaye*, à ce que les Indiens s'imaginent, que toutes les épreuves par lesquelles on fait passer les jeunes Apprentifs. Il faut absolument qu'ils achetent cette science par de grandes austérités, pendant une ou plusieurs

années. Néanmoins, malgré le ſoin qu'ils ont eu à les pratiquer religieuſement, ils ne ſont encore que de petits Ecoliers, s'ils ne donnent des témoignages autentiques d'un courage à toute épreuve le jour qu'ils doivent être inſtallés. Pour cet effet, on fait un grand feſtin, ou boiſſon. On invite les *Piayes* des environs. Le jeune Aſpirant ne goûte point du régal; mais à la place on lui apporte, dans un grand *Couye*, environ deux pintes de jus de Tabac, qu'il faut qu'il avale d'un ſeul trait devant toute la Faculté aſſemblée. Le plus ſouvent, après ce breuvage, il tombe évanoui. On le tranſporte dans ſon *Hamak*, pour tâcher de le faire revenir. S'il ne vomit auſſi-tôt après avoir pris ce puiſſant Emétique, il meurt; ou du moins il tombe dans des convulſions horribles, accompagnées de ſueurs froides, de tiraillemens d'entrailles, & d'autres accidens funeſtes, après leſquels ils ne font que languir pendant quelque tems, mais qui les conduiſent toujours au tombeau. Lorſqu'un Indien, après avoir mis ſa vie à une

telle épreuve, échappe d'une ſcéne ſi tragique, le voilà reçû *Piaye*; & tout le monde le reconnoît pour tel. Il a dès-lors le pouvoir de travailler à chaſſer les Diables, de gré ou de force, des corps des malades, ſans qu'aucun puiſſe lui réſiſter. Il faut pourtant renouveller de tems en tems la vertu *Piayſique*, par quelques verres de jus de Tabac; mais la doſe n'en eſt pas ſi forte que celle qu'on leur donne le jour de l'inſtallation. Il eſt néceſſaire auſſi qu'il s'abſtienne religieuſement de manger certains poiſſons & gibiers. S'il y manquoit, la vertu ſe perdroit infailliblement; & les *Piayeries* ſeroient, ſans doute, ſans aucun ſuccès.

Chaque *Piaye* affecte d'avoir un Génie, avec qui il a une étroite liaiſon; ou plutôt, un Diable familier, par l'entremiſe duquel il opére tout ce qu'il veut. Ce prétendu Génie ne lui eſt pas toujours ſi ſoumis, qu'il ne s'échappe quelquefois, quand il le juge à propos, pour prendre l'eſſort, & aller faire tout le mal qu'il ſouhaite aux Indiens; après quoi il revient à ſon gîte. Le principal uſage de ce

Génie, eſt de ſervir de député aux *Piayes*, ſoit pour aller chaſſer les Diables, ſoit pour envoyer faire quelque ravage, ſelon leur gré, & tuer les Indiens que bon leur ſemble ; car leur pouvoir s'étend également à guérir des maladies, ou à en proçurer à ceux dont on veut ſe venger : Auſſi lorſque quelqu'un meurt, c'eſt toujours quelque *Piaye* qui l'a fait mourir ; & jamais ils ne meurent, comme l'on dit, de leur belle mort. Les Indiens ſont ſi entêtés là-deſſus, qu'ils aſſaſſinent, & mettent ſouvent en piéces le *Piaye* auquel ils attribuent la mort de quelqu'un de leurs parens ou amis. C'eſt cependant le petit ou le grand nombre d'Indiens qu'un *Piaye* eſt ſoupçonné avoir fait mourir, qui le fait paſſer pour habile homme, & qui ſert à l'accréditer.

Les *Galibys* ont différentes maniéres de *piayer*, ou de guérir les malades. Dès que quelqu'un eſt incommodé, on appelle le *Piaye*, ou l'on ſe fait porter chez lui, pour lui épargner la peine de venir. Auſſi-tôt, ce Docteur commence à prendre poſſeſſion

du Malade, en mettant ſous ſon *Hamak* un beau plat, dans lequel il place ſa Calebaſſe, ou *Maraka*. Les autres viſites ſe paſſent enſuite à ſuccer les Malades dans les endroits du corps dont ils ſe plaignent le plus. Il ſouffle tantôt à perte d'haleine, & enfle les deux jouës, comme un ſonneur de trompette ; tantôt il ne fait que paſſer les deux mains ſur le Malade ; & les joignant enſuite, il frappe l'une contre l'autre : après quoi, il ſouffle dans la paume de la main, pour chaſſer le Diable qui s'y eſt atché, & qu'il fait accroire qu'il a tiré du corps du Malade. Souvent il ſe prend la peau à lui-même ; & ſe pinçant avec les deux mains, il en exprime de l'embonpoint & de la ſanté, qu'il applique auſſi-tôt à groſſes poignées au malade, en lui paſſant les mains deſſus. Mais la plus pompeuſe & amphatique maniére de *piayer*, & qui frappe le plus l'eſprit des Indiens, eſt celle qu'ils appellent *Yatamangary*. On dreſſe pour cela une petite hutte dans le *Karbet* où eſt le Malade ; & comme les *Piayes* ont grand intérêt de

ſoutenir leur réputation par le merveilleux, & d'entretenir ces peuples aveuglés dans une ſotte crédulité, ils ne manquent pas de faire éteindre tous les feux, de peur, ſans doute, qu'on ne découvrît leurs pures forfanteries. A peine ce Docteur s'eſt-il enfermé dans ſon petit appartement, qu'il agite fortement ſon *Maraka*, qu'il tient d'une main. Il ſe met enſuite à chanter, ſiffler, & hurler d'une maniére affreuſe. Il contrefait pluſieurs ſortes de voix. Tantôt c'eſt lui qui parle, tantôt ſon Génie; tantôt il évoque le Diable, qu'il apoſtrophe de tems en tems, en lui commandant de ſortir, & auquel il fait répondre tout ce qu'il lui plaît. Il quitte ſouvent ſa cabanne, pour faire accroire que c'eſt le Diable qui ſort. Il court par tout le *Karbet*, & va gratter les *Hamaks* où ſont couchés les Indiens, à qui il fait grande peur. Quelquefois le *Piaye* annonce qu'il va monter au Ciel, & dit adieu aux aſſiſtans, leur promettant de revenir bien-tôt. Il contrefait alors ſa voix, en l'appetiſſant peu à peu, à proportion qu'il ceſ-

ſe de parler, afin de faire entendre par-là qu'il eſt parti pour le Ciel.

Dans le fond des terres, & vers le haut de la riviére d'*Ouyapok*, les Indiens ont une autre ſorte de *Piayerie* aſſez ſinguliére. Ils font une figure du Diable d'un bois fort mol & réſonant. Cette Statuë, qui eſt grande de trois ou quatre pieds, eſt affreuſe par la longue queuë & des groſſes griffes qu'ils lui font. Ils l'appellent *Anaan-Tanha*, comme qui diroit, Image du Diable ; car *Tanha* ſignifie Figure, & *Anaan* Diable. Après avoir ſoufflé les Malades, les *Piayes* portent cette Statuë hors du *Karbet*. Là, ils l'apoſtrophent, & la frappent rudement à coups de bâton, comme pour obliger le Diable à quitter, malgré lui, le Malade pendant ces ſortes d'exorciſmes, qui ſe font auſſi la nuit, après avoir éteint tous les feux. Les Indiens, qui ſont dans leurs *Hamaks*, gardent un profond ſilence, & tremblent même de frayeur.

Si le Malade meurt, malgré tous les ſoins du *Piaye*, il ne manque pas de faire ſentir aux parens l'impoſſibi-

lité

lité qu'il y avoit de faire ſortir du corps un Diable qui y étoit très-fortement attaché, & comme, pour ainſi dire, acharné. Il n'oublie pas cependant de ſe faire bien payer, & ſon voyage & ſes viſites, très-ſouvent même d'avance. Ordinairement, l'honoraire de ces Docteurs ſe réduit à une Serpe, à une Hache, à quelques paquets de *Raſſade*, à un *Camiza*, ou à d'autres ſemblables choſes. Si le Malade, chez qui ils ſont appellés, n'a rien, ils ſe font beaucoup tirer l'oreille; comme, au contraire, ils y accourent, dès qu'ils ſçavent qu'ils ſont un peu à leur aiſe. Ces Meſſieurs ne ſe piquent pas de diſcrétion, & ne ſont pas fort honteux: ils demandent toujours hardiment. En un mot, ils ſuccent ſans ceſſe les Malades, & ne les quittent pas, que juſques à ce qu'ils n'ayent plus rien à donner. Voici comme ils s'y prennent ordinairement. Ils diſent au Malade: Mon ami, le Diable me dit hier, qu'il ne ſortiroit pas de chez toi, à moins que tu ne lui donne une Serpe, par exemple, ſuppoſé que le *Piaye* en aye envie: Si le

Malade dit qu'il n'en a point du tout, & qu'il lui offre à sa place un Couteau, un petit Miroir, ou du *Roucou* pour se barbouiller : Eh bien, disent-ils, je lui demanderai ce soir s'il se contentera de cela. Le lendemain, ils n'ont garde de manquer de se rendre au *Karbet*, & de conclure toujours pour l'affirmation. On lui livre alors le Couteau, ou le Miroir en question, pour le donner au Diable ; bien entendu que c'est toujours le *Piaye* qui en profite. Voilà comme ils se jouent de ces pauvres Sauvages, & comme ils abusent de leur simplicité. Quelques grossiers que soient tous ces artifices, ils ne sçauroient désiller les yeux de ces Peuples aveuglés. Il ne leur vient pas seulement en pensée de douter que les *Piayes* n'ayent parlé au Diable, si grand est leur entêtement pour les Jongleurs, dont ils sont toujours la dupe.

A l'égard de la Religion, tous les Sauvages de la Guiane sont plongés dans une ignorance pitoyable. Ils n'ont aucune connoissance distincte de Dieu : ils n'ont pas même dans leur

langue aucun terme propre pour exprimer la Divinité, encore moins les hommages & les respects qu'on lui doit. Sur cet important article, je me contenterai de dire ce que j'ai observé par moi-même; & d'avancer, après un vertueux Missionnaire, qui est depuis trente années, sans discontinuer, parmi plusieurs Nations, dont il connoît mieux que qui que ce soit le caractére; d'avancer, dis-je, que tous ces peuples vivent dans un entier abrutissement; qu'ils n'ont pas l'idée d'un Dieu, comme ils devroient avoir; mais seulement comme du plus ancien d'entre eux, que les Galibys appellent en leur langue, *Tamoussi*, qui veut dire, Grand-Pere; & qu'ils n'ont même aucuns devoirs établis pour lui rendre le culte qui lui est dû.

Quel dommage, que tant de Nations répanduës dans cette grande partie de l'Amérique, ne soient pas éclairées des lumiéres de l'Evangile! Car, d'ailleurs, tous ces Indiens ont un fond de docilité pour écouter les vérités de notre Religion, & parois-

ſent même avoir aſſez de diſpoſitions pour les mettre à profit. Les *Galibys*, & autres Sauvages, qui ont été plus à portée d'être inſtruits par les Miſſionnaires, ſont devenus de fort bons Chrétiens. Il y en a qui ſont aſſez fervens, & incapables de renoncer à la Religion, & de retourner à la vie de Sauvage, malgré le fort attachement qu'ils ont naturellement pour toutes leurs ſuperſtitions. On eſt redevable de la converſion de ces Peuples aux Révérends Peres Jéſuites, qui ont fait, & continuent de faire depuis long-tems, pluſieurs voyages dans ces terres, pour ramener au bercail tant de brebis égarées.

Il n'y a rien à dire en particulier du mariage des Indiens, ſi ce n'eſt qu'ils ſe fait ſur le champ, & ſans aucune cérémonie. Ce ſont le plus ſouvent les femmes qui font les premiéres avances auprès des garçons. Les meres, ſur tout, font le choix des jeunes gens qui conviennent le mieux à leurs filles. Si un Indien eſt excellent pêcheur, bon chaſſeur, qu'il fléche bien, qu'il ſoit un peu laborieux,

il eſt fort recherché. Quand les filles ont perdu leurs meres avant que de ſe marier, c'eſt la plus proche parente qui prend le ſoin de leur mariage. Dès qu'une fille a jetté les yeux ſur un Indien, elle lui préſente à boire, & lui offre même du bois pour allumer auprès de ſon *Hamak*. Si le garçon le refuſe, c'eſt une marque qu'il n'en veut pas; comme, au contraire, en l'acceptant, le mariage eſt cenſé conclu. Ce jour-là-même, la fille ne manque pas d'attacher ſon *Hamak* tout contre celui de ſon futur époux. Ils couchent dès-lors enſemble, ſans aucune autre façon. Le lendemain, la nouvelle mariée apporte à manger & à boire à celui qui lui a tenu compagnie la nuit, & a ſoin dorénavant du ménage, & de ſervir ſon mari dans tout ce qui eſt néceſſaire. Les *Noragues* francs, au rapport de quelques Traiteurs, quand ils veulent épouſer une femme, & qu'on eſt convenu de tout, les deux parties s'arrachent un de leurs cheveux, qu'ils jettent en l'air, je ne ſçai par quelle ſuperſtition; ils tendent enſuite leur *Hamak*

ſur un arbre, où ils vont conſommer le Mariage.

Tous les Indiens ſont Polygames; & la pluralité des femmes y eſt autoriſée par la coûtume, plûtôt que par aucun autre motif. Le nombre n'en eſt pas limité; chacun a droit d'en avoir autant qu'il peut en entretenir : il eſt même libre aux hommes de les renvoyer, lorſqu'ils le jugent à propos, & de les laiſſer dans un entier abandon, ſans s'embarraſſer de pourvoir par quelque endroit à la ſubſiſtance de ces femmes infortunées. Les peres ſe chargent ordinairement, en cas de répudiation, du ſoin des enfans qu'ils auront eu enſemble. Les Sauvages ſont fort jaloux, & ils ont en horreur l'adultere. Les maris tuënt ſans miſéricorde leurs femmes, dès qu'elles ſont convaincuës, ou ſeulement ſoupçonnées de ce crime. Comme les hommes vivent dans une entiere indépendance, & qu'ils tiennent toûjours les Indiennes dans la ſoûmiſſion & dans la crainte, elles n'oſeroient leur faire le moindre reproche de leurs infidé-

lités, quand bien même ils ſeroient pris ſur le fait.

Pour l'ordinaire, les Indiens ne ſe méſallient pas. Ils épouſent toujours leurs parentes, même au ſecond dégré de conſanguinité. Les garçons regardent leurs couſines germaines, comme leur étant acquiſes par un certain droit de naiſſance : Auſſi les épouſent-ils ſouvent, quoiqu'elles n'ayent que deux ou trois ans. En attendant, on prend une autre femme, qu'on renvoye lorſque la jeune couſine eſt devenuë aſſez grande pour coucher avec le mari.

Les beaux-peres regardent auſſi leurs gendres comme autant de valets pour ſe faire ſervir ; & ils n'ont garde dès-lors de travailler. Le ſoin donc de faire l'abbatis, & de conſtruire la caze, regarde les Indiens nouvellement mariés. Il faut auſſi qu'ils aillent à la Chaſſe, à la Pêche ; en un mot, qu'ils pourvoyent à la ſubſiſtance de la femme, des enfans & du beaupere, qui ſe tient les bras croiſés dans ſon *hamak*. Ces jeunes mariés ſont encore aſſujettis à une loi aſſez dure, qui

eſt, lorſque leurs femmes accouchent pour la premiere fois, de ſe tenir dans l'*hamak*, qu'on ſuſpend au faîte de la caſe. Là, on ne leur donne preſque rien à manger. Un morceau de *Caſſave*, & un peu d'eau, fait tout le ſoutien de leur vie. Après leur avoir fait garder, pendant quelques ſemaines, un jeûne aſſez auſtére, on les deſcend, & on les *frelangue*, comme parlent les Créols; c'eſt-à-dire, qu'on leur fait, avec de groſſes arrêtes de poiſſon, ou avec des dents d'*Agouty*, quelques cizelures légéres, pour ainſi dire, ou plutôt des ſcarifications, en divers endroits du corps: très-ſouvent même, on les régale de pluſieurs coups de foüet. Après ce cérémonial, qui n'eſt guéres chatoüilleux, le nouveau pere n'en eſt pas encore quitte pour cela. Il eſt obligé de ſe mettre au ſervice de quelque ancien Indien, & de quitter ſa femme pour quelques mois. Pendant tout ce tems, il doit être ſoumis, & ſe regarder comme un véritable eſclave. Il doit auſſi avoir ſoin de s'abſtenir de manger de la Biche, du Cochon, & d'autre gros

gibier. Il ne faut pas non plus qu'il coupe du gros bois avec la hache: tout cela nuiroit du moins à l'enfant. Le tems de sa servitude étant accompli, on va aux Crabes : on en pêche une assez bonne quantité : on fait un Vin ; & Dieu sçait comme l'on s'en donne dans ces sortes de débauches. Après quoi on rend, en grande pompe, le mari à sa femme.

On en use à peu près de même envers les filles qui ont pour la premiere fois leurs menstruës ; & elles ne sçauroient être dispensées de ce cérémonial. On les suspend donc dans leur *Hamak*, au plus haut du *Karbet*. On leur fait garder un jeûne très-rigide pendant un certain tems, au bout duquel on leur fait sur le corps plusieurs incisions sanglantes, de la même maniére que nous avons dit ci-dessus, sans que les parens soient touchés de compassion, & sans même que la tendresse des meres soit allarmée de voir leurs enfans ainsi martyrisés. Le même cérémonial est observé aussi, à quelque chose près, chez les *Palicours*, lorsqu'ils ont atteint l'âge de puber-

té. Il n'eſt permis à l'un & à l'autre ſexe d'arborer le *Camiza*, & le *Couyou*, ou Tablier, de ſe couvrir, qu'après de ſemblables épreuves; après leſquelles les garçons ſur tout ſont cenſés avoir de la bravoure, être hommes faits; & les filles, être pubertes & nubiles. Les hommes ſe ſévrent volontiers des plaiſirs du mariage, quand leurs femmes ont leurs ordinaires. Ils les fuyent même avec précaution, & ne veulent pas qu'elles faſſent à manger, & qu'elles touchent rien, comme ſi leur ſouffle étoit empoiſonné. Elles prennent le parti de ſe tenir tranquillement dans l'*Hamak*, juſques à ce que cette maladie aye entiérement paſſé. Après quoi elles ont ſoin de ſe bien laver, avant de ſe préſenter à leurs maris. Les Indiennes ſe lavent & relavent tous les jours, & même d'abord après qu'elles ont accouché, ſans en être ſenſiblement incommodées. Le travail continuel auquel les maris les aſſujétiſſent ne contribuë pas peu à leur heureux accouchement, où elles ſont toujours ſeules, à moins d'un cas dif-

ficile, où elles ſont obligés, malgré elles-mêmes, de ſe faire aſſiſter par quelque vieille femme. Dès qu'elles ſentent qu'elles doivent bien-tôt accoucher, elles ſe vont cacher dans les bois, ou dans quelque petite hutte. Le ſort de l'enfant eſt bien-tôt décidé, d'abord qu'il eſt né. S'il a, par exemple, un œil poché, une jambe, un bras, ou quelqu'autre membre contrefait, elles le tuent, & l'enterrent ſans pitié, perſuadées qu'un homme contrefait eſt indigne de vivre. C'eſt ce qui fait qu'on ne voit jamais chez les Indiens de Nains, de Boſſus, de Boiteux & de Borgnes. Une perſonne eſtropiée eſt très-mépriſable chez eux, & les choque conſidérablement : auſſi ont-ils ſoin d'y pourvoir à bonne heure.

Les pratiques qu'obſervent les Sauvages de la Guiane, au ſujet des morts, ont beaucoup de conformité à celles des Bréſiliens, des Caraïbes, & de pluſieurs Peuples du Nord. C'eſt pourquoi je ne m'étendrai pas ſur une matiére qui a été ſi bien détaillée par pluſieurs Voyageurs. Or-

dinairement, dès que quelqu'un eſt mort, tout le monde s'aſſemble au *Karbet*, hommes, femmes, parens, amis, enfans. Là, chacun ſe met à pleurer à chaudes larmes. Mais ce ſoin, comme partout ailleurs, eſt principalement deſtiné aux femmes. Les plus proches parentes ſe mettent donc à faire des lamentations cadencées, ou plutôt à apoſtropher le mort en chantant : car la maniére de pleurer des Sauvageſſes, reſſemble aſſez bien à une perſonne qui chante. Ces pleureuſes aſſiſes, à l'ordinaire, ſur leurs talons, paſſent légérement les deux mains ſur le cadavre, depuis la tête juſques aux pieds, en lui faiſant des reproches de ce qu'il s'eſt laiſſé mourir. Eſt-ce que tu n'étois pas content de nous ? diſent les unes. Que t'avons-nous fait, pour nous quitter ainſi? diſent les autres. On ajoute encore: Tu étois ſi bon chaſſeur ! tu attrapois ſi bien du Poiſſon & des Crabes ! tu faiſois ſi bien les abbatis ! & mille pauvretés ſemblables. On repaſſe ainſi toute ſa vie. Les Indiens répetent mot à mot tout ce que les pleureuſes di-

ſent ſur le chapitre du défunt : Jugez de la ſimphonie. On tranſporte enſuite le cadavre, paré avec tous ſes bijoux, au grand *Karbet*, qui eſt le cimetiére commun à ceux de la même nation. On fait une foſſe toute ronde, & fort peu profonde, dans laquelle on le met tout accroupi, enveloppé dans ſon *hamak*, &, à peu près, de la même ſituation où eſt l'enfant dans le ventre de la mere. On jette par deſſus un peu de terre : & on a ſoin d'y entretenir du feu pendant quinze à vingt jours, pour n'être pas incommodé de la mauvaiſe odeur, qui ſe répandroit par tout, ſans cette précaution.

Les plus proches parens, & les perſonnes qui étoient les plus chéres au défunt, ſe mettent en deüil. Ce deüil conſiſte à ſe couper entiérement les cheveux les plus près de la tête, à n'avoir aucune parure ſur le corps : Il y a même des nations qui ne portent point de *camiza*, pendant tout ce tems. On ſe condamne à la retraite, qu'on garde très-ſévérement. Les femmes, ſur tout, ſe tiennent fort re-

celées; & ne ſortent que de grand matin, ou bien avant dans la nuit, pour aller pleurer ſur la foſſe; & cela même pendant un fort long-tems. On s'abſtient religieuſement de certaines viandes, & on obſerve auſſi de ne pas couper du gros bois, & pluſieurs autres pratiques de cette nature.

Quand il meurt en voyage quelque Palicour, & qu'on eſt éloigné de pluſieurs journées du *Karbet*, ils décharnent, & font boüillir le cadavre dans un *Canary*, pour en retirer les os qu'ils mettent dans un *Kourkourou.* Ils ont grand ſoin de ce précieux dépôt pendant toute leur route, qu'ils gardent toûjours à vûë. Quelquefois, pour s'épargner cette peine, ils inhument ſoigneuſement le cadavre, & vont quelque tems après chercher les oſſemens, ainſi que pratiquoit autrefois le Peuple Juif. La douleur ſe renouvelle à cette triſte vûë, & les pleurs recommencent comme le jour des funerailles. Les femmes entreprennent quelquefois de longs voyages, pour aller pleurer

ſur la foſſe de ceux qui ſont morts en voyage, & qui leur étoient attachés, pendant leur vie, par les liens du ſang, ou de l'amitié. Dans le fond des terres, il y a des nations qui s'aſſemblent pour déterrer les os, quand ils croyent à peu près que le cadavre eſt pourri; & après les avoir calcinés, ils boivent les cendres, qu'ils détrempent dans du *Vicou*, leur croyant donner par-là une ſépulture bien plus honorable, que s'ils les abandonnoient en proye aux vers & à la pourriture. La mort d'un Capitaine, ou de quelque autre perſonne conſidérable de la même nation, frappe ſi fort l'eſprit des Indiens, ſur tout quand elle meurt d'une mort prématurée, qu'ils plient bagage, abandonnent l'endroit, & vont habiter ailleurs.

Outre les ſuperſtitions qui regardent les morts, ils en ont une infinité d'autres, qu'il ſeroit inutile de rapporter ici. Les Indiens ne font, pour ainſi dire, jamais rien où la ſuperſtition ne ſoit de la partie. Ils n'oſent pas manger, par exemple, des Poules, &

certains oiſeaux, quoique délicieux; parce qu'ils s'imaginent que ces animaux, par dépit, déchirent le ventre, rongent les inteſtins, & cauſent des coliques effroyables, avec le bec & les ergots, quand bien même on ne mangeroit que la viande ſeule. Au contraire, ils mangent certains inſectes; entre autres, ils croquent la vermine, je ne ſçai par quelle ridicule coûtume: il y en a qui croyent ſe garentir par-là de cette fâcheuſe incommodité; mais, malgré cette ſotte précaution, & le ſoin qu'ils ont d'huiler leurs cheveux, & de ſe graiſſer ſouvent le corps, ils ſont toujours remplis de vermine. Les Eclypſes de Soleil & de Lune attriſtent beaucoup nos Sauvages. Comme ils n'ont pas aſſez de Phyſique pour les expliquer, ils s'imaginent que c'eſt quelque monſtre affreux, qui veut dévorer ces deux aſtres. Si l'Eclypſe eſt totale, ou d'un peu de durée, ils la regardent comme quelque choſe fatale pour eux: ils crient alors à pleine tête, & décochent une nuée de fléches, dans

la

la vûë de chaſſer au moins ce prétendu monſtre. Ils ne craignent pas tant le Tonnere ; & il y en a qui n'en ſont pas du tout effrayés. Ils croyent que c'eſt quelque *Piaye* qui monte au Ciel, & qui fait ce bruit épouvantable.



CHAPITRE V.

Dénombrement des différentes Nations répanduës dans la Guiane.

APRE'S avoir décrit les mœurs & les maniéres ſuperſtitieuſes des Indiens, je ne ſçaurois mieux finir, que par le dénombrement de tant de Peuples répandus dans la Guiane. A la vérité, le nombre de toutes les Nations qui habitent dans cette partie de l'Amérique, doit être, ſans doute, fort grand : Mais je me renferme à ne donner ici que le nom de celles qui ſont actuellement connuës aux François.

On diſtingue ordinairement les Indiens, en Indiens des côtes, & en ceux qui ſont établis avant dans les terres. On ne ſçauroit déterminer au vrai, ni le nombre, ni les diverſes Nations éparſes çà & là dans le fond de la Guiane, parce qu'elles ſont dans

un grand éloignement les unes des autres. D'ailleurs, la diſtance des lieux ne permettant pas de percer fort avant, il n'eſt guéres poſſible de connoître à fond les Nations qui ſont dans cette vaſte étenduë de pays, où il y a des déſerts affreux, & des ſolitudes de plus de quatre-vingt à cent lieuës. Non ſeulement le voyage ſeroit difficile, par la longueur & la difficulté du chemin, & la diverſité des langues; mais encore par rapport aux riſques que l'on court dans ce pays, où les pluyes démeſurées, & preſque continuelles rendent le paſſage des riviéres dangereux, & où les habitans, qui n'ont pas vû des Européens, ſont des animaux très-peu raiſonnables. Ils tuëroient un homme, également pour s'emparer de ſes habits, que pour avoir le plaiſir de le manger; car ils ſont tous antropophages.

A l'égard des Indiens des côtes, on eſtime qu'ils ſont au nombre de douze à quinze mille. Tous ceux que nous voyons aujourd'hui ſur nos ter-

res (si on en excepte les *Galibis*, qui sont les seuls que la guerre n'a pas détruits, & qui s'étendent depuis Cayenne, jusqu'au-delà même de la riviére d'*Orenok*), sont des Indiens Portugais, qui ont porté avec eux leurs coûtumes particuliéres, dans le pays natal des *Galibis*. Quoique l'on en compte un nombre infini de nations, elles sont néanmoins réduites, chacune en particulier, à peu de *Karbets*. Voici les noms de celles qui nous sont les plus connuës aujourd'hui :

Galibis, nation principale, & la plus nombreuse qui soit dans le voisinage de Cayenne, & dont le propre pays est l'espace qui est depuis Cayenne jusques à l'Orenok.

Coussanis; Maraones.

Aroüas, nation guerriére & fort laborieuse. On voit nombre d'Indiens de ces quatre nations, rassemblés à la Mission de Kourou.

Tairas; ainsi appellés, parce qu'ils habitent à l'embouchure des riviéres.

Karanes : ce sont de grands antropophages.

Kariakouyoux.

Ouayas, ou Ouens, comme parlent les Traiteurs François.

Palikours : Ils ont commencé à s'établir près de Cayenne en 1723. Ils gravent des lignes noires circulaires sur leurs visages, qui vont d'une oreille à l'autre, en passant par le menton, appellées par les Créols, Barbe de Palikour.

Aramayons.

Noragues : Ils habitent à la riviére d'Aprouak.

Pirioutx.

Macouanis.

Maurioutx.

Tokoyennes.

Palanques.

Tareupis, nation fort nombreuse.

Coussanis.

Armagoutous.

Maprouanes.

Toutes ces nations Indiennes sont éparses, çà & là, le long des criques ou des riviéres qui se déchargent dans celle d'Ouyapok.

Akoquoüas : Ces Sauvages se per-

cent les jouës, & inſerent dans les ouvertures des plumes de Perroquet, ou d'autres oiſeaux. Ils habitent le long de la riviére de Kamopi.

Mayets.

Marakoupis.

Maykas.

Karanarioutx.

Arikarets : C'étoient ceux qui étoient autrefois les habitans originaires de Cayenne. Cette nation eſt preſque entiérement éteinte.

Itoutanes.

Makapes.

Oyanpis.

Itouranés ; c'eſt-à-dire, les habitans des forêts, ou des fonds des terres.

Ayoüaniques.

Caïcoucianes.

Machichouens.

Les nations qui habitent ſur les bors de l'embouchure des Amazones, ſe nomment :

Arouakaanes.

Aroüaqués.

Coumaoutx.

Maykianes.

Amacidous.

Ouroubas.

Ameneyoutx.

Apiaoüas.

Akouchiens.

Fapouyranas : Ils font consister leur beauté à avoir le front & le derriére de la tête fort applati. Les meres ont soin de donner cette forme à la tête de leurs enfans, dès la naissance, par le moyen de petites planches, qu'elles lient fortement ensemble.

Maroupis.

Manautx.

Certanes.

Aroukayoutx.

Calipourns. Cette nation parle une langue, qu'on appelle du même nom, & qui est presque générale dans tout le Brésil, & dans la plus grande partie de l'Amérique méridionale.

Sakaques.

Barikourns.

Makes, ou Anchions.

Ayes.

Parakoüaris.

Cayas.

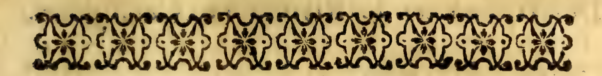
Salines.

Soupayes.

Tapouyes. C'eſt de ces Indiens dont on tire les Pierres vertes.

Pakaxes.

F I N.



TABLE

Des Matiéres principales contenuës dans cette Relation.

CHAPITRE I.

Description des Côtes de la Guiane, depuis le fleuve des Amazones, jusques à Suriname, page 1.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

Mœurs des Sauvages de la Guiane, 120.

CHAPITRE V.

Dénombrement des différentes Nations répanduës dans la Guiane, 234.

Fin de la Table.

L'Approbation & le Privilége se trouvent à la fin du Livre intitulé : *Essai sur l'Histoire Naturelle de la France Equinoxiale, &c.* du même Auteur, qu'on trouvera chez les mêmes Libraires.

De l'Imprimerie de MOREAU.